

Le Samedi^{10¢}

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



BARBARA STANWYCK

Nos feuilletons:

L'AMOUR SAUVEUR

Par JACQUES BRIENNE

◆ ◆ ◆

LE FANTOME DES
BRUYERES

Par GUY D'AVELINE

◆ ◆ ◆

Chronique documentaire :

UN MONDE A COTE
DU NOTRE

Par LOUIS ROLAND



MORT DE FATIGUE ?
UNE BONNE VIEILLE
Frontenac
TE RAVIGOTERA !

**C'EST LE TEMPS
DE CHANGER
POUR DE LA**

Frontenac
Export Ale

A5

Volume XLIII
No 49

Tél: LAncaster 5819-6002

Montréal,
7 mai 1932

Le Samedi

(Fondé en 1889)

Le magazine national des canadiens

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE, Prop.
975, rue de Bullion
MONTREAL - CANADAEntered at the Post Office of S. Albans, Vt.,
as second class matter under
Act of March 1879

AVIS AUX ABONNES

Les abonnés changeant
de localité sont priés
de nous donner un avis
de huit jours, l'empa-
quetage de nos sacs de
malle commençant cinq
ours avant de les livrer.Tarif d'annonces fourni
sur demande.

ABONNEMENT

Canada
Un an - - - - \$3.50
Six mois - - - - 2.00
Trois mois - - - - 1.00
Etats-Unis et Europe
Un an - - - - \$5.00
Six mois - - - - 2.50
Trois mois - - - - 1.25HEURES DE BUREAU
9 h. a. m. à 5 h. p. m.
Le samedi, 9 h. à midi

Carnet Editorial

L'Homme et la Machine



LY A deux méthodes pour se chauffer; l'une consiste à jeter un arbre à terre, à le débiter en morceaux de grosseur convenable, à mettre ces morceaux dans un poêle, à les allumer et puis, enfin, à bénéficier du résultat de toutes ces opérations sous forme naturellement invisible, mais néanmoins très palpable, si j'ose dire, de chaleur agréable.

Une variante du procédé se pratique en extrayant du charbon de la mine, en le transportant dans un dépôt où va le chercher le marchand qui le vend à ses clients, lesquels l'emmagasinent dans un hangar où ils vont ensuite le reprendre à doses mesurées pour le mettre dans un poêle, etc., comme ci-dessus.

C'est la bonne vieille méthode de nos prédécesseurs, qui a le sérieux avantage de chauffer au moins deux fois: l'une pendant la préparation et l'autre pendant la combustion et qui réserve encore certains profits accessoires dont je parlerai plus loin.

Un autre procédé, celui de demain, simplifiera grandement les choses. Il suffira d'appuyer délicatement sur un bouton ou de tourner un simple commutateur pour sentir presque immédiatement une douce chaleur se répandre dans toute la maison, chaleur automatiquement réglable au point voulu et qui se rendra directement à domicile par la voie des airs comme aujourd'hui la radiophonie. Un compteur ingénieux résumera toutes les opérations désuètes des intermédiaires, soit pour le transport, soit pour la mise en marche et l'entretien d'un foyer calorifique. Pour le paiement aussi, bien entendu, de l'énergie consommée; ce sera même là sa principale raison d'être.

Ce sera très commode, et nos petits neveux qui jouiront de ce bel état de choses auront un petit haussement d'épaules très significatif en pensant à notre époque actuelle. Evidemment nous ne serons plus pour eux que des êtres encore un peu barbares, mais ils ne pourront s'empêcher de rendre un témoignage d'estime à notre force de résistance qui s'accommodait fort bien, en somme, des multiples inconvénients, voire des dangers, du chauffage individuel par système de petits incendies locaux allumés dans des appareils incombustibles eux-mêmes dans la mesure du possible.

Il me semble entendre un docte savant des temps à venir pérorer en ces termes: "Nos ancêtres, messieurs, furent la preuve formelle que l'organisme humain peut défier victorieusement toutes les lois de l'hygiène et même du simple bon sens; ils se chauffaient avec des fournaies qu'ils appelaient des foyers de chaleur et qui, en réalité, étaient des foyers d'infection; ces fournaies répandaient partout de la poussière et souvent des mauvaises odeurs, leur fonctionnement était malaisé, bruyant et dispendieux; certaines réclamaient les services d'un expert et les autres mettaient fréquemment à bout la patience des gens les plus pacifiques, et tout cela n'est rien encore, elles viciaient l'air ambiant, le surchargeant d'acide carbonique et quelquefois d'oxyde de carbone au point d'empoisonner les gens qu'elles ne tuaient pas en éclatant. Malgré cela, nos ancêtres ont vécu, même quelquefois très vieux et contents de leur sort. Plaignons-les mais admirons-les tout de même!"

Ce témoignage posthume d'admiration mitigée ne nous fera certainement ni chaud ni froid quand il nous sera décerné, remplaçons-le donc par quelques réflexions d'ordre général s'évadant du domaine restreint du chauffage actuel ou futur pour atteindre le progrès universel et ses conséquences.

La bonne vieille fournaie qui réchauffe une seule famille en fait vivre bien d'autres: celles des bûcherons ou des mineurs, des entrepreneurs de transport et des marchands de gros ou en détail; on se salit peut-être un peu les pattes à l'allumer, mais ça fait vendre du savon, et si l'on se brûle ça fait marcher le commerce des cataplasmes. Et puis, il y a les fabricants de poêles, tuyaux, chaudières, etc., qui sont fortement intéressés à la question; ce n'est pas un compteur d'énergie invisible qui remplacera leur gagne-pain. Enfin, il y a même les braves gens qui nous débarrassent des cendres et devront se croiser les bras avec la radiothermie. En cherchant un peu on en trouverait d'autres.

La science est une bien belle chose mais elle nous vend peut-être un peu cher les perfectionnements qu'elle apporte à notre existence; trop souvent il faut la payer avec cette monnaie de singe qui s'appelle la misère humaine, faute d'en avoir suffisamment d'autre. On s'illusionne trop facilement sur la valeur des services qu'elle rend et sur la venue de l'âge d'or que l'on attend comme conséquence du travail toujours plus rapide de la machinerie.

La machine remplace de plus en plus la main de l'homme; elle est, dans bien des cas, d'un rendement nettement supérieur, et ce pouvoir de produire la quantité la fait considérer à tort comme une pouvoyeuse d'abondance; c'est en effet tout le contraire qui se produit fatalement. C'est dans la surproduction qu'il faut chercher la principale cause des portes d'atelier fermées et de la propagation d'une terrible épidémie, celle des bras inactifs.

La surproduction se fait vite avec l'aide de la machine, et comme le taux de la consommation reste le même, il y a forcément des temps d'arrêt ou tout au moins de ralentissement prononcé dans la vie économique; cela s'aggrave singulièrement du fait que les salaires subissent également la loi des temps d'arrêt. La situation est donc celle-ci: d'une part une quantité de denrées ou d'objets supérieure à ce qui est nécessaire et dont toute la partie superflue supprime du travail, de l'autre un pouvoir d'achat très réduit et même souvent supprimé chez le client qui ne gagne plus d'argent.



Les utopistes parlent complaisamment de l'époque future où ce sera la machine qui fera tout le travail; il suffira, disent-ils, de dix hommes et de quelques heures où il fallait auparavant cent personnes et des journées entières, le genre humain jouira donc de loisirs beaucoup plus grands, lesquels étaient auparavant réservés à une classe favorisée. Ce n'est pas très sûr, à moins que l'on finisse par inventer des machines à remplir gratuitement l'estomac des gens et à payer tous les autres frais de leur existence.

En réalité et sauf exceptions plutôt rares, les découvertes scientifiques appliquées à la vie des peuples augmentent leurs besoins sans leur donner les moyens d'y satisfaire. Il y a quelques siècles, cinq ou six générations travaillaient à édifier une cathédrale et vivaient de ce travail; aujourd'hui, cinq ou six mois suffisent à de grosses machines conduites par quelques hommes pour faire surgir du sol des constructions aussi vastes que les grands monuments d'autrefois. Mais il y a beaucoup de désœuvrés pour regarder travailler les machines...

Et c'est peut-être à cela que penseront, plus amèrement que nous encore, nos petits-neveux qui presseront du doigt sur un bouton au lieu d'allumer leurs fournaies, alors que le dernier bûcheron sera mort de faim depuis longtemps...

Fernand de Vermeuil

BOSSU, il ne l'était pas de naissance, mais un accident survenu à l'âge de dix ans, loin de toute intervention chirurgicale, l'avait rendu difforme, et de là lui était venu le surnom de *Claude le bossu*.

Ses parents avaient été de braves pêcheurs vivant dans un petit village en forme d'anse, comme on en rencontre tant sur le littoral gaspésien. En effet, ceux qui ont eu la rare aubaine de parcourir ce qu'on appelle aujourd'hui le Boulevard Perron, ont été à même de constater qu'à partir de Ste-Anne des Monts jusque bien au-delà de Mont-Louis, la chaîne des Monts Notre-Dame offre aux voyageurs des accidents de terrain si multiples et sa variés qu'on ne sait jamais ce qu'un tournant de route nous réserve de surprises.

C'est ainsi qu'après avoir suivi le chemin en terrasse qui contourne un des nombreux caps qui tourmentent le parcours, on arrive sans crier gare... dans le vide, si l'œil vigilant du conducteur n'a su pressentir la courbe qui se dérobe à son extrême droite ou à son extrême gauche suivant le sens du chemin que vous parcourez. Vous êtes à l'une des extrémités de l'anse, et droit devant vous, par-dessus la lune, vous en apercevez l'autre bout qui se termine en escarpement. Traverser tout droit, cela vous raccourcirait la route d'une bonne moitié... s'il y avait un pont! Mais il n'y en a pas, et c'est ainsi que vous contournez toutes les baies, et principalement la Baie surnommée Ruisseau Sauvage.

C'est là qu'avaient vécu les parents de Claude, et en mourant, ils lui avaient légué tout leur avoir: une maisonnette, une barque et tous les agrès de pêche.

C'était peu, mais toute leur vie s'était résumée là, et Claude aurait pu y être aussi heureux que ses parents, n'eût été son infirmité. Claude était bossu, et cela l'avait rendu taciturne et morose. Voyant près de lui, à la messe dominicale, ses compagnons de la petite école qui avaient poussé à pic et noueux comme les pins de la forêt, et qui le dominaient de leur haute stature, il ne pouvait comprimer la pensée d'envie et de regret amer qui envahissait son âme. C'est pourquoi, en sortant de l'église, il lui arrivait souvent de s'éloigner précipitamment quand la mer était au plein et de gagner le large. Là du moins, il pouvait exhaler sa peine sans souci des indiscretions. Et son œil prenait un éclat inaccoutumé quand il regardait dans le lointain, là où le bleu du ciel se

perd dans le moutonnement des vagues. Qu'y cherchait-il? Qu'en espérait-il?

Son gros Saint-Bernard *Maraud*, qui l'accompagnait toujours dans ses randonnées fantastiques, l'épiait de son gros œil intelligent et fidèle, mais il respectait la méditation de son maître. Il savait bien, la brave bête, qu'au bout d'une heure, deux heures de cette course sur la crête des vagues, son maître lui dirait, en caressant brusquement sa grosse tête: "Viens, Maraude, rentrons chez-nous", et qu'il acquiescerait comme toujours par un jappement court. Aujourd'hui encore, l'optimisme de Maraude ne

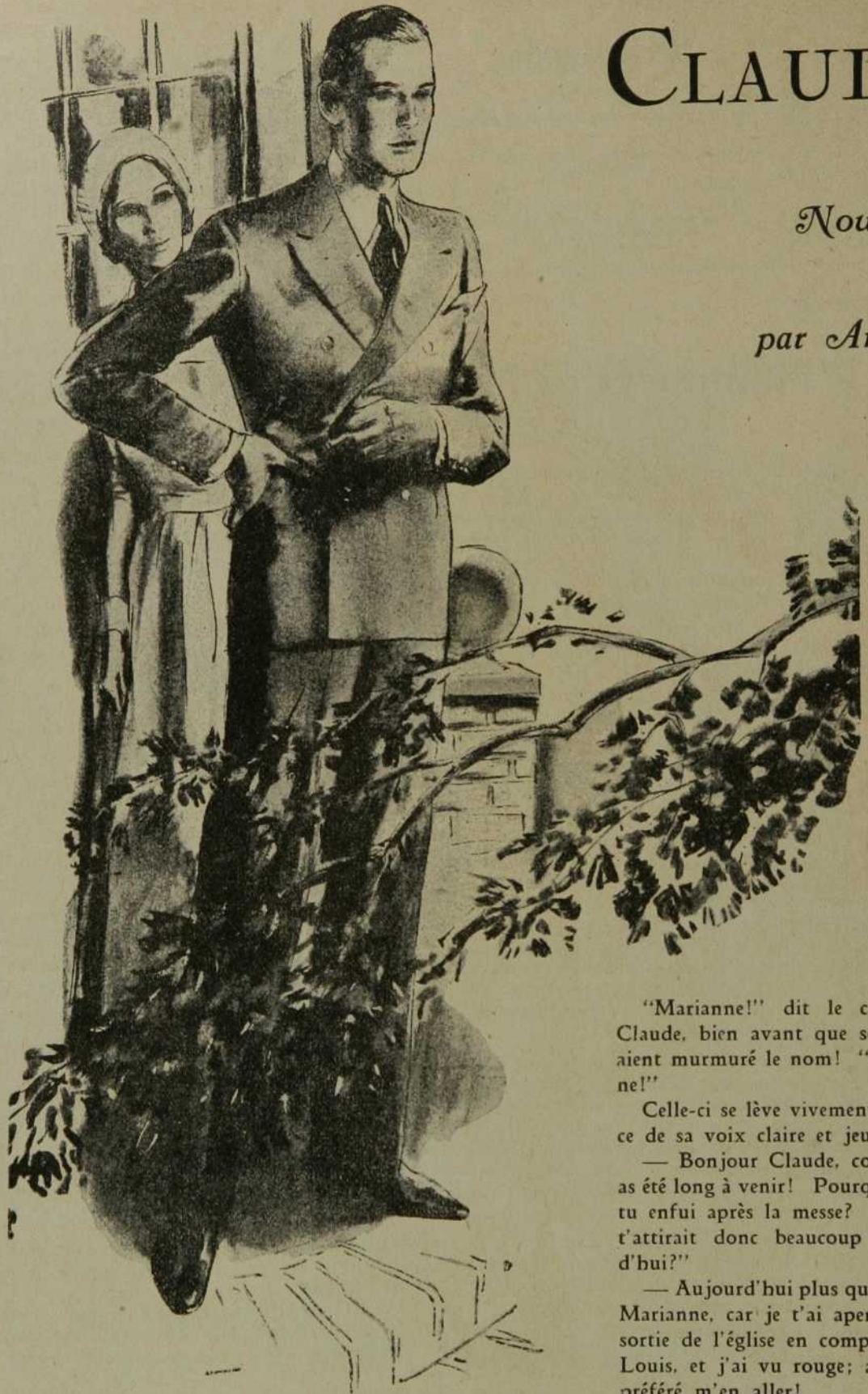
sera pas déçu, car son maître vient de signaler le retour.

Après avoir amarré sa barque, Claude remonte lentement la baie sablonneuse. Il siffle Maraude, mais celui-ci l'a déjà devancé en folles gambades. La maisonnette de Claude est bâtie tout au bout de la coulée et quelque peu adossée à la montagne. Un filet d'eau sort d'une crevasse tout à côté, et murmure sa chanson printanière. Soudain, Claude s'arrête. Son cœur bat à coups redoublés, et Maraude s'élançe en bonds éperdus. Qu'y a-t-il? Près du ruisseau, sur un tronc renversé, une vision claire se détache.

CLAUDE

Nouvelle

par *Andrée*



"Marianne!" dit le cœur de Claude, bien avant que ses lèvres aient murmuré le nom! "Marianne!"

Celle-ci se lève vivement et lance de sa voix claire et jeune,

— Bonjour Claude, comme tu as été long à venir! Pourquoi t'es-tu enfui après la messe? La mer t'attirait donc beaucoup aujourd'hui?"

— Aujourd'hui plus que jamais, Marianne, car je t'ai aperçue à la sortie de l'église en compagnie de Louis, et j'ai vu rouge; alors j'ai préféré m'en aller!

— Claude, tu m'aimes toujours, dis?

— Marianne, pourquoi me le demandes-tu? Tu sais bien que tu es tout pour moi. Tu es à la fois le bonheur et le désespoir de ma vie. Te voir, te parler, puis rêver de toi quand je suis au large, cela me grise, cela m'enivre. Mais quand je reviens ici, que je te vois entourée de Louis, de Pierre ou de Marc, peu importe, je sens ma misère tellement profonde que j'ai parfois des désirs fous de m'enfuir, de disparaître à tout jamais de ta vie!

— Claude, Claude, ne te monte pas inutilement! Tu sais bien qu'un jour maman finira par con-

LE BOSSU

Canadienne

Bernard



sentir à notre mariage; alors nous serons heureux.

— Ta mère a raison, Marianne, toi si fraîche, si jolie, tu ne peux associer ta vie à un bossu. Tôt ou tard, mon infirmité finirait par jeter un nuage entre nous! Et te perdre ainsi, non mille fois non! J'aurais voulu t'avoir à moi un jour, puis partir tous deux sur ma barque, aller rêver ensemble au large, pendant que la brise nous emplirait les poumons d'air! Non, ce serait trop beau! Marianne, laisse-moi! aie pitié de moi! Crois-moi, ma solitude m'est meilleure que tous ces tourments!

— Claude, que m'importe Pierre? Louis? Marc? Ils sont grands, vigoureux, soit! Mais ont-ils ton âme? ta sensibilité? Tu sais bien que tu n'es pas comme eux, et que c'est pour cela que je t'aime et que je ne veux que toi. Si maman ne cède pas, j'attendrai!

Puis, dépliant un journal qu'elle avait apporté, elle ajoute:

— On prétend qu'il y a un nouveau chirurgien à Québec, qui

fait presque des miracles. Il a surtout étudié les os, et il paraît qu'il a redressé des jambes, des bras, enfin, lis, tu verras. Et puis, tu sais, toi, c'était un accident!...

En disant ces mots, elle regardait Claude, et dans son regard il passe tellement de vraie tendresse que celui-ci, n'y tenant plus, la prend dans ses bras, et lui dit, la serrant nerveusement contre lui:

— Marianne, c'est toi qui feras le miracle, car pour toi, je vais tenter l'impossible. Demain, je partirai pour Québec, et si les journaux disent vrai, je verrai ce grand chirurgien, et si je n'ai pas assez d'argent pour le payer, je lui demanderai de se servir de moi com-

me expérience. Mais il ne faudra pas en dire un mot à qui que ce soit. Ce sera notre secret.

— Ah! Claude, j'ai peur pour toi maintenant, et j'ai presque regret de t'avoir montré cette feuille.

— Marianne, tu prieras pour moi tous les jours, dis? Tu surveilleras ma maison et ma barque; puis je te confie Maraud. Je t'écrirai souvent, et tu me répondras chaque fois, en me disant ce qui se passe ici, en mon absence. Marianne, embrasse-moi!"

Une étreinte les unit, puis Marianne disparaît dans le sentier, pendant que Claude, tenant d'une main le quotidien, redresse lentement sa taille de bossu, et qu'un éclair passe dans son regard.

Sur un lit d'hôpital, entouré d'une garde attentive, Claude revient petit à petit du sommeil profond où l'a plongé l'éther. Il ne distingue pas bien ce qui l'entoure, mais il a la sensation qu'un étau de fer enserre son corps meurtri, que ses tempes vont éclater, qu'il plonge, plonge... dans un trou béant, profond... Une nausée lui vient... La garde s'avance précipitamment, et l'encourageant gentiment, elle lui dit:

— C'est fait, monsieur Claude, vous voilà droit comme un "I".

Cette voix lui paraît bien lointaine. Où est-il? Que se passe-t-il? Comme en un rêve, il entrevoit dans une buée le voile blanc de la garde. Comme cela ressemble aux mouettes blanches de son village perdu sur la côte gaspésienne, où les vagues viennent se briser quand la mer est au plein; il a devant lui une maisonnette, un ruisseau près duquel une vision claire s'estompe, et il murmure faiblement: "Marianne! Maraud!"

Un an s'est écoulé depuis le soir où Claude a pris sa grave décision. A-t-il eu raison de s'en réjouir ou de la regretter?

Il y a quelques jours — nous sommes en mai — l'éminent chirurgien lui a dit qu'il pouvait retourner chez lui, que la brise saline ferait mille fois plus pour lui maintenant que les meilleurs médicaments. Il a scié des os, greffé, taillé dans la chair vive d'une main souple et experte, et pendant que l'oeuvre humaine s'accomplissait, la Providence ne voulant pas rester en arrière, a aussi accompli des miracles. L'échine courbée depuis tant d'années, s'est redressée, puis rallongée. Les mois d'immobilisation dans le plâtre ont fait de

cet être difforme, un être normal, plein de vie, et quand le corset calcaire est enlevé, on a l'impression que la larve sortant de sa chrysalide, va se transformer en papillon. Miracle de la science humaine, admirablement fécondée par la sanction divine!...

Le praticien est fier de son protégé, et en le congédiant, il a conscience d'avoir rendu à l'humanité un service inappréciable, et à sa vie normale, un homme transformé.

Claude a écrit la nouvelle à Marianne. Il lui a dit qu'il arriverait un samedi soir à la "brunante" afin que personne ne le reconnût. Il veut qu'elle soit la première à réaliser la transformation qui s'est produite chez lui, elle qui l'a tant encouragé dans ses dures années d'épreuve.

L'autobus des voyageurs s'arrête près de la maison de Pierre Mathurin, qui sert à la fois d'hôtellerie et de magasin général. Un groupe en descend, puis la voiture continue sa route jusqu'à la courbe du chemin. Un passager en descend lentement en s'appuyant sur une canne. Il paye son dû, et congédie le chauffeur.

Claude veut faire seul, à pied, la distance qui le sépare de sa maison. Une lumière brille à la fenêtre, et à cette vue son coeur se met à battre violemment. De l'intérieur, il entend soudain la voix grondante de Maraud, puis la porte s'entr'ouvre brusquement. Maraud roule à ses pieds en jappant bruyamment, et soudain s'immobilise. Est-ce bien son maître que cet homme droit, aux épaules redressées qui monte le sentier? Claude le regarde à la dérobée, et soudain, lui dit: "Maraud!" Le chien est fou de joie! C'est bien la voix de son maître, mais il y a tout de même là une énigme que la bonne grosse bête mettra des années à résoudre!

Dans l'entrebâillement de la porte, une silhouette se dresse. A son tour, Claude s'arrête! Une année! Toute une année sans se voir quand on s'aime!... La joie le paralyse! Marianne fouille de son regard l'obscurité. Elle voit un homme dans le sentier. Elle essaye de distinguer ses traits. Mais celui-ci s'avance lentement... Et le coeur de Marianne bat une marche folle...

— Marianne!

— Claude!

La canne roule sur le gazon fraîchement poussé. Maraud la flaire de son museau, et soudain la happant de sa gueule, dans trois bonds il l'emporte dans la maison, et la dépose près du fauteuil de son maître.

(Suite à la page 38)



LA MADONE

par Paul Cervières

NON, mère, non, vous ne mourrez pas de faim, ni vous, ni Angelo, ni Maria, j'ai douze ans, moi, votre Antonio, j'ai deux bras bien solides malgré qu'ils ne soient pas bien gros, et je vous jure sur la sainte madone de la Terra que je vous nourrirai de mon travail...

— De ton travail, pauvre enfant! et que pourrais-tu faire, si

faible, si débile... hélas! mon cher petit, mon coeur se serre quand je songe à vous, mes trésors, à vous toute ma vie! Vous aurez faim, n'ayant souvent pour tout aliment qu'un maigre morceau de pain.

— Pauvre maman, que mangez-vous ces jours-là vous-même, rien à part quelques méchantes herbes.

— Oh! une infirme mange toujours assez, je ne peux me servir de mes bras, à peine de mes jambes, j'ai moins besoin de me soutenir que vous, mes chéris, ne me plaignez donc pas. Si je souffre tant de notre misère, c'est à cause de vous...

— Donnez-moi le bâton de mon père, celui qu'il prenait toujours pour aller en campagne, et

embrassez-moi, maman, la route sera peut-être longue, mais je la ferai vaillamment en songeant à vous.

— Et où vas-tu?

— Je parcourrai les villages d'alentours, il y a de l'ouvrage dans les fermes, je travaillerai tant qu'on me gardera peut-être.

La femme, une italienne, vêtue de misérables loques, embrassa l'enfant en le serrant plusieurs fois sur son coeur, puis elle entra précipitamment dans la masure qui leur servait de maison, pour cacher les larmes qu'elle ne parvenait pas à refouler.

Le jeune garçon s'éloigna.

Cette scène se passait dans l'une des ruelles des bas quartiers de Milan. La femme était Julia Arréni, elle était veuve depuis une année. Son mari, César Arréni, était un pauvre sculpteur qui n'arrivait qu'à grand peine à nourrir les siens. Il travaillait pourtant avec courage, il exécutait pour les humbles églises de village, des statues en argile, en plâtre et même en bois. Après plusieurs mois de privation plus grande qu'à l'ordinaire, il était arrivé à mettre de côté l'argent nécessaire à l'acquisition d'un beau morceau de marbre, et, enfiévré d'ardeur, sûr d'un génie qui n'avait pu encore s'affirmer, il avait fait un groupe magnifique : *Le réveil de Jésus*. Sur les genoux de sa mère, Jésus ouvrait ses yeux, et il avait donné à la Vierge une si touchante expression de bonheur et d'amour, à Jésus tant de grâce naïve et de sincérité, qu'il ne douta plus de la renommée. Hélas, le pauvre César Arréni mourut sans qu'elle vint à lui. Cette oeuvre à laquelle il avait travaillé avec tant d'espoir, y apportant son génie et sa foi, cette oeuvre fut cédée pour une somme dérisoire — cinq cents francs — à un bourgeois nouvellement enrichi qui en fit don à l'église du village de Lasto où il venait d'acquérir un château splendide.

Dès lors, César Arréni n'espéra plus rien, il mit de côté les quelques oeuvres qu'il avait gardées dans l'espoir que *Le réveil de Jésus* le porterait à la célébrité, et lui permettrait de les vendre plus avantageusement; ne songea plus à gagner chaque jour les quelques pièces d'argent qui le faisaient vivre, lui, sa femme et ses trois petits. Et souvent, lorsqu'il surprénait Antonio, l'aîné de ses enfants occupé à sculpter dans un peu de terre glaise, quelque figurine née de son inspiration, il posait sur la tête du petit, ses mains déformées par l'outil et soupirait.

— Laisse mon Antonio, laisse ce travail, il ne te conduira jamais qu'à la misère, prends la pioche

plutôt que le ciseau, instrument de notre détresse.

Antonio écoutait son père et avec regret laissait choir l'argile que ses petits doigts maniaient déjà si habilement, mais au fond de son cœur, vivait le grand amour de la sculpture, et malgré lui Antonio que nul jeu n'intéressait, occupait souvent ses heures de loisirs à ce travail qui le passionnait. Pourtant César Arrini, ayant été emporté en quelques jours par une mauvaise fièvre, le jeune garçon se souvint des paroles de son père. Non, ce métier-là, pourtant si séduisant, ne leur assurerait pas le pain quotidien, et c'est ainsi qu'il prit la résolution d'aller chercher de l'ouvrage dans les villages voisins.

On était alors en plein été. Juillet resplendissait de soleil, la nature était en pleine éclosion, et sur la route qui le conduisait au village de Lasto, Antonio réjouit par la gaieté des choses et du lieu, se prit à chanter; ainsi le chemin lui parut-il moins long. En passant devant l'église, il pensa soudain au *Réveil de Jésus* qu'il admirait tant. L'enthousiasme paternel subsistait en lui! Il entra, et tout droit se dirigea vers le groupe qui occupait le fond d'une chapelle.

— Oh! que c'est beau! se dit-il, en joignant les mains dans un geste d'admiration spontanée... Oh! que c'est beau, mon père, mon malheureux père! Comment ton génie est-il encore méconnu!

Il avait les yeux pleins de larmes en s'en allant... "Courage! courage! se disait-il. D'autres besognes m'attendent. Il faut vivre."

D'un pas résolu, Antonio se dirigea vers la grande ferme de Mario le fort. On l'appelait ainsi à cause de sa taille herculéenne. Il était justement dans la cour de son domaine.

Antonio s'approcha de lui. A le voir si menu, si chétif, on eut dit Gullésir chez les géants.

— Que me veux-tu, petit homme, demanda le fermier avec un regard qui tombait de si haut, que le pauvre Antonio en fut comme écrasé.

— Maître Mario, répondit-il cependant d'une voix douce, je cherche de l'ouvrage; n'en avez-vous pas pour moi?

Le fermier pouffa d'un gros rire qui résonna dans la cour, et se baissant pour soulever d'un doigt le menton du pauvre petit, afin qu'il le vit bien en face, il déclara:

— Je n'ai besoin de personne pour les poussins, les mères poules s'en occupent, ainsi donc mon gail-lard, que voudrais-tu faire?

— Oh! tout ce que vous voudrez, maître Mario, voici les moissons...

— Pauvre oiselet, aurais-tu la prétention de manier la faux?... Voyez-vous le beau faucheur!...

— Je puis en tout cas, lier les herbes.

— Nous avons une machine, moucheron, une machine qui les assemble toute seule, comme par miracle.

— Et pour battre.

— Nous avons une batteuse... Allons, assez causé, mon temps est précieux. Retourne à l'école, toi, mon enfant, et puis, mange beaucoup de polenta durant deux ans encore, voilà qui te fera grandir, alors tu reviendras me trouver.

— Maître Mario... voulut protester l'enfant... je...

Alors le géant rit encore une fois bruyamment et saisissant le jeune garçon par le collet, il le souleva aussi aisément qu'il l'eût fait d'une plume, l'assit sur une de ses larges mains et l'emporta ainsi jusqu'à la grande barrière qui limitait son domaine et qu'il referma sur lui.

— Fichu entêté, répéta-t-il, entre des éclats de gaieté, je t'ai dit de la polenta, deux ans de polenta et puis tu pourrais revenir... jusquelà au revoir!

Désolé, le cœur gros, Antonio se trouva à nouveau sur la route. Durant quelques minutes il resta consterné tout prêt aux larmes. Mais c'était une âme vaillante et connaissant une autre ferme peu éloignée, celle de Pierre Akiba, il s'y rendit.

Ce domaine était certes moins important que celui de Mario le grand. Néanmoins il pouvait y avoir du travail pour l'enfant. Il s'adressa tout d'abord à une servante qui sortait des étables, les bras chargés de deux grands seaux de lait mousseux.

— Maître Pierre Akiba est-il ici, pourrais-je le voir? sans répondre, la servante entra dans la maison et Antonio l'entendit bientôt qui criait:

— Hé not' maître, accourez vite, il y a là un bambino qui vous demande.

Antonio resté dans la cour, vit bientôt dans l'encadrement d'une fenêtre tapissée de glycine, un visage aux traits durs, aux yeux perçants.

— Comment! c'est pour ce gail-lard-là que tu me déranges, fille insipide! Ne vois-tu pas que c'est un fainéant, un mendiant... je n'ai rien à donner, file bien vite où je lâche mes chiens après tes mollets!

Antonio eut si peur de l'homme et de la menace, qu'il se sauva aussi

vite que le lui permirent ses jambes qui commençaient à sentir la fatigue d'une longue route. Hors de l'atteinte du méchant Pierre Akiba, il reprit ses démarches. Hélas! que de déboires, que d'amertume. A toutes les portes où il allait frapper, offrant ses bras pour les plus rudes tâches, on le recevait avec des railleries ou dédain, ou de la colère! On s'était dérangé en pure perte! et le soir le pauvre enfant se retrouva sur la route de Lasto, aussi pauvre que le matin, mais si las qu'il pensa mourir d'épuisement, et si désespéré qu'il se prit à songer, malgré sa jeunesse, que la mort était quelquefois une délivrance pour les pauvres gens comme lui.

Le lendemain, après une nuit qu'il avait passée à méditer sur leur misère et les moyens d'en sortir, Antonio se leva dès l'aube. Près de lui reposait son jeune frère Angelo, un peu plus loin, sa soeur chérie, la petite Maria dormait appuyée sur l'épaule de sa mère. A les contempler si pâles, si décharnés le cœur d'Antonio se fendit, et serrant ses petits poings avec colère, il murmura en se raidissant...

— Eh bien! oui, mendier plutôt que de les voir souffrir ainsi.

S'étant glissé sans bruit hors de la maison, le jeune gars traversa la ruelle déserte à cette heure. Il marcha longtemps, longtemps, enfin parvenu devant le parvis de la cathédrale, il s'accroupit sur les marches et attendit. La première messe sonnait. Des femmes du peuple se pressaient aux portes. Pitoyables à la mine délibérée d'Antonio, elles laissaient en passant tomber quelques centimes dans sa main tendue, et l'enfant se réjouissait de son idée, car à mesure que le temps passait — ce jour-là était un dimanche — les messes se multipliaient et sur le coup de onze heures ce fut uné allée et venue incessantes de belles voitures et autos splendides qui déposaient devant l'église les riches paroissiens.

Antonio recueillit ce jour-là de quoi faire vivre sa mère et ses frères et soeur, durant toute une semaine.

Le dimanche suivant, il se rendit à nouveau de grand matin à la cathédrale. A nouveau les femmes du peuple déposèrent leurs centimes dans sa main tendue. Mais à l'heure de la grand'messe l'affluence fut si grande qu'il fit une ample moisson d'aumônes.

Depuis quelques instants déjà, la foule des fidèles commençait à s'éclaircir, lorsque sautant d'une riche auto, une dame accompagnée d'une fillette gravirent les marches du parvis. La dame qui semblait assez pressée de gagner l'église al-

lait passer devant Antonio quand la fillette l'arrêta d'un geste.

— Oh! maman, regarde ce pauvre petit, je t'en prie, donne-lui quelque chose.

Et, après un long regard pour le garçonnet, elle ajouta à voix basse, d'un ton suppliant:

— Donne-lui ma pièce d'or, tu sais celle que je gardais pour m'acheter un bel éventail.

La dame aussitôt donna à la petite fille le louis d'or demandé, et Antonio, blême d'émotion, la vit venir à lui le visage illuminé d'une pitié souriante.

Il prit la pièce sans la voir. Ce qu'il regardait si avidement, ce qu'il ne devait jamais oublier, c'était le sourire à la fois si doux et si gai de l'enfant, sa jolie figure rosée et la merveilleuse chevelure blonde qui nimait son front de lumière.

Rentré chez sa mère, Antonio étala ses richesses. C'était l'affaire assurée pour plus d'une semaine. Quand Antonio se retrouva seul, un doux visage emplissait ses regards, embellissait sa mémoire, c'étaient les traits si purs de la belle fillette aux cheveux blonds, la belle fillette qui montait si légèrement les marches de la sainte cathédrale.

Longtemps, longtemps, Antonio espéra la retrouver non pour l'aumône qu'elle ne manquait pas de lui donner, mais, pour la joie de la revoir. Des semaines et des semaines s'écoulèrent sans la ramener jamais, et un jour qu'il pensait à elle il alla chercher dans la campagne toute une provision de terre glaise, qu'il nettoya et pétrit avec soin. En quelques heures revivaient sous ses doigts les traits ravissants de la fillette blonde, ainsi la nommait-il dans son imagination.

Le buste terminé, Antonio l'admira longtemps, il lui semblait qu'il avait reproduit fidèlement le beau front pur, les grands yeux profonds, la bouche entr'ouverte comme une fleur. Sa mère qui le surprit contemplant son oeuvre lui demanda de quelle image il s'était inspiré?

— C'est une tête de madone, reprit seulement le jeune garçon.

Et avec le plus grand soin, il plaça le buste dans une sorte de niche creusée à l'extérieur, dans le mur de sa maison, car il trouvait l'intérieur du misérable logis indigne de la fillette et il ne voulait cependant pas s'en séparer. Et des artistes venaient s'inspirer de ce chef-d'oeuvre...

Quelques mois se passèrent. Un peu d'argent sonnait maintenant dans la poche de Julia Arrini, et Antonio qui souffrait de demander la charité — mais il fallait vivre

(Suite à la page 28)

Devant la Mort

par Paul Rouget



LE hasard d'une promenade avait, ce soir d'automne, amené Pierre Juvisy au bord du petit ruisseau d'Aujon qui sortait du bois en se jouant, protégé par deux bordures de joncs pâlis.

L'endroit était délicieux en sa solitude mélancolique.

Et Pierre, s'étant assis un moment dans la tiédeur qui tombait du soleil d'octobre mourant, songeait combien il serait plus satisfait encore si sa Jeanne, sa chère jeune femme, était auprès de lui; mais, un peu souffrante, elle n'avait point voulu l'accompagner, — préférant se reposer à la maison, avait-elle dit.

Pierre était aussi heureux qu'il est possible de l'être. Son père,

riche négociant en grains, lui avait laissé suffisamment de fortune pour vivre indépendant. Ayant beaucoup de goût pour le dessin et la peinture, il avait suivi les cours de l'École des Beaux-Arts et travaillé ensuite avec courage. Deux de ses paysages de la Franche-Comté, paysages tristes et doux de fin de jour, avaient, ces deux dernières années, été acceptés au Salon et remarqués. Son nom était cité parmi ceux qui seraient célèbres demain.

L'an d'avant, il s'était marié, — un mariage d'amour, une union bénie, à laquelle tout souriait. Il avait épousé Jeanne Marny, une adorable jeune fille qui jusque-là avait vécu près de son père, un vieux rentier, dans une coquette

maison bourgeoise entourée de verdure et que dans le pays on appelait pompeusement *le Château*. Le jeune couple, après avoir été passer six mois à Paris, était revenu au commencement de l'été cacher sa félicité sous les massifs de chèvre-feuilles et de lauriers-roses qui entouraient la maison.

Pierre y avait travaillé avec ardeur, et deux grandes toiles achevées sur les chevalets de l'atelier qu'il s'était aménagé dans le grenier promettaient un succès pour l'année suivante.

Le peintre adorait sa Jeanne, tellement même qu'il en était parfois jaloux, se laissant aller à de soudaines brusqueries qui la peinaient. Heureusement que, vite, il reconnaissait son tort, mais en-

core sans vouloir l'avouer. Et il fallait les baisers de Jeanne pour lui redonner sa gaieté.

Souvent, vers le soir, Pierre s'en allait faire une promenade dans la campagne ou dans les bois. Presque toujours, Jeanne l'accompagnait. Côte à côte, dans des chemins creux ou au long des sentiers perdus dans l'herbe sèche, ils allaient. Et c'étaient des conversations charmantes, coupées parfois de silences très doux, puis des exclamations joyeuses de la jeune femme qui rapportait de ses courses des gerbes de fleurs champêtres.

II

Ce soir, donc, se plaignant d'un peu de migraine, Jeanne était restée à la maison.

Et Pierre avait fait sa promenade seul.

Etendu sur l'herbe, dans la caresse du soleil couchant, il écoutait le clapotement de l'eau, par instants clair, argentin, sonore, et parfois plus sourd, comme plus lointain; un merle sifflait dans les futaies voisines une chanson du soir.

Soudain, des aboiements de chien résonnèrent non loin. Et bientôt le peintre perçut des bruits de voix, des tintements de clochettes. C'étaient des gens du village conduisant les troupeaux au pâturage.

Une haie de saules s'étendait un peu au-delà de la rivière, cachant la vue. Pierre ne pouvait rien apercevoir. Mais, au son des voix, il reconnut deux vieilles femmes du pays, — la Toinon et la Cadie, comme on les appelait, — qui gardaient leurs vaches tout en tricotant. Et leurs langues, comme leurs aiguilles, fonctionnaient bien et ne se rouillaient pas.

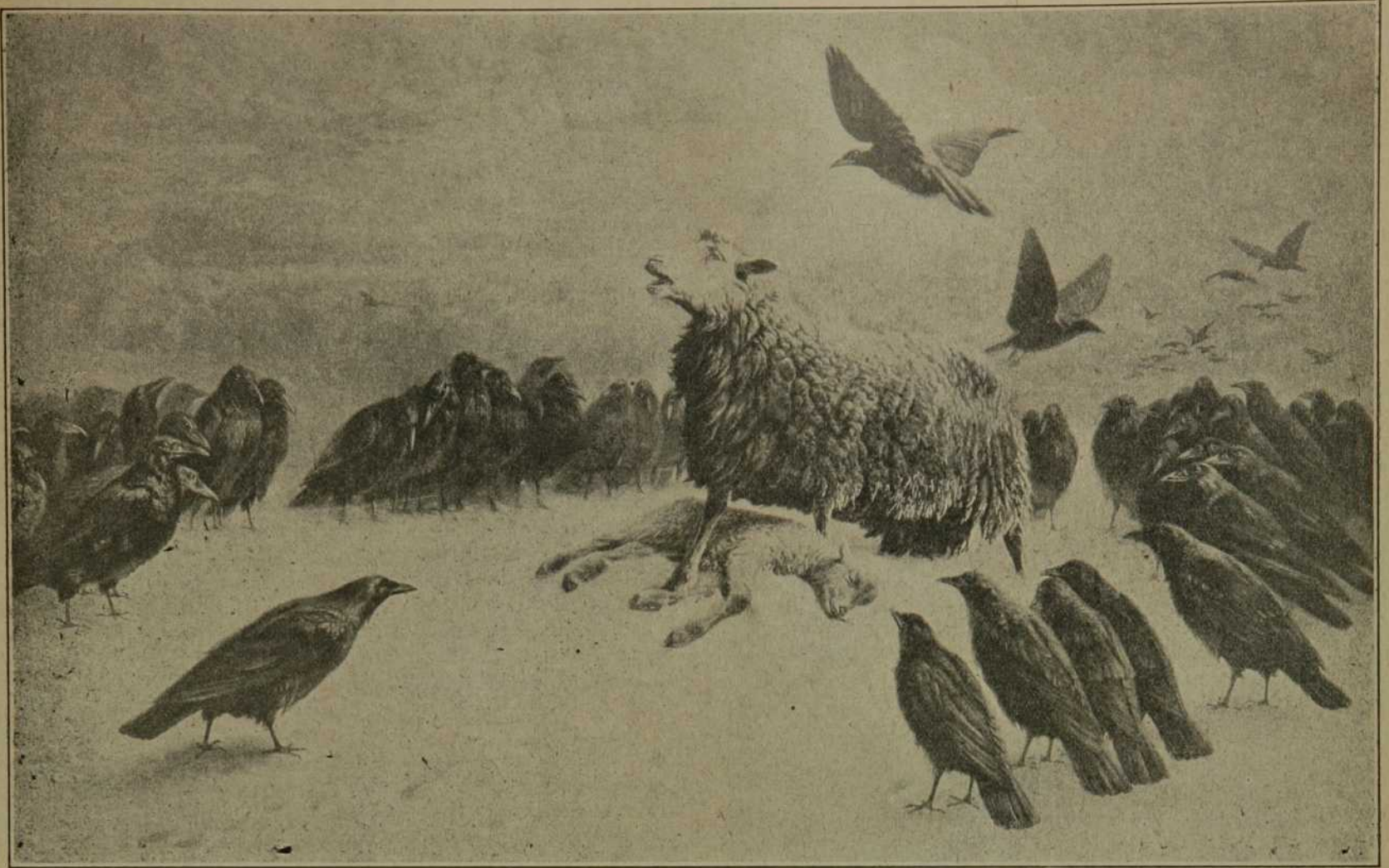
Le nom de Juvisy, soudain prononcé par l'une des deux femmes, fit dresser l'oreille au peintre.

Et, distinctement, il entendit ces paroles:

— Alors, tu crois que c'est un bon ménage?

— Pour sûr! Et que si y sont heureux, y n'y a qu'à s'en réjouir!

(Suite à la page 36)



Toute l'histoire de l'humanité se résume dans ce magnifique tableau de A. F. A. Schenck. L'angoisse du coeur d'une part et, de l'autre, la ruée imminente des appétits guettant l'instant favorable de se satisfaire aux dépens d'autrui. La loi de mort est ici-bas l'implacable condition du maintien de la vie.

UN MONDE A CÔTÉ DU NÔTRE

CHRONIQUE DOCUMENTAIRE

Par Louis Roland

NOUS n'étudions pas assez la vie des animaux, nous y trouverions pourtant d'utiles enseignements pour la nôtre, des leçons de modestie et quelquefois même des reproches.

L'habitude que nous avons d'en voir continuellement et de différentes espèces a fait que nous les regardons comme des êtres d'une nature très inférieure et que nous ne leur accordons que peu d'intelligence; encore, cette intelligence nous avons soin de la déguiser sous le nom d'*instinct*, mot très élastique et sans grande signification. Je défie un raisonneur sérieux de me dire où finit l'instinct et où commence l'intelligence, et de me le prouver à l'aide d'arguments irréfutables.

Généralement, l'homme a pour les animaux des classements divers selon les idées, les circonstances ou les besoins. C'est ainsi qu'il a décrété qu'il y a des animaux utiles et d'autres nuisibles, des animaux domestiques et d'autres sauvages, des méchants et des inoffensifs, etc. enfin et surtout, qu'il y a des animaux comestibles et d'autres qui ne le sont pas. C'est sur ces con-

sidérations qu'il base la quantité de son estime; s'il engraisse un boeuf ce n'est nullement par sympathie pour cet animal mais pour le manger un jour avec plus de satisfaction.

Il est vrai que l'homme a, pour justifier sa conduite, mieux qu'une excuse: une formelle obligation, celle d'alimenter la flamme de sa vie s'il ne veut pas la voir s'éteindre. Il cède à cette terrible, inéluctable loi d'ici-bas, que la vie ne s'entretient et ne peut s'entretenir que grâce à la mort. Il est, comme tout ce qui respire sur la terre, en continuel état de légitime défense contre les forces naturelles destructives. Alors il tue, sans cesse et partout, il sème la mort sans relâche autour de lui et tout au long de la gamme des appétits, en allant du vorace cannibale au simple végétarien, l'homme joue le même refrain, celui de la mort des autres pour entretenir sa vie à lui. Il tue la plante, il tue l'animal, il

tue son semblable et ce dernier cas est peut-être même le plus fréquent.

Qu'on ne crie pas à l'in vraisemblance! Le cannibale n'est pas uniquement celui qui fait rôtir un autre homme pour le dévorer ensuite, mais celui qui d'une manière ou d'une autre s'engraisse au détriment des autres, qui leur vole de la considération, du bien-être, un peu de leur place au soleil et par conséquent de leur droit de vivre. Ce cannibalisme-là fait rôtir à petit feu, il tue l'homme lentement mais avec la même certitude. Seulement comme on lui a donné le nom de lutte pour l'existence, on l'a classé parmi les articles de civilisation et mis en service public.

La lutte pour l'existence — appelons donc la chose ainsi — est opiniâtre, farouche et cruelle; de plus, elle n'est jamais indécise, infailliblement c'est le plus fort qui mange le plus faible en attendant qu'il lui arrive la même chose. L'animal ayant moins d'expédients

que l'homme pour défendre sa vie est donc, par principe, voué à la défaite continuelle, au rôle définitif de nourriture, avec cependant quelques exceptions à cette règle générale.

La première exception est motivée par les griffes, les dents, la souplesse et la force d'une certaine classe d'animaux; ils sont tout de même un jour ou l'autre tués par l'homme, mais pas à date fixe et constituent un superflu sous forme de plaisir ou de commerce.

La deuxième, et je dirai dernière exception pour demeurer dans le cadre de cette chronique, est formée par ce qu'on appelle les bêtes d'agrément. Elle est formée d'éléments assez nombreux qui pourraient nous procurer mieux encore que le plaisir de les posséder si nous savions un peu mieux les comprendre, et c'est là où j'en voulais venir.

Les bêtes d'agrément peuvent se diviser, elles aussi, en deux classes: celles qui sont notre propriété personnelle et celles qui sont indépendantes de nous dans la nature. Les premières sont les chiens, chats, che-

(Suite à la page 34)

L'Actualité à Travers le Monde

CUBA

Monsieur R. M. Clark, représentant d'un groupe d'horticulteurs du Nouveau-Brunswick spécialisé dans la culture des pommes de terres, de retour d'un voyage à Cuba, déclare que les essais de culture de la pomme de terre dans cette grande île des Antilles ont échoué et que dorénavant les Cubains achèteront plus de tubercules du Nouveau-Brunswick.

Il y a dix ans Cuba absorbait presque toute la production de

Portugal, en Belgique, au Canada, en Grande-Bretagne et en Hollande.

Les antiprohibitionnistes viennent de terminer une semaine d'activité fiévreuse au Congrès, avec des discours dans les Chambres, la présentation d'une pétition monstre demandant le rappel du 18^e amendement et l'annonce que les deux sénateurs du Wyoming étaient en faveur de soumettre de nouveau la

Les ateliers de locomotives Baldwin rapportent pour mars des affaires nouvelles pour \$759,000 comparativement à \$675,000 en février.

Standard Oil Co. de New-York, et Richfield Oil Co., de New-York, augmentent le prix de la gazoline d'un demi-sou le gallon.

Les compagnies d'essence de Chicago annoncent une pareille augmentation.

F. W. Dodge Corporation prédit une augmentation de 5 à 15 pour cent dans la construction générale au cours du deuxième trimestre de 1932.

La compagnie de raffinage Stoll augmente le prix de l'huile brute du Kentucky de 10 sous le baril.

Au dire d'un révérend pasteur de Leeds, en Angleterre, l'Américain le plus connu en Angleterre est Al Capone. Il a fait cette déclaration alors qu'il était en route vers Chicago où il va assister au congrès international des Rotariens. "Un

A l'endroit où les Césars passèrent en triomphe avec les dépouilles des Goths et des Gaulois, des milliers de jeunes gens ont été gradés dans le fascisme.

Les membres du Ballilla, l'organisation fasciste des jeunes gens, ont été incorporés dans l'Avantguardista. Ils recevront leur premier fusil. Jusqu'à maintenant, ils n'avaient le droit de porter que des armes inoffensives. 115,000 garçons de Ballilla ont passé dans l'Avantguardista et 100,000 de ce groupe sont devenus fascistes combattants.



SUEDE

Un service particulier de "police Kreuger", composé de quatre avocats et de six détectives enquêtera dans divers pays sur les affaires de feu M. Ivar Kreuger, qui s'est suicidé récemment à Paris, tout juste avant que ses vastes entreprises financières internationales ne tombassent dans le chaos.



LA GASPEISIE

Photo Associated Screen News

de pommes de terre des Provinces Maritimes, dit un rapport du Service des ressources naturelles du Canadien National, mais par la suite ce marché déclina et ces dernières années Cuba n'acheta que des pommes de terre de semence.

D'après M. Clark il semblerait que ce marché dut nous être ouvert désormais.



ETATS-UNIS

D'après l'enquête faite par la "Merchants Association", l'heure avancée sera en vigueur dans sept pays, dans 15 Etats de l'union, dans presque tous les villages et les villes de l'état de New-York et par tout le Massachusetts, le Rhode Island et le New Jersey.

A New-York, dans le New Jersey et dans le territoire affecté aux Etats-Unis, l'avance de l'heure s'est faite à 2 heures a.m., dimanche le 24 avril, alors que les chronomètres furent avancés d'une heure. L'on reviendra à l'heure normale le 25 septembre.

En plus des Etats-Unis, l'heure avancée est adoptée en France, au

question de la prohibition aux Etats.

Les dénonciations des prohibitionnistes devant un sous-comité judiciaire au Sénat ont été ponctuées d'allusions triomphantes à la tendance antiprohibitionniste de par le monde.

Une pétition renfermant cinq millions de noms a été présentée aux membres antiprohibitionnistes au Congrès sur les degrés du Capitole.

On a aussi ajouté d'autres signatures à la pétition pour forcer la Chambre à prendre le vote sur la prohibition de légaliser la bière à 2.75 pour cent d'alcool.

Voici quelques aspects encourageants de la situation des affaires (américaines) notées par l'agence United Press.

Wheeling & Lake Erie rapporte pour février un revenu net de \$21,105 à comparer à un revenu net de \$1,330 pour ce réseau en février 1931.

Shenandoah Anthracite Mines rappellent au travail plus de 5,000 employés.



AU PAYS D'EVANGELINE

Photo Eastman Kodak

homme de grand talent comme le docteur Nicholas Murray de l'université Columbia, se voit accorder deux pouces d'espace dans les journaux de Londres, à la suite de la publication d'un excellent livre. Mais les journaux donneront de l'espace long comme le bras s'il s'agit de parler de Capone, ou de l'enlèvement du bébé de Lindbergh ou de tout autre exploit de la pègre américaine", a-t-il dit.



ITALIE

Rome vient de célébrer le 2,685^e anniversaire de sa fondation.

L'on s'attend à ce que d'autres arrestations soient opérées ici et à ce que les activités de la police se déploient jusqu'à New-York, Berlin, Paris, Amsterdam et Genève.

Trois anciens associés de Kreuger, MM. Carle Lange, Sven Huldt et Victor Holm, sont détenus depuis deux jours sur accusation d'avoir participé à certaines transactions louches du magnat de l'alumette, depuis 1925. Ces transactions auraient eu pour effet de faire croire à la solidité absolue de la Swedish Match Company et de quelques autres sociétés similaires.

Feuilleton du "Samedi"

L'AMOUR SAUVEUR

Par Jacques Brienne

No 3 (Suite)

RESUME DES CHAPITRES
PRECEDENTS

Les époux Blanchon habitent, avec une jeune fille malade, une maison isolée: la Maison Blanche. Blanchon, pour le compte d'un Anglais inconnu, fait mourir doucement la jeune fille. Les Blanchon sont chassés de leur demeure par une inondation; ils abandonnent la jeune fille, qu'ils croient morte. Henri Mouthon, soi-disant agent de commerce, décide, avec ses complices de cambrioler la Maison Blanche.

VI

Le dimanche arriva, et bon gré mal gré, ne pouvant plus reculer, Raymond, laissant la jeune fille en compagnie de Suzanne Bertin, se dirigea vers les bords de la Marne.

La démarche qu'il entreprenait présentait des inconvénients, des dangers même, mais il lui était impossible de s'en dispenser.

Il fallait savoir à tout prix ce qu'avaient fait les Blanchon, et surtout ce qu'ils étaient.

Après, il agirait suivant les circonstances.

Quand le jeune homme fut parti, Mildred regarda avec une tendre affection la gentille brunette qui l'avait soignée avec tant de dévouement.

La jeune infirmière brodait, le front baissé, tout entière, semblait-il, à son travail.

Sur ses joues pâles, on voyait la trace de larmes récentes.

La blonde Américaine s'inquiéta:

— Qu'avez-vous, ma chère Suzanne? Depuis deux jours, je vous vois triste, et maintenant je m'aperçois que vous avez pleuré. Si je ne suis pas indiscrete, confiez-moi votre peine...

La jeune fille laissa tomber son ouvrage sur ses genoux et releva son visage endolori.

Elle murmurait dans un soupir:

— Si je souffre, ma bonne demoiselle, c'est parce que je n'ai

pas de courage, parce que je ne puis pas me faire à ma situation, ça m'est de plus en plus dur de me voir seule au monde.

Mildred prit dans ses mains délicates la petite main brune de Suzanne et avec le plus tendre intérêt elle lui dit:

— Vous êtes donc orpheline comme moi?

L'infirmière dont les yeux noirs s'emplissaient de larmes, fit signe que non.

Puis elle articula lentement:

— C'est bien pire.

Enfin, elle ajouta en haussant les épaules:

— Après tout, mes parents sont peut-être morts! Mais je n'en sais rien.

Ses yeux regardaient au loin comme pour essayer de percer le voile opaque du passé.

Mildred restait silencieuse.

Elle aurait voulu consoler la pauvre.

Mais elle avait peur de ne pas trouver les mots qu'il aurait fallu.

La garde-malade reprit en essayant ses yeux:

— Nous venons de passer du bon temps ensemble, mademoiselle; vous étiez, pardonnez-moi ce que je vais vous dire, censément comme une sœur pour moi. Or voilà mon congé fini; demain, je vais être obligée de vous quitter pour rentrer à l'hôpital.

L'Américaine fut vivement chagrinée.

— Quoi, vous m'abandonnez si promptement? Oh! mon Dieu, est-ce possible?

Une pénétrante mélancolie descendait sur elle.

Elle pensait:

— Une fois Suzanne partie, comment pourrais-je décemment rester ici... dans la chambre de ce jeune homme dont il se prive pour moi et dans un si proche voisinage? Je devrais donc m'en aller aussi...

A cette pensée, elle sentit des larmes mouiller ses yeux.

Elle avait été si heureuse dans cette chambrette qu'elle avait

cru que ce bonheur durerait toujours.

Hélas, dans la vie tout passe, les jours heureux plus vite que les autres.

— Et puis, se dit Mildred, dès ce soir sans doute, monsieur Blanchon va venir me voir.

— Raymond va le conduire auprès de moi. Maman Blanchette voudra sans doute m'emmener aussitôt. Il me faudra donc quitter Suzanne... quitter Raymond.

Un gros soupir gonfla sa poitrine et elle dit tout haut:

— Ma chère Suzanne, vous êtes bien à plaindre, mais moi, je le vois, je le sens, la vie je le suis autant que vous. Car moi à la Maison-Blanche. Mais la séparation ne nous enlèvera pas, j'en suis sûre, l'amitié qui nous est née.

cruelle va nous séparer.

— Vous retournerez à l'hôpital, tout en parlant, Mildred enveloppait l'infirmière d'un regard d'exquise tendresse.

Après une pause, elle continua:

— Je ne vous demande pas de confidences, Suzanne, il est des heures pour les faire, et aussi des heures où l'on préfère les garder pour soi.

— Quand nous parlons de nos peines, c'est que nous succombons sous leur fardeau.

— Mais sachez au moins que tout ce que vous touche m'intéresse, et que moi aussi, dès à présent, je vous considère comme une sœur.

— Merci, merci, Mildred, vous êtes aussi bonne que belle. Puis-je le bonheur vous sourire! Le bonheur, c'est-à-dire l'amour!

Mildred rougit.

Sur le visage sans détour de Suzanne, elle lisait sa pensée.

L'infirmière reprit:

— Quant à moi, voici mon histoire... Je suis née, paraît-il, non d'une de ces passions de rencontre, comme j'en vois tant autour de moi et qui aboutissent, pour la femme, à la Maternité, et pour l'enfant à l'hospice des enfants trouvés, mais d'un

ménage régulier, de gens mariés.

— Ils m'avaient confiée à une parente, vers l'âge d'un an. Bientôt, ils ne reparurent plus.

— Personne ne sut ce que pensait ma tante de leur conduite, car elle ne parlait à personne.

— Les voisines savaient seulement que je m'appelais Suzanne; elles ignoraient même mon autre nom...

Mildred écoutait avec émotion le triste récit de la pauvre fille; Suzanne, les yeux au loin, semblait rêver.

— Ma tante devait être bonne, car je ne me souviens d'aucune souffrance en ce temps-là.

— Un jour, par malheur, la chère femme mourut subitement d'une embolie au cœur...

— Pauvre Suzanne! s'écria Mildred, toute bouleversée.

L'infirmière hocha la tête et elle dit d'une voix sombre:

— Les choses se passèrent alors comme elles se passeront toujours pour les pauvres gens.

— Je ne puis me rappeler, mais je vois ça d'ici... Le proprio vendit les meubles pour se payer, et les voisines, après avoir mené le deuil et ébréché leur maigre semaine pour payer une couronne, me conduisirent à l'Assistance publique.

— Oh!

— Quand un chien se perd, on le mène à la fourrière; quand un enfant est dans la rue, on le conduit au dépôt; tant pis pour le chien s'il ne trouve pas un nouveau maître; l'enfant, lui, est sûr de ne pas en manquer!

L'infirmière parlait avec une ironie désespérée.

Mildred s'approcha d'elle et déposa un baiser sur son front.

Et dans un murmure, elle conseilla:

— Chut, ne parlez plus, Suzanne; ces souvenirs vous tuent.

La garde-malade hocha la tête.

— On se fait à tout, mademoiselle; il y a des peuples qui vivent des mois sans voir le soleil, ils se font à ces tâtonne-

ments dans les ténèbres; quand on est malheureux, on se fait au malheur, au souci, à l'abandon.

— Ça n'empêche pas d'être jeune et de vivre.

— Ainsi, moi, je suis sûre que beaucoup de gens me croient une jeune fille comme les autres, qui a quelque part, dans la grande ville, une bonne maman qui l'attend. Vous l'avez cru sans doute vous aussi, mademoiselle?

L'Américaine répliqua :

— Oh! vous êtes courageuse, c'est surtout cela que j'ai vu tout de suite; vous vous faites une figure de sérénité et de joie pour vos malades, vous leur prodiguez soins et sourires!...

— Oh! vous me flattez.

— Vous ne méritiez pas d'être abandonnée par votre père et votre mère. C'est horrible cela!

— Oui, c'est bien cruel, murmura la jeune garde-malade.

— Mais n'avez-vous donc aucun indice sur ce qu'étaient vos parents? demanda la fille adoptive des Blanchon.

— Ils n'appartenaient pas à la classe ouvrière; c'étaient sans doute de petits employés. J'ai su ce détail par une vieille voisine de ma tante, celle-la même qui, accompagnée d'une autre amie, m'avait conduite à l'hospice de la rue Denfert-Rochereau. Son adresse avait été gardée sur les registres, j'ai pu l'avoir.

— Elle n'avait pas déménagé; elle demeure toujours rue Lamark, tout au haut de Montmartre, et je vais la voir de temps en temps.

Suzanne Bertin s'arrêta confuse :

— Mais je suis là à bavarder sur mes affaires et je vous casse la tête. Chacun a ses chagrins en ce monde.

— Hélas, dit Mildred, moi j'avais une bonne mère et la mort me l'a arrachée. Orpheline et pauvre, je dépends uniquement des bontés de M. et de madame Blanchon. Mais, si la santé me revient, je ferai comme vous, Suzanne, je travaillerai. J'aimerais aussi soigner les malades, si je savais, ou enseigner la musique aux petits enfants.

— Vous êtes musicienne! s'exclama Suzanne. Oh! que j'aimerais vous entendre! Vous ressemblez à un ange que j'ai vu sur une image et qui joue de la harpe! Où donc? Ah! c'est dans la rue Saint-Sulpice, je crois.

Mildred sourit.

— Flatteuse petite amie, eh bien, je joue en effet de la harpe.

— J'espère, mademoiselle, que vous n'en serez pas réduite à faire mon triste métier, vous serez aimée...

— Aimée? moi?...

— Que dis-je, s'écria l'infirmière, aimée, vous l'êtes déjà!

— Moi! répéta Mildred.

Suzanne s'approcha tout près du joli visage où de tendres yeux bleus brillaient comme des étoiles et elle confia :

— Savez-vous, mademoiselle.

La convalescente pria :

— Appelez-moi donc Mildred.

— Savez-vous, Mildred, qu'il est aussi intelligent qu'il est fort et beau?

— M. Girard qui ne vante pas tout le monde, je vous assure, prétend qu'il est appelé à faire de grandes découvertes...

Suzanne n'avait pas prononcé le nom de Raymond.

En était-il besoin?

Le trouble de Mildred était là pour répondre qu'elle avait bien compris qu'il s'agissait de son sauveur.

Fataliste, Suzanne poursuivait :

— Chacun a sa destinée écrite d'avance; allez, les choses s'enchaînent trop bien pour que ce ne soit que du hasard. Le hasard, en voilà un mot auquel je ne crois pas.

Les têtes des deux jeunes filles s'étaient rapprochées; elles formaient un charmant contraste.

L'or annelé des cheveux de Mildred frôlait les bandeaux noirs de Suzanne.

— Alors, vous croyez? interrogea la blonde Américaine d'une voix basse comme un soupir.

— Que vous épouserez Raymond Vertheuil? Oui, j'en suis sûre.

La jeune convalescente avait fermé les yeux.

Une joie infinie circulait dans ses veines.

Son cœur était plein de quelque chose de doux et d'inconnu.

C'était bien là l'affirmation qu'elle implorait et qu'elle n'osait se donner à elle-même.

Toutes sortes de perspectives heureuses s'offraient à son esprit.

Mais bientôt elles furent suivies, ces pensées de joie, d'inquiétudes et de scrupules.

— Si Raymond m'aime et si Suzanne s'en va, je ne puis rester ici, même si maman Blanchette ne vient pas me chercher.

— Mais elle viendra, et alors voudra-t-elle que j'épouse Raymond? Ah! je préférerais qu'elle ne vienne pas.

Son joli visage devint rêveur; l'éclat qui l'avait revêtu de lumière comme un rayon de soleil jouant sur un paysage du Nord, disparut.

Suzanne interrogea :

— A quoi pensez-vous? Voici qu'un gros nuage passe sur votre ciel.

La jeune malade avoua :

— Oui, l'avenir vient, en effet, de me sourire... mais le présent m'opprime... Je ne sais ce qui se passe en moi. Est-ce que l'amour rendrait par hasard ingrat? Dites-le-moi, Suzanne.

Une amertume subite noya le mutin sourire de l'infirmière.

Elle dit :

— Je ne sais pas, moi.

C'était vrai.

Suzanne était bien jolie, mais elle avait été oubliée par l'amour.

Plus d'un passant, regardant la grâce de sa démarche, s'était dit, sans doute :

— La jolie fille!

Et avait envié l'homme aimé de la gentille enfant, mais Suzanne n'était pas liante.

Elle ne répondait jamais aux coups d'œil amoureux; aussi le passant un instant ravi, un instant arrêté, poursuivait sa route, hochant une tête sceptique.

— L'air honnête, la jolie fille, mais à Paris surtout l'air n'est pas la chanson; celle-là est comme les autres, et allez donc!

La jeune infirmière était foncièrement bonne et incapable d'être jalouse d'autrui, particulièrement de Mildred; aussi après avoir jeté d'un ton presque farouche ce :

— Je ne sais pas, moi.

Elle s'en repentait; deux larmes brillèrent sur ses noires prunelles; elle posa la main sur son cœur, las de ne pouvoir se donner et elle ajouta :

— Non, tout me le dit, l'amour, le vrai, ne peut rendre ingrat; il doit au contraire exalter tout ce qu'il y a de meilleur en nous. Si je n'étais pas une ignorante, je vous dirais mieux tout ce qui s'agite en moi, mais je reste muette et impuissante à traduire ma pensée.

— Quand on aime on doit mieux se connaître et mieux connaître les autres...

— Peut-être, rêva Mildred...

— ...Et, comme on est très heureux, et qu'on a un trésor à garder, il me semble qu'on doit y voir plus clair pour se défendre, pour éviter les pièges et les attaques...

— Peut-être, répéta encore Mildred, de plus en plus rêveuse, mais quand on n'a pas d'ennemis, quand on a toujours été protégée comment expliquer certains sentiments?

— J'en suis à me demander, à cette heure, si je désire vraiment, du fond du cœur, revoir mes protecteurs.

Avec l'instinct puissant de la jeune fille forcée de se défendre à toute heure dans la promiscuité de la grande ville, Suzanne réfléchit :

— On a toujours des ennemis, nous autres femmes. Les rues en sont pleines; on en croise à tous les carrefours.

— Pauvres filles que nous sommes, nous n'avons que notre vertu!... On veut nous la prendre...

Mildred réfléchissait :

— Oh! je comprends maintenant ce qui se passait en moi, s'écria-t-elle soudain rassurée... Je me porte bien maintenant; je suis guérie et je comprends que je ne pourrais plus mener la vie indolente que je menais à la *Maison Blanche*; je suis pauvre, je veux travailler.

— J'ai assez mangé le pain de la charité, je ferai comme vous, ma brave petite Suzanne, en attendant que...

— Raymond vous épouse... C'est bien cela, je vous approuve. Vous enseignerez la musique.

— Ou l'anglais, car je possède très bien cette langue.

— Vos bienfaiteurs ne pourront qu'approuver votre détermination.

La journée passa, rapide pour les jeunes filles, tout au charme des confidences.

Jusqu'au soir elles s'entretenaient, cherchant le sens de leur vie, essayant de déchiffrer leur avenir, parce que l'avenir c'est l'espérance dont la jeunesse a besoin pour vivre et s'épanouir.

Mildred, qui n'avait pas vu Raymond de la journée, attendait impatiemment son retour. Son pas, quand elle le reconnut, la fit tressaillir.

Et elle rougit bien fort quand la voix du jeune homme deman-

Le sommeil est le grand nourrisseur des enfants, et sans un sommeil paisible l'enfant ne profitera pas. Il ne peut être bon si l'enfant est troublé par les vers. Miller's Worm Powders détruiront les vers et les expulseront de l'organisme et ensuite le repos de l'enfant ne sera plus troublé. Les poudres ne peuvent faire de mal au plus délicat bébé et il n'y a rien d'aussi effectif pour restaurer la santé d'un enfant affligé des vers.

da à travers la porte s'il pouvait entrer

Elle ne pouvait contenir les battements de son cœur.

Quelles nouvelles, en effet, l'étudiant allait-il lui apporter?

Raymond Vertheuil était allé au Perreux. Il y était allé la tête basse, un peu comme un chien qu'on fouette.

Une appréhension bien compréhensible lui serrait le cœur au fur et à mesure qu'il se rapprochait du théâtre de son malheureux exploit.

Une tristesse qu'il ne pouvait secouer noyait son cœur, assailli de sombres pressentiments.

Déjà les questions réitérées que lui avait posées la délicieuse fille qu'il aimait concernant les circonstances qui avaient précédé le sauvetage, l'avaient mis au supplice.

En effet, pourrait-il longtemps jouer son rôle de sauveteur?

De retour dans leur villa, les Blanchon n'avaient-ils pas, au premier regard, découvert le cambriolage?

Pourrait-il échapper au soupçon d'y avoir pris part?

Des misérables comme Gri-Gri et Coup-de-Tampon ne risquaient-ils pas d'être arrêtés pour quelque méfait?

Et lui-même, leur complice d'un jour, ne courrait-il pas le même péril!

Oh! le remords d'avoir, dans une heure d'égarement, fait partie de leur bande maudite!

Oh! le bonheur pourtant d'avoir, par ce moyen infâme, découvert Mildred!

Raymond se débattait entre ces deux sentiments.

Il sentait le danger l'entourer de toutes parts.

Il marchait à travers les périls et les mensonges comme on marche à travers le mouvant marécage qui peut à tout instant vous engloutir.

Chaque fois qu'il lui avait fallu mentir à la jeune Américaine, il avait été bouleversé.

Etre contraint de faire passer son acte honteux pour la plus généreuse folie, aux yeux de cette innocente, c'était affreux.

Il était obligé de travestir l'apprenti cambrioleur en sauveteur!

Il en coûtait à ce jeune homme qui n'avait souillé qu'une fois son honneur — encore inconsciemment — et dont le cœur était envahi pour la première fois par un amour pur, immense et sincère!

Toutes ces réflexions et ce débat intérieur l'avaient conduit sur les bords de la Marne. Il y cheminait le front baissé, revivant les minutes terribles et délicieuses.

Honteux, humilié et pourtant radieux, car il se devinait aimé.

Plein de craintes et d'espérances.

Tandis qu'il se demandait où puiser avec prudence des renseignements sérieux sur les protecteurs de Mildred, une voix connue le fit tressaillir, tandis qu'une ombre moins haute que la sienne se dessinait sur la berge, qu'un rayon de pâle soleil hivernal éclairait sans la réchauffer.

La voix disait :

— Tiens, Raymond, que viens-tu faire en ces parages?

L'étudiant se retourna brusquement, et il se trouva nez à nez avec Grisolles, l'ami de Mouton et de Coup-de-Tampon.

Vertheuil pâlit.

La vue de son odieux complice le remplit d'épouvante et lui causa un insurmontable dégoût.

— Toi!... vous!... balbutia-t-il.

Grisolles éclata de rire.

— Me prends-tu pour un revenant? Quel accueil, mon prince! C'est ma fiole qui te métamorphose en croque-mort? Ça me flatte! Et à part ça, quoi de nouveau mon vieux?

Le faux vicomte était fort bien mis: linge irréprochable, haute-de-forme à huit reflets, pardessus à col de fourrure.

Le teint frais, la moustache conquérante, les cheveux roux frisotés avec art, l'air gouailleur, bien pris dans sa taille, tout à la fois souple et fort, Gri-Gri représentait le type achevé de ces tristes personnages qui, dans les villes d'eaux, autour des tables de jeux, exploitent la crédulité sentimentale des dames mûres.

C'était une désagréable surprise pour Raymond de se trouver à l'improviste face à face avec l'homme qui, l'ayant attiré une nuit dans un guet-apens, avait fait de lui le complice d'un trio de malfaiteurs.

Mais, triomphant du premier mouvement instinctif de recul, il balbutia :

— J'ai été malade ces temps derniers et puis...

Gri-Gri gouailla :

— Moi, je croyais que t'étais devenu millionnaire.

Raymond grimaça un sourire.

— Tout au contraire..

— Dame, vieux, quand on lâche ses amis, c'est quelquefois bon signe.

— T'as eu tort d'ailleurs de ne plus te montrer. On a travaillé proprement. A présent, plus rien à faire; les eaux de la Marne comme celles de la Seine ont fini de faire leurs petites folles!

— Le guichet de la caisse est fermé!

Raymond leva les yeux.

En effet, les rives avaient repris leur physionomie ordinaire.

Dans le lointain brumeux, il devina le toit roussâtre de la *Maison Blanche*.

Un frisson secoua ses larges épaules et des larmes montèrent dans ses yeux.

Les larmes ne tombèrent pas, mais l'émotion à laquelle il était en proie n'échappa point à son compagnon.

Seulement il se méprit sur les pensées qui l'avaient fait naître.

— Qu'est-ce que tu es donc venu faire ici? demanda-t-il brusquement. Est-ce revoir cette sale bicoque?

Sa figure était devenue soudain soupçonneuse; une expression indéfinissable y passait.

Raymond était justement en train de se poser la même question au sujet de Grisolles.

Il songeait :

— Gri-Gri n'est jamais imprudent pour rien.

— Que vient-il faire dans ces parages qu'il devrait plutôt éviter?

De sorte qu'il répondit par une question à la question posée.

— Et toi? demanda-t-il.

— Moi, dit froidement le bandit, c'est pas pour admirer le paysage, je t'en fiche mon billet, et si j'avais su sous quel pont tu avais élu domicile, vieux, je t'aurais appelé à la rescousse, car, au fond, faut être juste en ce monde, et c'est toi qui l'aurais eue, la bath idée!

Cette dernière phrase fit ouvrir toutes grandes les oreilles de l'étudiant.

Les paroles du coquin se rapportaient, sans nul doute aux incidents de la nuit fatale.

Il se décida, pour en savoir plus long, à jouer une fois encore la pénible comédie d'une familiarité canaille avec le cambrioleur.

Il plaisanta :

— Quelle idée? J'en ai tant eu depuis cette stupide histoire que je ne me souviens pas de celle-là, toute géniale qu'elle fût, évidemment.

Il grimaçait un sourire en débitant ces paroles d'une voix rauque.

— De sorte que, si tu veux que je te comprenne, tu feras bien de rappeler un peu les choses à ma mémoire effarouchée.

Gri-Gri serra fortement le bras de Raymond, sur lequel il s'appuya ensuite familièrement, et il lui glissa dans l'oreille d'un ton de mystère.

— L'idée d'emporter la jeune fille, morte ou vivante!

Raymond Vertheuil sursauta si violemment que Gri-Gri regarda de nouveau l'étudiant d'un air soupçonneux en disant :

— Mazette, ça t'en fait un effet!

L'étudiant avait failli se trahir, mais bien vite il se reprit et se croyant sûr désormais d'être sur ses gardes, il appuya :

— Oui, ça m'en fait un effet, quand je pense que vous m'avez forcé à lâcher la gosse que je trouvais rudement jolie puisque tu veux le savoir!

— Jolie, oui, peut-être, mais elle était morte.

Raymond protesta.

— En es-tu sûr?

— Dame, je n'en sais rien. Mais je devine maintenant, beau gars, ce que tu viens faire ici!

— Tu viens aux nouvelles. Tu voudrais savoir si on n'a pas retrouvé ton joli gibier d'amour!

— Peut-être, balbutia Raymond.

— Diable-à-quatre, va, les femmes te perdront, car tu es naïf! Moi, j'aime mieux les perdre... En attendant pour savoir ce qu'est devenue la môme, faut pas y compter; ce qu'il y a de certain, par exemple, c'est qu'elle n'est pas restée sous les peupliers, dans les herbes où nous l'avions laissée comme une perdrix blessée. Psst! Envolée la perdrix aux œufs d'or!

La stupeur et l'angoisse envahissaient le cœur de l'amoureux.

Il semblait résulter des paroles de Gri-Gri que les bandits dont il avait été le jouet, voulaient retrouver Mildred, mais pourquoi?

C'était à devenir fou!

Et cependant ce n'était pas le moment de perdre la tête.

Car, pour savoir la vérité, il n'y avait qu'un moyen: faire parler le faux vicomte.

Si Gri-Gri n'était pas mis en défiance par son attitude, il dirait tout.

Aussi Raymond fit-il un effort surhumain et il trouva le courage de s'écrier, en riant aux éclats, du ton le plus naturel:

— En voilà une histoire!

— M'en parle pas. Coup-de-Tampon en est quasiment comme hébété.

— Coup-de-Tampon? s'étonna Raymond.

— Oui, conta le cambrioleur, tandis qu'une joie mauvaise éclairait sa figure rousse.

— Figure-toi qu'il a été jadis marié et que sa femme l'a plaqué salement... Une chic femme du reste, pour qui il avait eu un de ces béguins idiots... qui toujours vous perdent un homme.

— Un beau jour, elle partit avec un autre, et, ce qui est encore plus rosse, elle le dénonça comme voleur pour le faire mettre à l'ombre et ne pas être gênée dans ses nouvelles amours!

— La coquine! s'exclama Raymond, mais il put sans doute prouver son innocence!

— Son innocence, répéta Gri-Gri avec un dédaigneux haussement d'épaules. Ah! là là, son innocence, ô candide étudiant, y avait longtemps qu'elle se trot-tait!

— Tu sais, ou tu ne sais pas, Coup-de-Tampon était alors employé aux Postes et Télégraphes. Et, ma foi, il avait eu l'idée, pas si bête après tout, de recouvrer les valeurs pour son propre compte, en s'imaginant que les mandats étaient à son adresse!

— Fatale erreur! comme on dit à l'Ambigu.

— Il en tira pour dix ans, le pauvre zig. Mince de jubilation! Dix ans passés à la centrale de Melun!...

L'histoire n'avancé pas assez vite au gré de l'étudiant.

Il interrompit:

— Oui, mais je ne vois pas...

— Un peu de patience, camarade, commanda Gri-Gri; tout à l'heure, tu y verras aussi clair qu'en plein midi.

— Jamais Coup-de-Tampon n'a digéré ça.

— Trompé et coffré, il n'en est pas encore revenu. Car il prétend "que c'est pour subvenir aux caprices de la drôlesse qu'il s'est fait voleur; qu'avant de la connaître, il était un honnête homme".

Grisolles éclata de rire.

Puis il continua:

— Coup-de-Tampon honnête! Vrai, ça me fait toujours rire! Enfin, faut bien le croire, puisqu'il le dit! Bref, depuis qu'il

est sorti de la Centrale, il n'a qu'une idée en tête: retrouver sa femme et son complice pour se venger.

Un soupçon bizarre traversa tout à coup l'esprit de Raymond.

Il demanda:

— Comment s'appelait l'homme qui enlevait la femme à Coup-de-Tampon?

— Cabassu, répondit simplement Gri-Gri.

Ce nom ne disait rien à Vertheuil.

Il se résolut à ne plus interrompre désormais le narrateur.

Le vicomte reprit:

— Depuis deux ou trois ans, Coup-de-Tampon a exploré tous les milieux de Paris. Nulle part il n'entendit parler d'eux. Les deux amants s'étaient volatisés. Le copain, cependant, ne pensait qu'à eux et il se mangeait les sangs, quand, enfin, le soir de notre fameuse expédition, tu te souviens, n'est-ce pas, le soir où tu nous a fait cette scène ridicule...

Grisolles fit une pause; puis il reprit:

— Eh bien! ce soir-là, il a retrouvé sa femme!

— Comment ça?

— Il a retrouvé son portrait. Madame Coup-de-Tampon était devenue une grosse madame...

— Veux-tu dire?...

Gri-Gri continua sans l'entendre:

— Monsieur et madame Cabassu s'étaient métamorphosés en monsieur et madame Blanchon! En honnêtes proprios, en vieux commerçants retirés des affaires!

Raymond Vertheuil ne put retenir un cri d'horreur.

Le vicomte s'exclama:

— Tu la trouves forte, camarade? Oui, ça jouait à la bienfaitrice des orphelins, à la sœur de charité, quoi! Je t'en fiche! Ce n'était qu'une grue, et quelle grue!

Raymond était terrassé.

— Est-ce possible? dit-il.

— Tout ce qu'il y a de plus certain.

— Je ne puis en croire mes oreilles.

— Le locataire de la Maison Blanche est un abominable gre-din, originaire de Marseille ou de Tarascon, je ne sais.

— De son vrai nom, il s'appelle Cabassu. Mais il a été condamné par contumace aux travaux forcés et il a jugé prudent de changer d'état-civil. Quant à sa prétendue femme, à la belle madame qui faisait l'admiration de tout le pays, il n'y a pas pire saleté dans tout Paris.

— Ah! on pourrait en dire sur leur compte! C'est comme la petite blonde pour laquelle tu en pinçais...

— Eh bien?...

— Nous avons découvert un joli pot-aux-roses en ce qui la concerne!

— Ah! vous avez...

— Mince, mon petit, on la préparait en grand douceur pour le grand voyage...

— Je m'en doutais, cria Raymond hors de lui, les mains tor-dues d'angoisse.

— Comment, tu t'en doutais? Ça, par exemple...

L'étudiant se mordit les lèvres devant cette trahison de sa volonté et il répondit d'un ton calme:

— Oui, je m'en doutais, camarade; tu sais que j'ai appris un peu de médecine et que je connais pas mal de chimie; eh! bien, cette pauvre petite avait tout l'air de s'en aller d'un mal étrange!

— C'est ça même, reprit Grisolles, rassuré par l'explication toute naturelle de Vertheuil; on voulait la faire disparaître, la tuer, tout simplement.

— Mais pourquoi?

— Ah! ça, nous ne le savons pas encore. Nous cherchons... Mais Coup-de-Tampon débrouille l'intrigue, Mouthon guette; et tu sais s'il est malin! Nous finirons donc par savoir.

— Il y a un milord anglais mêlé dans l'affaire; c'est un type épatant et qui n'a pas froid aux yeux...

— C'est sans doute pour son compte que Blanchon travaillait.

Raymond était atterré en songeant aux dangers qu'avait courus sa chère Mildred. Néanmoins, il tendit une oreille attentive à la suite des confidences du prétendu vicomte.

Celui-ci continuait:

— Suis bien mon raisonnement, Raymond. Si la jeune fille, qui s'appelait Mildred, n'était pas pour les Cabassu et pour le gentleman la clef de quelque trésor, ils ne la rechercheraient pas avec tant de persévérance et de désespoir.

— D'autre part, s'ils n'avaient rien à cacher, ils se seraient adressés à la justice; ils auraient mis la police en mouvement, mais ils n'ont pas pensé à la rousse, et pour cause.

— Ils la recherchent donc?

— Ils ne font que cela du matin au soir et nous, nous les filons.

— A cause de Coup-de-Tampon? demanda l'étudiant.

Gri-Gri enveloppa Vertheuil d'un regard de mépris.

— La science t'a rendu idiot, mon pauvre garçon. Quand j'aurai des gosses, ils feront tous les jours l'école buissonnière, pour qu'ils ne te ressemblent pas!...

— Nous aussi, grand naïf, nous cherchons Mildred!

— Mais pourquoi?

— Mais, pour la leur vendre, le plus cher possible!

Raymond râla plus qu'il ne dit:

— Bonne idée!

Et il voyait, dans son cœur affolé, deux meutes également redoutables, poursuivant la biche craintive à travers les halliers.

Il était tout seul pour la défendre, pour la sauver, la pauvre victime que guettaient tant de misérables!

Eh bien, soit, il se sentait le courage d'un lion. Mais, plus que jamais, il lui fallait habilement dissimuler.

Gri-Gri reprit:

— Rien ne m'ôtera de l'idée que nous avons flairé une affaire extraordinaire.

— Ça se pourrait, dit Raymond, et où en êtes-vous pour le moment?

— Oh! pas loin encore... Une trop grande hâte nous mettrait à découvert et nous perdrait...

— C'est juste.

— Nous avons le temps. Coup-de-Tampon, qui rongait son frein depuis longtemps, et qui ne laisse rien passer, les surveille. C'est un fauve véritable, enragé de jalousie et de vengeance.

— Il tuera Cabassu?

— Ou Fédora, si on le laissait faire. Mais je veille au grain... Pas de bêtises. Nous sommes, Mouthon et moi, pour les moyens doux. Montrelet est un Auvergnat, il a un tempérament de sanglier!

— C'est dangereux, vois-tu. Me parle pas des hommes à passion dans notre métier.

— Faut les museler et les tenir en laisse comme les chiens de police!

Le vicomte de Grisolles étalait complaisamment sa supériorité d'aventurier sans cœur, de jouisseur sceptique. Il espérait provoquer ainsi l'admiration de l'étudiant. Mais celui-ci n'avait d'autre préoccupation que d'en savoir le plus possible.

— Blanchon a-t-il de l'argent? questionna-t-il, ou bien Mouthon s'était-il mis dedans en le croyant riche?

— Les avis sont partagés; le mien est qu'il vit surtout sur des espérances..

POUR LA MAISON ET L'ETABLE — Il y a beaucoup de similitude, physiquement parlant, entre les êtres humains et les animaux. Tous deux sont sujets à de nombreux maux provenant d'inflammation et de toutes sortes de coupures et contusions. L'Huile Electrique du Dr Thomas est le remède entièrement convenable pour des maux de cette nature chez les êtres humains et les animaux.

..... SUR LE PONT D'AVIGNON



DANS toute réunion, cette charmante chanson de folklore de la vieille France et du Canada français: "Sur le Pont d'Avignon", est toujours très populaire.

Et maintenant... où pouvez-vous trouver une cigarette plus populaire que la Turret... la cigarette favorite de millions de fumeurs canadiens. Elle est fraîche, douce et odorante... et la qualité ne varie jamais.

Offre Spéciale: Nous tenons à votre disposition des disques à double face et à double grandeur reproduisant, en pots-pourris, des chansons favorites de folklore canadiennes-françaises. Envoyez votre nom et votre adresse avec douze timbres de poste de 3 cents chacun (36c.) au Département "D", Imperial Tobacco Company of Canada, Limited, Case postale 1320, Montréal, P.Q.



Qualité et Douceur
T CIGARETTES
Turret

IMPERIAL TOBACCO COMPANY OF CANADA, LIMITED]

12 pour 15c.

20 pour 25c.

et en boîtes plates
métalliques de
cinquante et de cent.

— Je le crois aussi.

— Pour le quart d'heure, il est affolé, et il y a de quoi, je l'avoue.

— En effet...

— Nous savons qu'il est allé plusieurs fois à la morgue.

Raymond Vertheuil frissonna.

— Il allait y chercher la poulette, mais ni vu ni connu; on ne lui a sorti que des macchabées qu'il ne connaissait pas.

— Fallait voir sa poire et celle de l'Anglais!

Raymond réfléchissait.

Après un silence, il demanda:

— Ce Cabassu est-il revenu habiter la Maison Blanche?

— Non, il n'a pas osé sans doute... Il n'a dit à personne qu'il avait été cambriolé. Il cherche prudemment à savoir. Il se méfie.

— A-t-il quelques soupçons à votre endroit?

— Pas encore. Mais...

Tout d'un coup, Gri-Gri se retourna vers Raymond:

— Dis donc, toi, faudrait savoir à quoi s'en tenir! T'es là à me faire jaspiner. Je te traite en frère, parole d'honneur. Faudrait savoir ce que t'as dans le ciboulot! Tu nous as salement lâchés, y a pas à dire l'autre soir.

— Es-tu avec nous ou contre nous?

— Oh! protesta faiblement Raymond, après ce que j'ai fait, je ne puis pas être contre vous.

— Ça c'est prudent, pour sûr.

— Alors...

Grisolles interrompit:

— Quand j'étais petit, je lisais l'Écriture Sainte, dans mon village, un patelin qu'était pas dans le bateau, je t'assure...

— Où veux-tu en venir?

— Y avait un endroit où l'on disait dans l'Écriture: "Celui qui n'est pas avec moi est contre moi!" Y a du bon dans les choses anciennes! T'as saisi?

Sous le ton ironique pointait la menace.

Raymond Vertheuil demanda:

— Vous avez donc besoin de moi?

Grisolles répondit avec assurance:

— Pas pour le moment. Mais nous pourrions avoir besoin de toi, quand nous serons brûlés...

Le bandit se mit à siffler d'un air gouailleux.

Il réfléchissait.

Puis il dit:

— Tu parles anglais, je crois?

— Oui, balbutia piteusement l'étudiant.

— Voilà qui est excellent. Ce bon Cabassu a eu, lui aussi, le temps d'apprendre cette langue, pendant le séjour forcé qu'il a fait en Amérique. Si tu pouvais saisir une conversation entre le mylord et notre excellent méridional, cela ferait faire un pas immense à notre enquête.

Tout à l'idée des périls courus par sa bien-aimée, Vertheuil réfléchit.

— Je pourrais, murmura-t-il, savoir pourquoi on a voulu tuer Mildred.

— C'est cela; décidément, je vois que tu en tiens pour la gosse!...

Et après un silence le vicomte de Grisolles ricana:

— Ainsi, nous serions trois: un pour la vengeance, un pour l'amour et un pour le pognon!... Alors, c'est entendu, tu marches avec nous?

Le bandit fixait sur l'étudiant ses yeux perçants; il essayait de lire dans cette conscience qu'il avait troublée.

Mais le jeune homme se fit impénétrable.

Malgré son dégoût pour l'apparence d'approbation qu'il donnait à l'infesté marché, qu'on lui proposait, il acquiesça.

Il ne pouvait reculer.

Il lui fallait avoir l'air d'accord avec Mouthon, Coup-de-Tampon et Grisolles, pour connaître et déjouer les dangers qui allaient fondre sur la jeune fille.

Ce fut donc d'un ton résolu et d'une voix qui ne tremblait pas que l'amoureux de Mildred, feignant d'entrer dans le pacte infâme, répondit:

— Oui, je marche avec vous. Tu peux compter sur moi...

Il en savait assez pour le moment.

Aussi, dès qu'il le put, sans provoquer le soupçon, quitta-t-il son compagnon et, le cœur plein d'appréhensions, brave cependant en face de la lutte terrible qu'il allait avoir à entreprendre contre les deux bandits, insoucieux des périls prêts à l'assaillir, Vertheuil regagna en hâte Paris.

Il prit le train à Nogent et, arrivé à la gare de l'Est, il descendit à pied le boulevard de Strasbourg.

De loin en loin, il s'arrêtait, dans la crainte d'être suivi.

Au cours de la conversation qu'il venait d'avoir au Perreux avec Gri-Gri, il s'était senti plusieurs fois suspect.

Plusieurs fois, en effet, par des exclamations imprudentes, par quelques mots irréfléchis, il avait ouvert la porte aux soupçons du fin matois.

Tôt ou tard, il serait filé.

Si l'un des membres de la bande découvrait sa retraite, Mildred serait aussitôt découverte.

A son tour, la jeune fille n'était plus en sûreté quai d'Orléans.

Il fallait au plus vite lui découvrir un autre refuge.

Où pouvait-il conduire Mildred?

Après y avoir longtemps réfléchi, tout à coup il se frappa le front.

Le refuge était trouvé.

Il conduirait la jeune fille à Nemours, chez sa mère.

Là elle serait en sûreté.

Il fallait encore autre chose.

Mildred n'avait qu'un défenseur.

Vertheuil entendait lui en trouver un second.

Qui sait ce qu'il adviendrait de lui, le jour où Grisolles découvrirait sa trahison?

La bande avait beau se déclarer pacifique, l'étudiant savait à quoi s'en tenir sur les beaux serments de l'ancien garçon coiffeur.

Celui qui se trouverait jamais entre Grisolles et la fortune, ferait sagement de ne pas faire de chichi. Sous ses beaux habits d'homme du monde, le vicomte avait un surin tout comme Bébert, la "Terreur de Belleville".

Donc, Vertheuil était décidé à conter tout ce qu'il savait sur Mildred et sur les périls qui l'entouraient à François Girard, son ami, qui s'était pris d'une belle amitié loyale pour sa petite malade.

Oui, c'était nécessaire, il devait tout dire au futur médecin.

Et le plus tôt serait le mieux.

On ne sait jamais ce qui peut arriver!

La sagesse des nations l'affirme: il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire la veille.

Aussi, quelque hâte qu'il eût de retrouver Mildred, il s'arrêta à l'Hôtel-Dieu et pénétrant dans le parloir, il s'adressa à la surveillante de garde, une grande et belle fille, toute vêtue de blanc.

— Le docteur Girard, mademoiselle?

— Sorti, monsieur, répondit la surveillante avec affabilité. Vous aviez affaire à lui? Est-ce pressé? Si vous voulez, je ferai votre commission?

Vertheuil laissait toutes ces questions sans réponse et réfléchissait.

Enfin, il dit:

— Il me faut le voir au plus tôt, aujourd'hui même, si c'est possible.

Avec un sourire engageant, pressée par la curiosité, la jeune fille en blanc commença à bavarder comme une pie.

— Très bien, monsieur; c'est pour une affaire grave. Je vois cela! eh bien, tout peut s'arranger, je m'en charge.

— Merci, mademoiselle.

— Monsieur Girard repassera après dîner faire un tour ici, et puis ensuite, il sera libre; je pourrait lui dire d'aller vous trouver... si vous voulez me donner votre adresse.

Les yeux de l'infirmière ne cachaient point quel intérêt elle prenait à connaître le nom du beau garçon qui était devant elle.

Malheureusement Vertheuil ne répondait en rien à la tentative de flirt essayée par la trop peu farouche garde-malade.

Il ne la regardait même pas.

Heureux d'avoir enfin le moyen d'entretenir son ami, il répondit:

— Mais certainement, voici mon adresse, et dites bien à monsieur Girard que je l'attendrai chez moi ce soir à partir neuf heures.

En même temps, il tendait sa carte.

— Entendu, monsieur, vous pouvez compter sur moi.

Avant de glisser le bristol dans la poche de son tablier de toile, la provocante infirmière lut le nom de son interlocuteur: "Raymond Vertheuil."

Répétant alors à demi-voix ce nom, qui sonnait bien entre ses lèvres fraîches, elle dit:

— Raymond Vertheuil!... Raymond Vertheuil; c'est joli; ce nom de Raymond lui va bien.

"Il est vraiment très gentil ce garçon. Qui sait, s'il reviendra? Peut-être..."

Elle pirouetta sur elle-même.

— En tout cas, moi, je ne l'oublierai pas.

Et Raymond était déjà loin, que la jeune fille y songeait encore.

L'étudiant trouva Mildred seule.

Suzanne, avant la nuit, était partie aux commissions.

Raymond aurait dû bénir ce tête-à-tête qui lui permettait de parler à la convalescente des choses que seule elle devait entendre, mais une timidité étrange s'était emparée de lui.

DES NUITS D'AGONIE arrivent avec l'asthme. La victime ne peut se coucher et l'idée de sommeil fuit son cerveau. Quel soulagement reconnaissant est l'effet immédiat du remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg. Il bannit ces conditions effrayantes, clarifie les bronches et rend aux affligés la faculté d'un nouveau sommeil aussi reposant que celui d'un enfant. Insistez pour le véritable remède chez votre plus proche pharmacien.

Le même sentiment étreignait Mildred depuis que Suzanne lui avait affirmé :

— Vous l'épouserez.

Quant à l'étudiant, la nécessité où il était de s'entourer de mensonges près de la charmante fille qu'il adorait le mettait à la torture.

Au lieu de s'abandonner à la franchise qui lui était naturelle, il lui fallait se tenir, en quelque sorte sur la défensive, garder tout son sang-froid pour résoudre une à une toutes les objections que pourrait, bien innocemment du reste, lui formuler la jeune Américaine.

Pourtant, les jeunes gens s'étaient serré les mains plus longuement qu'à l'ordinaire.

La candeur, la franchise et l'amour étaient dans les yeux de la jeune fille.

Elle n'avait rien à cacher, elle.

Sur ses lèvres errait un angélique sourire.

Aucun pli amer ne barrait son front pur.

Elle ne savait pas, heureusement, ce que lui réservait l'avenir!

Devant cette ravissante figure, encadrée de boucles blondes, et que la guérison fleurissait, Raymond demeurait ébloui, dans un besoin d'adoration.

Ses regards, brûlants et expressifs, implorants aussi, firent baisser les paupières de Mildred et, pour cacher son émotion, elle se hâta d'interroger l'étudiant.

— Eh bien, cher monsieur Vertheuil, quelles nouvelles m'apportez-vous?

Raymond ne voulut pas effrayer la jeune fille.

Pourtant, malgré lui, son front s'assombrit.

— Des nouvelles étranges, miss Chapman.

— Avez-vous pu joindre mes bienfaiteurs?

Raymond s'exclama :

— Vos bienfaiteurs? Pauvre enfant!

Mildred fit une petite moue.

— Oh! je vois que vous doutez encore d'eux, ce n'est pas bien, monsieur Raymond.

— Pensez donc qu'ils m'ont recueillie, quand j'étais faible, seule et sans ressources. Pourrais-je oublier cela?

— Et vous qui êtes mon ami, mon sauveur, vous les soupçonner de je ne sais quelle noirceur!

Raymond saisit la main de la jeune fille et la serra.

— Me croyez-vous votre ami?

— Certes!

— Avez-vous confiance en moi?

— Oh! oui, vous le savez bien.

— Etes-vous brave?

La jeune fille eut un geste de fierté naïve :

— Je le crois.

— Alors, prêtez-moi attentivement l'oreille, je vais vous conter une histoire terrible.

— Je vous écoute, dit simplement la jeune Américaine, avec un calme véritablement britannique.

— Eh bien, sachez que les Blanchon, ces gens qui ont joué près de vous le rôle de bienfaiteurs...

— Joué, dites-vous?...

Raymond continua :

— Ces gens ne s'appellent pas Blanchon, mais Cabassu. L'homme est un repris de justice; par respect pour vous, je ne puis vous dire ce qu'était la femme!

Mildred laissa échapper un oh, où la stupeur se teintait d'incrédulité.

— Etes-vous sûr de ce que vous dites, Raymond?

— Absolument.

— Comment avez-vous su cela? questionna la jeune miss.

— Voici, dit Raymond qui avait arrangé à l'avance une histoire où il put jouer un rôle avouable.

— J'ai surpris la conversation de gens qui les ont connus jadis, et qui les ont retrouvés depuis peu.

— Quelles sont ces gens?

— L'un est le mari de celle que vous appeliez maman Blanchette, ma pauvre petite et dont le vrai nom est Fédora.

Une vive émotion remplaçait le calme de Mildred.

— Fédora, fit-elle en rêvant; il me semble, en effet, avoir entendu quelquefois ce nom-là!

Néanmoins, elle voulait douter encore.

Elle affirma :

— Le mari de ma Blanchette, mais c'est monsieur Blanchon, Pierre Blanchon. On vous a trompé.

Raymond secoua la tête :

— Non... Ah! vous allez faire de tristes découvertes sur ces personnes que vous avez crues respectables!

— Vous allez vous rendre compte de quelles machinations vous étiez victime, de quelles trahisons lâches!... Malheureuse enfant, on en voulait à votre vie! On vous dorlotait, on vous caressait les cheveux, et c'était la même main, aux apparences maternelles, qui vous versait le poison.

— Le poison!

— Oui, le poison, qualifié sans doute de bienfaisant remède!

— Quand je vous ai découverte, vous alliez succomber aux ef-

fets mystérieux d'un de ces lents toxiques, tels que l'Inde et les pays d'Orient en élaborent.

— Il vous faisait passer successivement et sans douleur de la torpeur au sommeil, du sommeil à la catalepsie, de la catalepsie à la mort!...

La jeune Américaine réfléchissait profondément; à présent elle se souvenait de détails, autrefois sans valeur pour elle, de lambeaux de phrases énigmatiques échangés entre les deux complices, et qu'elle avait surpris sans en être inquiétée alors.

Bien des fois aussi, elle avait rougi de la trivialité des propos et des manières de ses bienfaiteurs.

Maintenant, le doute grandissait en elle, commençait à devenir certitude...

Echappée à l'influence du couple perfide aux apparences débonnaires, ne voilà-t-il pas qu'elle revivait, que tous ses malaises étranges s'étaient dissipés? Alors?...

Son cœur était déchiré, non parce qu'elle avait manqué de périr, mais parce qu'elle avait été trompée par des misérables, parce qu'elle les avait aimés, la pauvre orpheline, avide de tendresse et de baisers!

Elle hochait la tête, toute pâle, prise d'horreur pour l'humanité du mal.

C'était donc vrai qu'il existait des êtres doués de cette persévérance infernale, qui tuent à petits coups, et avec des sourires; des êtres dont la main ne tremble pas en vous présentant le breuvage où ils ont fait entrer la mort!

Elle répéta, d'une voix blanche :

— De la léthargie à la mort! oh oui, vous avez bien dit et il est impossible de le nier. C'est bien ainsi que les choses se sont passées!

— Je ne mangeais plus. Je buvais la potion que Blanchette me donnait; puis je restais tranquille dans la pièce surchauffée. Une sueur abondante couvrait mon corps, mouillait mon front et mes cheveux.

— Des visions bizarres s'offraient à moi; puis, tout à coup, je tombais dans l'inconscience.

— Maintenant, je crois comme vous que ces gens sont mes ennemis, mais pourquoi?

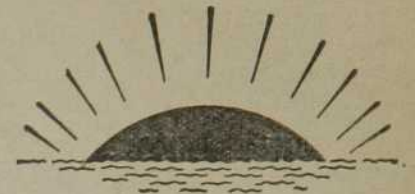
— D'où vient leur haine?

— Ils ne vous haïssent point.

— Pourtant!

— Croyez-vous donc que seule la vengeance pousse au crime?

— C'est l'argent qui fait presque toujours commettre les plus abominables forfaits.



**"J'emploie
Sunset depuis 1919
... et je n'ai jamais
manqué mon coup"...**

"C'est tout un problème que d'habiller trois jeunes filles, en plus de soi-même, mais, grâce au Sunset, mes dépenses de toilettes sont coupées de moitié"...

**TEINTURE
Savon
SUNSET
POUR TEINTURE INDELEBILE**

Un simple morceau de Sunset — ne coûtant que 15 cents — peut remettre à neuf, et faire paraître neuve, une robe usée et passée. Il en transforme aussi bien la texture que la couleur. Vous économisez le prix d'une robe neuve — 15 dollars peut-être. Des économies de ce genre sont plus importantes aujourd'hui que jamais. Pourquoi n'essayez-vous pas ce moyen, propre et facile, de résoudre le problème de vos toilettes?

Les tissus teints au Sunset n'ont jamais l'air d'avoir été teints à la maison. Le savon du Sunset amollit et dilate le tissu, facilitant ainsi la pénétration à fond et la distribution égale de la teinture, indispensables si l'on veut obtenir des résultats parfaits, ce qui serait impossible sans le savon.

Laine, soie, coton, toile et tissus mixtes — tous teints de la même nuance dans un seul bain de teinture Sunset. Ne tache pas les mains; ni n'abîme les ustensiles. Chacune des 22 magnifiques couleurs Sunset ne coûte que 15 cents.

Rose	Ecarlate	Vin	Kaki
Vieux rose	Cardinal	Sable	Jaune

Orange	Noir
Brun pâle	Gris
Brun foncé	Taupe
Bleu pâle	Héliotrope
Bleu vif	Violet
Vieux bleu	Vert pâle
Bleu marine	Vert foncé

ECONOMISEZ
— employez les
Teintures
SAVON
SUNSET

Demandez à votre marchand de vous montrer la Carte des Couleurs Sunset. S'il ne tient pas Sunset, écrivez-nous pour avoir les couleurs désirées. Nous vous enverrons également un exemplaire gratuit de notre dernier Bulletin des Couleurs.

Fabrique au Canada.

**NORTH AMERICAN DYE CORPORATION,
LIMITED**

Dept. 10, Toronto, Ontario

Concessionnaires:

Harold F. Ritchie & Co., Ltd., Toronto, Ont.



**La Cire Mercolisée
Conserve la Peau Jeune**

Avec son emploi, la peau fatiguée se pèle en fines parcelles jusqu'à ce que toutes les déficiences, telles que boutons, taches du foie, hâle et taches de rousseur disparaissent. Le teint devient clair, doux et velouté, et la figure rajeunit. La Cire Mercolisée fait ressortir votre beauté cachée. Pour enlever rapidement les rides, faites dissoudre une once de Saxolite en Poudre dans une demi-chopine de witch hazel et employez-en un peu tous les jours. Dans toutes les pharmacies.

— Les mères prudentes qui connaissent les vertus du Mothers Graves' Exterminator l'ont toujours sous la main parce qu'il prouve sa valeur.

— L'argent, s'exclama Mildred, mais je n'en ai pas, je suis orpheline et pauvre...

— Il s'agit peut-être de quelque héritage...

— Je ne me connais aucun parent.

Raymond dit :

— Réfléchissez, rassemblez vos souvenirs. Dès maintenant, je sais que les Blanchon n'agissent pas pour leur propre compte. Ils ne sont que des instruments, des intermédiaires. Ils opèrent pour le compte d'un lord.

— Or, comme ce n'est pas pour assouvir une haine, c'est sûrement pour conquérir une fortune!

L'étonnement anéantissait Mildred.

— Un lord! C'est inimaginable, mais comment êtes-vous au courant de toutes ces intrigues?

— Je vous l'ai dit : par le premier mari de madame Blanchon.

— Quel homme est-ce?

— Un gredin, affirma Raymond, et dont je vous donnerai le signalement, car il sera au nombre de vos ennemis.

— Un gredin, réfléchit Mildred, en fixant ses yeux clairs et purs sur l'étudiant, un gredin, dites-vous? Alors, comment le connaissez-vous?

La jeune fille s'accoudait languissamment sur l'un des bras du vieux fauteuil où elle était assise, et elle regardait avidement son sauveur.

Nulle trace sur son beau visage nimbé d'or, de soupçon ou de sévérité.

C'était de sa voix la plus douce qu'elle avait prononcé ces paroles interrogatives, troublantes seulement pour le coupable.

D'où vient que Raymond Vertheuil rougit, se tut, se crut deviné et qu'un véritable désarroi moral l'envahit, le subjuguât, l'empêcha pendant de longs instants de se reprendre?

Certes, il eut bien des choses à répondre si Mildred n'avait pas fixé sur lui ses grands yeux bleus comme les lacs, si sur ses lèvres ne s'était joué un si touchant sourire!

Il eût menti hardiment, parlé, et, au point où il en était, un mensonge de plus ou de moins ne pouvait guère peser sur sa conscience.

Mais il émanait de Mildred un parfum d'innocence indéfinissable et capiteux qui déconcertait toute fraude.

Vertheuil, devant elle, était repris de tous les beaux scrupules vertueux qu'il avait laissés derrière lui dans les sentiers bourbeux du vice.

Il balbutia :

— Vous me demandez pourquoi je le connais?

Son amour était respectueux et idolâtre.

Il avait envie de s'agenouiller à ses pieds et d'embrasser ses genoux.

Il se sentait très fier et très misérable.

Fier d'être aimé par cette délicieuse créature; désespéré de n'en être pas digne.

Il haussa légèrement les épaules et eut un éclat de rire convulsif.

— Qu'importe où et comment je l'ai connu? Regardez dans les rues de la Ville-Lumière! C'est tout un peuple d'inconnus roulant inlassablement comme des vagues et pêle-mêle, les braves gens et les scélérats...

— Les circonstances, ces fées capricieuses qui dirigent malgré nous notre vie, nous font rencontrer tantôt les uns et tantôt les autres...

— C'est effrayant!

— Et vous voyez, ma chère miss, qu'il ne faut même pas trop systématiquement fuir les méchants comme l'indiquent les morales, car si je n'avais pas rencontré Grisolle aujourd'hui, je ne pourrais vous mettre en garde contre les complots qui vous menacent.

C'était un ingénieux raisonnement.

Elle acquiesça par un docile :

— En effet, monsieur Raymond, qui mit fin à la nervosité étrange du jeune homme.

Il reprit donc toute sa lucidité d'esprit.

Mildred lui offrait le tableau d'une insouciance magnifique du danger. Cette fragile enfant souriait devant les menaces ténébreuses avec une intrépidité qu'elle devait sans doute au sang de son père, de même qu'elle lui devait l'harmonieuse noblesse des lignes et je ne sais quelle fierté radieuse qui devait faire lever sur ses pas les passions orageuses qui engendrent les drames.

Raymond eût voulu parler de son amour, le mettre à ses pieds en même temps que le dévouement entier, complet, qu'il lui avait voué.

Les yeux de la charmante Mildred ne lui disaient-ils pas :

— Je n'ai plus que vous?

D'où vient qu'il se taisait?

C'est qu'un nouveau scrupule maintenant le paralysait.

Le scrupule de cet argent qu'il imaginait être le mobile des complots perfides qui entouraient la jeune fille.

Tout en elle criait la finesse aristocratique des grandes et antiques races.

Sûrement, cette enfant ne connaissait d'elle-même que ce qu'on lui en avait dit.

La mère s'était tue, si elle savait quelque chose.

Les papiers de famille avaient disparu s'il en existait, détruits ou emportés par Cabassu.

Pouvait-il, lui, le gueux, le dévoyé d'hier, l'homme qui avait tout son avenir à construire, demander à celle qu'il avait sauvée d'engager sa vie dont elle ignorait si visiblement la valeur!

Il résolut d'attendre.

Respectueusement, il s'assit sur un petit tabouret très bas de sorte qu'il avait l'air de se tenir à ses pieds.

— Miss Chapman, dit-il enfin avec un air de gravité triste, j'ai une proposition à vous faire. Elle rougit.

Dans ses yeux brilla une flamme claire.

Quelle proposition autre que celle de l'épouser pouvait lui soumettre l'amoureux Raymond. Son cœur battait bien fort.

Elle dit d'une voix qui tremblait :

— Parlez... vous êtes mon seul ami. Je n'ai que vous sur la terre.

Ces paroles furent douces au cœur du jeune homme.

Il eût voulu répondre :

— Vous m'avez à jamais et tout entier, car je vous aime.

Mais il se contenta et répondit avec chaleur :

— Je vous suis entièrement dévoué... Voici ce que j'ai pensé. Il s'agit de défendre votre vie contre des infâmes...

— Le refuge que vous avez trouvé ici est devenu dangereux; ceux qui vous poursuivent peuvent être bientôt sur mes traces et sur les vôtres...

— Je sais un endroit où vous serez en sûreté.

— Si vous le permettez, dès demain matin, je vous conduirai chez ma mère.

La jeune fille pâlit, puis rougit.

Les paroles d'amour après lesquelles elle soupirait n'étaient pas venues; c'en était d'autres, troublantes et inattendues, qu'elle venait d'entendre!

Partir, se séparer de Raymond!

La pauvre enfant ne se doutait pas que ce serait aussi dur.

Il le fallait pourtant.

Elle en comprenait la nécessité.

Et puis, aller chez sa mère, n'était-ce pas encore vivre dans

l'intimité de celui que chaque jour elle aimait davantage?

La mère de Raymond n'était-elle pas destinée à devenir sa mère?

Deux larmes étaient montées dans ses yeux, mais elles ne tombèrent pas.

La jeune fille sourit :

— Votre mère voudra donc bien de moi?

Raymond balbutia :

— Elle vous connaît, elle sera heureuse de vous avoir près d'elle; je lui ai parlé de vous, je lui ai tout dit!...

Tout dit! Qu'entendait-il par là?

Les yeux de Mildred étaient éloquentes.

Malgré sa volonté, ceux de Raymond le devinrent.

Ce fut l'aveu muet, troublant et délicieux.

Leurs regrets se confondaient, doux comme un baiser.

Quand ils purent s'arracher à cette ivresse profonde, la jeune fille dit avec un accent d'inexprimable joie et d'attendrissement :

— J'irai chez votre mère.

— Elle vous aimera comme sa propre fille, ma sœur sera votre sœur. Elles habitent non loin de Paris, près d'une belle forêt.

L'Américaine avait l'amour de la liberté et de la solitude; elle aimait la musique du vent dans les branches et la limpidité des sources. Elle fut heureuse à l'idée d'habiter près de la forêt.

Et dans une extase, elle dit :

— Que ce sera beau quand le printemps reviendra!

Raymond expliqua la vie noble et modeste des deux femmes, les travaux de sa sœur, le calme monacal de la maison.

Là ses ennemis ne pourraient la découvrir.

Et lui, tâcherait d'être tenu au courant des manœuvres de ce Blanchon.

Il essaierait aussi de percer le mystère dont s'entourait le lord, pour lequel Blanchon, ou plutôt Cabassu travaillait. Il essaierait de connaître son secret.

La jeune fille eut un geste d'insouciance :

— Que m'importe, dit-elle, je ne veux rien savoir. Je suis seule au monde... Qu'on perde ma trace, c'est tout ce que je désire.

Ils causèrent longuement, dans une intimité de plus en plus exquise.

Leurs âmes s'étaient fiancées.

Quand Suzanne rentra, Raymond tenait entre ses doigts la main de Mildred.

Il ne la quitta pas à sa vue.

Il était rayonnant.

La jeune infirmière les enveloppa d'un regard affectueux, elle applaudissait à ce bonheur, sans égoïste retour sur elle-même; elle avait vu l'amour éclore dans le cœur des deux beaux jeunes gens; elle avait suivi les progrès du sentiment qu'ils venaient sans doute de s'exprimer et qui les liait à jamais et elle en était heureuse...

Quand vint le soir, Raymond se retira pour aller attendre François Girard et Suzanne qui, comme nous l'avons dit précédemment, reprenait son service et devait passer la nuit à l'hôpital, fit ses adieux à Mildred.

Pour la première fois depuis que Raymond l'avait apportée dans ses bras, la jeune fille se trouva seule dans sa chambrette, dont la large et antique fenêtre ouvrait sur le ciel laiteux, parsemé de pâles étoiles.

Cette solitude qu'elle eût crainte le matin, lui devenait maintenant précieuse.

Elle allait pouvoir rêver, s'abandonner au bonheur.

Au bonheur? Oui.

Raymond n'avait pas parlé, mais qu'importe!

Il l'aimait!

Ses regards n'étaient-ils pas des aveux?

Sa voix avait tremblé, lorsqu'il avait dit à Mildred:

— Ma mère vous aimera comme sa propre fille.

Là était l'aveu véritable.

Les précisions de détails n'étaient pas nécessaires.

L'amour a son langage à lui, fait de nuances, de gestes, de soupirs, de regards.

Il met autant de joie dans une lente pression de main que dans une parole passionnée.

La confiance de la douce enfant était infinie.

Elle avait paré Raymond de toutes les noblesses et de toutes les vertus.

Il était bien celui qu'elle attendait sans se l'être dit.

Elle avança vers la fenêtre et leva vers le ciel ses larges prunelles bleues, resplendissantes de joie.

L'empoisonneuse Fédora aurait eu du mal à la reconnaître.

Elle n'avait plus rien de l'être abattu, morne et livide que Vertheuil avait apporté serré dans ses bras, moins de quinze jours avant, dans sa mansarde.

Souple, légère, vivante, elle avait les couleurs d'une rose délicate. Elle souriait sans penser aux périls qu'elle avait connus, ni à ceux qui la menaçaient encore.

Son cœur était plein de mansuétude.

Le bonheur n'était-il pas plus fort que la haine et que les mauvais desseins qui rampent dans le cœur des méchants?

L'avenir lui apparaissait sans nuages, sans obstacles, pareils à ces horizons immenses.

Pauvre Mildred!

Son visage enchanteur reflétait la pureté de ses émotions.

Une larme roula sur sa joue satinée et vint tomber sur ses mains jointes.

L'orpheline pensait à sa mère, à la pauvre Emma, seul être qui l'eût aimée avant la bienheureuse rencontre de son Raymond, et de son cœur débordant s'éleva vers la chère disparue, une invocation touchante et ingénue.

Raymond, après un frugal dîner pris dans une petite crèmerie du voisinage, ne tenant plus en place, était allé attendre son ami dans le parloir de l'hôpital.

Peu après ils rentrèrent ensemble.

La jeune fille entendit leurs pas dans l'escalier, puis bientôt leurs voix dans l'étroite chambrette qu'une mince cloison séparait seule de la pièce qu'elle habitait.

Onze heures venaient de sonner.

Dans la paisible et bourgeoise maison si correctement tenue par la mère Baudrichon, tout dormait.

Mildred était surprise.

Pourquoi cette visite tardive de l'interne?

Qu'avaient à se dire les deux jeunes gens?

Une innocente curiosité s'emparait de la pauvre amoureuse.

Un soir, comme celui-là, Raymond, elle le sentait bien, ne pouvait parler que d'elle.

On devait la croire endormie. Son pas léger n'éveillait nul écho.

Elle retint son souffle et se laissa tomber sur l'unique fauteuil de la chambre placé tout près de la cloison.

N'était-ce pas un jeu charmant d'entendre tomber des lèvres du bien-aimé les paroles vibrantes qu'il n'avait osé prononcer?

Un sourire ému et malicieux courait sur ses jolies lèvres.

Elle appuya sa tête blonde dans sa fine main si blanche qu'on l'aurait dite taillée dans un marbre de Carare.

L'interne disait:

— On n'entend nul bruit à côté, notre gentille malade dort.

Et Raymond répondait:

— Suzanne repose aussi sans doute.

Une Nouvelle Revue

SOUS sa nouvelle couverture, avec son ROMAN COMPLET et son "concours de noms d'artistes",

LE FILM

(revue mensuelle à dix cents) prend une allure nouvelle. Il s'adresse à tout le monde: aux amateurs de vues animées, aux amateurs de belles photographies, aux amateurs de romans d'amour et aux amateurs de concours.

dans LE FILM de mai :

Amoureuse Camaraderie

par Guy Chantepleure

LE CONCOURS DE NOMS

avec cinq prix en argent

Coupon d'Abonnement *Le Samedi*

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville et Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE, 975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CAN.

Voulez-vous lire un beau roman d'amour?

ACHETEZ

La Revue Populaire

DE MAI

L'INCONNU DE CASTEL-PIC

par MAX DU VEUZIT

ainsi qu'une enquête:

Chez les Tireuses de Cartes et les Devins
par CLAUDE VALMONT

COUPON D'ABONNEMENT LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90 cents pour 6 mois) d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom Adresse

Ville Prov.

Poirier, Bessette & Cie, Ltée, 975 de Bullion, Montréal, Canada

— Suzanne ? Non, la petite garde-malade a reçu l'ordre de rentrer ce soir à la boîte.

Raymond était surpris et troublé.

— Alors, Mildred est seule, dit-il d'une voix tendrement inquiète.

— Oh ! répliqua François, elle n'a plus besoin d'être veillée. Son sommeil est maintenant profond et calme comme celui d'un enfant. N'est-elle pas guérie ?

— Sans doute, elle est guérie, mais plus que jamais elle a besoin d'être protégée. Si tu savais ? Je t'ai fait venir ce soir ici, mon cher François, avec des paroles énigmatiques et solennelles... J'avais à te conter longuement l'histoire de miss Chapman et l'état de mon cœur.

— "Il ne s'agit pas ce soir entre nous, comme tu le vois, d'une de ces fameuses querelles scientifiques ou philosophiques dont ces murs ont si souvent retenti.

"C'est un confesseur que je cherche dans l'ami.

— Un confesseur ? s'étonna l'interne.

— Oui, afin que je me débarrasse de mes fautes dans son cœur.

— Mais, mon ami...

— Et c'est plus encore que je désire trouver en toi...

— Quoi donc ?

— C'est un défenseur pour Mildred, si je viens à lui manquer...

— Elle court donc réellement un danger ?

— Un danger très grave.

— Tu m'effraies !

Raymond soupira.

— Il y a de quoi, je te le jure.

— En toute assurance, mon cher Vertheuil, tu sais que tu peux compter sur moi. Quant à secourir une femme en péril, tu me feras bien l'honneur, je pense, de croire que je suis toujours prêt à le faire, même sans en être prié.

— Je le sais ; il y a en toi un paladin qui sommeille ou plutôt qui attend son heure...

— Parle donc, Raymond, je t'écoute.

Au moment où Vertheuil, prêt à céder au désir de se confier au loyal Girard, avait dit :

— C'est un confesseur que je cherche dans l'ami.

La jeune fille avait tressailli.

Une vive rougeur avait envahi son front et elle avait fait le mouvement de fuir.

Il n'était pas digne d'elle de surprendre ainsi les confidences que celui qu'elle adorait voulait faire.

Rien de grave, sans doute...

Quelques peccadilles de jeunesse peut-être qui troublaient sa conscience délicate.

D'où venait cependant qu'elle demeurait clouée sur place ?

D'où venait l'obscur pressentiment dont il lui semblait déjà avoir ressenti les affres et qui renaissait en elle, impérieux et menaçant ?

On ne sait.

Le démon de la curiosité fut le plus fort.

Mildred ne bougea pas.

Elle écouta en silence.

D'une voix que troublait une émotion puissante, Vertheuil racontait à son ami, d'abord le mystère flairé par lui, l'empoisonnement soupçonné de la jeune fille, enfin tout ce qu'il tenait de Grissoles.

L'esprit de François, clair, froid et empreint d'une logique inflexible, ne s'égarait pas au milieu du récit nécessairement haché et décousu de Raymond, d'autant plus décousu, du reste, que l'étudiant avait beaucoup de choses à cacher.

Plusieurs fois, l'interne interrompit le récit de l'étudiant.

Plusieurs fois il lui posa des questions, qui ne reçurent que des réponses évasives ou mensongères.

Torturé par le regard soupçonneux et par les questions embarrassantes de son ami, l'étudiant demeurait indécis et honteux sur le bord de l'aveu.

Il avait choisi un juge lucide et sévère.

La honte et le remords étouffaient sa confession.

Il avait prémédité de tout dire, dans un grand élan, et voici que maintenant le courage lui manquait et qu'il s'engluait de nouveau dans des mensonges maladroits, pièges ironiques où se prend le chasseur novice.

Pendant ce temps, que se passait-il de l'autre côté de la cloison ?

Le sourire d'amour avait fait place à une expression d'anxiété amère.

Mildred était assaillie de pensées tumultueuses.

A présent, elle voulait tout entendre.

Cependant la voix de Raymond s'était faite sourde et tremblante.

Il disait :

— Je le vois, mon ami, tu devines à moitié ce que je suis décidé à te dire, ce qu'il m'est si dur de te confesser... J'ai été coupable, François. Paris m'avait enivré de son poison brutal et je suis descendu très bas. Pour satisfaire mes passions, j'ai délaissé le droit chemin et

je me demande où j'en serais aujourd'hui si je n'avais rencontré sur ma route cet ange qui se nomme Mildred!...

Le visage de Girard s'était rembruni. L'interne avait le front sévère et les yeux tristes.

Il hocha une tête pensive.

— Je le vois, dit-il gravement, j'avais bien raison de trembler pour toi pendant cette période où tu me semblais mener une vie inexplicable... où tu me fuyais...

— J'ai eu des heures d'aberration ; toute idée morale m'avait abandonnée, tout sentiment de tendresse pour ma pauvre mère et ma sœur semblait à jamais éteint... Oh ! je ne puis t'expliquer maintenant l'enfer hideux d'où je sors!... Tu ne sais pas et tu ne pourrais jamais deviner dans quelles circonstances atroces a eu lieu mon prétendu sauvetage de Mildred!...

Les deux hommes étaient penchés l'un vers l'autre.

La voix de Raymond Vertheuil était basse et sifflante, et cependant la jeune fille percevait même l'oppression de la robuste poitrine de celui qu'elle aimait.

Pauvre petite !

Elle tremblait comme une feuille secouée par le vent d'automne.

Ses rêves maintenant ne voltigeaient plus dans les régions éthérées, aimantés par l'horizon radieux et sans limite.

Ils débattaient leurs ailes meurtries dans des ténèbres opaques.

François Girard répéta dans une stupeur :

— Ton prétendu sauvetage de Mildred!... Alors, ce n'est pas toi qui...

Raymond eut un geste de désespoir.

Et quand il put parler, ce fut avec une gorge serrée, des mots étranglés qui avaient peine à jaillir de cette bouche sonore, qu'il prononça :

— Tu ne peux comprendre, mon ami. Il faudrait pour cela... Ah ! comment te peindre la violence de mes instincts déchaînés aussitôt que je fus hors de ma petite ville, le désarroi de ma conscience ?

"Paris tue les faibles ; le vice flotte dans l'air ; le mal vient au-devant de vous et vous fascine.

"Les bons principes se délient comme une gerbe mal nouée.

"Je fis la connaissance d'un de ces coquins, comme il y en a tant à Paris, et comme j'étais sans travail, sans ressources, comme j'avais arraché à ma mère son dernier argent, un soir,

je fus appelé par lui au bord de la Marne...

"Il s'agissait d'on ne sait quelle louche besogne ; je ne demandais pas d'explications ; j'étais décidé à ne pas agir, à laisser faire!...

— Raymond, est-ce bien possible ce que tu dis là ?

Le jeune homme répondit d'une voix rauque :

— Oui, c'est ainsi ; ton ami d'enfance, à ce moment, était un misérable!...

A ces mots la flamme des yeux de Mildred s'éteignit.

Elle fut comme la rose transie sous la morsure de la gelée et dont un vent cruel déchire les pétales.

Un accablement de mort pesait sur elle.

Elle se mit à pleurer...

Quant à François, il était atterré. Il n'osait même pas lever les yeux sur son ami coupable.

Il sentait bien néanmoins que les égarements de celui qu'il avait regardé comme son frère étaient passés, que la raison, le courage et la notion de l'honneur lui étaient rendus : qu'un sentiment tout puissant l'avait arraché à la débauche et que ses aveux n'étaient dictés que par un repentir viril.

Aussi sa sévérité naturelle faisait-elle place à une sorte d'admiration pour tant de franchise et d'effort sur soi-même.

Vertheuil arpentait la petite chambre, les bras croisés sur la poitrine.

Puis il continua, décidé à tout dire :

— Ceux qui étaient venus me chercher firent appel à mon audace, à mon amour du danger. Ils me désignèrent la Maison Blanche ; je pris les rames et je franchis le courant... Nous abor-dâmes...

"Eux, François, deux hommes, deux dévoyés comme moi, mais vétérans du vol, de l'escalade et de l'effraction, allaient cambrioler. Moi... interdit, déjà repentant, j'avais horreur de moi-même, j'avais envie de me casser la tête ou de me jeter à l'eau... Car, quoi que je fusse bien décidé à ne pas profiter du vol, je n'en étais pas moins le complice des cambrioleurs.

— Malheureux !

— Ah ! tu peux le dire, malheureux ! J'ai vécu des minutes atroces. Je ne savais que faire, quand, soudain, j'aperçus l'ange qui devait me sauver, me renover, me rendre l'amour de la vie et de la vertu, rappeler l'essai de mes plus pures illusions.

Ces dernières paroles ne furent pas entendues de Mildred.

La pauvre fille semblait être devenue insensible comme une statue.

Elle était sans connaissance, pareille à ces délicates madones de pierre, assises sous le porche de granit des chapelles gothiques que la pluie flagelle et que l'ouragan secoue sans changer la froideur rigide de leurs traits figés...

L'interne, lui, se demandait s'il ne rêvait pas.

Vertheuil, ce garçon fougueux, certes, mais si sincère, qui n'avait jamais bronché sur le droit chemin, dont il connaissait le courage et la générosité, dont il estimait au plus haut point l'intelligence, avait pu se laisser entraîner jusqu'à se compromettre avec des voleurs!

C'était inimaginable!

Il ne savait que répéter en lui-même:

— Paris enivre certains êtres jusqu'à leur faire perdre la raison!

Convulsivement, Vertheuil pressait son front entre ses mains.

Enfin ses traits se détendirent; il se redressa dans un mouvement d'indicible fierté et il dit d'une voix suave:

— Et pourtant, François, je suis aimé! Je ne le mérite pas, soit; mais je le mériterai, et cet amour me sanctifie déjà et m'absout presque. Cet amour sera pour moi, j'en fais le serment, l'amour sauveur.

"Je ne veux plus vivre désormais que pour effacer le souvenir de cette heure odieuse; je veux être digne du bonheur et au besoin le sacrifier si le salut de celle que j'aime l'exige.

"Au nom de l'amitié me pardonnes-tu mes fautes?"

L'interne ne lui répondit qu'en lui ouvrant ses bras!...

Quand Mildred reprit ses sens, un profond silence l'entourait.

Un silence morne et menaçant.

Pendant deux secondes, elle se demanda ce qui se passait. Et puis, tout à coup, elle se souvint! Et un frisson la secoua de la tête aux pieds.

Elle pressa l'une dans l'autre ses mains glacées comme pour s'assurer qu'elle n'était pas victime d'un abominable cauchemar, dont elle allait se réveiller avec un sourire, en murmurant le familier adage:

— Songe, mensonge.

Non.

Elle avait bien entendu les paroles de honte sortir de la bouche adorée et c'en était assez

pour son honneur intransigeant.

Ainsi elle avait aimé pour la première fois de sa vie et avec toute son âme et elle nageait dans une telle félicité que ses ennemis et la mort suspendue sur sa tête ne lui faisaient plus peur...

Mais combien courte avait été sa joie!

Comme un incendie qui dévore la maison à peine achevée et où l'on vient de planter un bouquet au faite, le malheur avait dévoré son doux espoir.

Il lui avait fallu acquiescer la preuve de l'indignité de son élu et, pour ne laisser nulle prise au doute, l'entendre s'accuser de sa propre bouche, et avec cette voix qui l'avait fait palpiter et tressaillir d'amour et qui, maintenant, versait en elle un desespoir inexprimable.

Elle avait aimé un voleur.

Ou le complice de voleurs, ce qui est tout comme.

Un sanglot s'étrangla dans sa poitrine.

Une révolte la secoua toute.

Elle se leva droite sous la clarté lunaire comme un pâle fantôme.

Une affreuse souffrance crispait ses traits délicats.

Elle souffrait dans son amour foudroyé, dans son cœur noyé de honte.

Nous avons dit qu'il y avait dans cette frêle enfant une prodigieuse énergie morale.

Elle le prouva sur l'heure.

Tous ses rêves s'écroulaient.

Traquée, poursuivie par des ennemis inconnus et malheureusement puissant, selon toute apparence, elle était perdue.

Marquée d'un signe fatal, sa vie s'éteindrait sous le poignard d'un assassin ou dans quelque catastrophe plus savamment préparée.

Elle était l'enjeu d'on ne sait quelle monstrueuse partie.

Pourquoi tant d'embûches autour d'elle? La pauvre fille l'ignorait.

Pourtant en quelques minutes, avec une admirable présence d'esprit, elle élaborait tout un plan de sauvetage.

Immédiatement il lui fallait trouver un refuge et des moyens d'existence.

Pas une heure de plus elle ne voulait demeurer sous le même toit que Raymond, vivre dans l'intimité de l'homme qu'elle aimait cependant, mais qui avait failli aux lois de l'honneur.

Elle voulait rompre pour toujours avec lui.

Elle devait donc se mettre à l'abri des recherches de l'étu-

diant et des poursuites de ses ennemis.

Il lui fallait fuir, rompre tous liens avec l'interne et avec la gentille Suzanne, seuls êtres, avec Vertheuil, qu'elle connût dans l'immense ville.

Sans argent et seule, il lui fallait affronter les risques du pavé.

Soit. Un plan de Paris était cloué sur le mur.

Elle essaya de s'y orienter, écrivit quelques explications sur un papier qu'elle serra dans sa poche.

Depuis plusieurs jours, Suzanne avait pu procurer à Mildred des vêtements de ville.

Le lecteur se souvient que la victime de Blanchon était vêtue, le jour du combrilage, d'une toilette d'intérieur garnie de dentelles blanches; la nécessité d'habits plus chauds s'était vite fait sentir dans le mansarde de Raymond.

Heureusement Mildred portait au cou une chaîne en or, à laquelle était attaché un médaillon enrichi de brillants.

La jeune fille avait chargé l'infirmière de les vendre.

Celle-ci plus pratique et plus au courant des ressources de la ville, les avait tout simplement déposés au Mont-de-Piété et le prêt qu'on lui avait consenti avait largement suffi pour vêtir Mildred d'une robe bleu marine toute faite, d'un chaud manteau et d'un élégant chapeau noir, sans parler du linge et des bottines.

Il était même resté un peu d'argent que Suzanne avait déposé dans une boîte sur la cheminée.

La jeune fille s'habilla en silence, avec des mouvements d'automate.

Le ciel était sombre, la Seine sinistre.

On entendait rouler les derniers autobus.

Mildred prit du papier.

Elle s'assit devant la petite table.

Et la plume grinça légèrement sur la page blanche.

Elle écrivit une lettre adressée à Raymond.

Voici ce qu'elle disait:

"Monsieur Vertheuil,

"Quelques mots avant de vous quitter pour toujours.

"J'ai tout entendu, tout ce que vous avez raconté à M. Girard.

"J'ai bien souffert!

"Ai-je besoin d'en dire davantage?"

"Non, n'est-ce pas?"

"Il ne peut y avoir désormais mais plus rien de commun entre nous.



Cheveux superbes

L'usage régulier du Shampooo "Ordinary" Evan Williams garde les cheveux sains et magnifiquement lustrés.

Votre pharmacien vend un shampooo spécial pour chaque teinte de cheveux.

Importé d'Angleterre
EN VENTE PARTOUT
Seuls commissionnaires canadiens
PALMERS, LIMITED, MONTREAL

Evan Williams
HENNA
SHAMPOO

GRATIS!

FORTIFIEZ VOTRE SANTE
ET EMBELLISSEZ VOTRE
POITRINE

Toutes les femmes doivent être
belles et vigoureuses, et toutes
peuvent l'être grâce au Réformateur
Myrriam Dubreuil



Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se combler les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraissera rapidement les
personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle.

Les jours de bureau sont:

Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard

MONTREAL, CANADA

Ne vous passez jamais du Liniment Egyptien Douglas. Ayez-en toujours sous la main. Contre maux de dents, névralgie, maux de gorge, amygdalite et croup. Précieux pour brûlures, mal de barbe et porriço.



Ces comprimés composés de Ferments digestifs, de Bismuth et de Gingembre facilitent la digestion. Les victimes de dyspepsie devraient en prendre un comprimé après chaque repas. L'effet est surprenant. 25 cts la boîte ou 100 comprimés pour \$1.00. Chez votre pharmacien ou par la poste en adressant Laboratoire du Dr Pierre, 928 Notre-Dame O., Montréal.

Echantillon Gratuit



Une
Belle
Taille

Aux lignes
Harmonieuses

à toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco, par la maille, sur réception du prix.

Agents

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS
PHARMACIES MODELES GOYER

256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal.

Ne Souffrez Plus !



Le

Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de trente-deux pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation:

Jeu et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dept. 2

5920 Durocher, près Bernard

Montréal, Canada.

ÉPILEPSIE

Si vous souffrez ou avez des amis souffrant de cette terrible maladie, découpez cette annonce immédiatement et faites venir le livre de renseignements gratuits sur le FAMEUX Remède Trench de Rénommée Mondiale contre l'Épilepsie et les Crises. Des milliers de témoignages. 40 ans de succès.

TRENCH'S REMEDIES LTD.

Dept. 105 79, rue Adélaïde Est, Toronto.

"J'espère que vous le comprendrez et que vous m'abandonnez désormais à mon sort, quel qu'il soit.

"J'espère surtout, et, au besoin je vous l'ordonne, que vous ne cherchiez jamais à me revoir. Vous avez failli, je ne pourrai jamais l'oublier.

"Mais vous avez été bon pour moi; je ne l'oublierai pas non plus.

"C'est pourquoi je vous dis:

"Que Dieu vous garde et vous éclaire dans l'avenir; qu'il vous pardonne et vous rende heureux.

"Recevez, monsieur Vertheuil, les adieux de

"MILDRED."

La jeune fille mit cette lettre en évidence sur la table.

A la tremblante clarté de la petite lampe qu'elle avait allumée pour écrire, Mildred jeta autour d'elle un regard avide et égaré.

Regard d'adieu et de désespoir.

Le moment était venu de quitter tout cela pour marcher seule dans l'inconnu redoutable.

— Il le faut, il le faut, répétait-elle deux fois impérativement. C'était l'honneur qui commandait à la sensibilité défaillante.

En refermant la porte doucement sur elle, la jeune fille crut sentir qu'en son âme toutes les illusions étaient mortes.

Elle descendit en retenant son souffle, en évitant le moindre craquement.

Le cordon tiré, elle attendit sur le seuil, un seconde, en proie à une angoisse étrange avant de rabattre la lourde porte Louis XV de la vieille maison, une seconde avant de s'engouffrer dans la nuit.

Le souffle froid du fleuve aux eaux encore limoneuses et pressées, la ranima.

L'arrière de Notre-Dame surgissait.

Bien qu'enveloppée de brumes denses, on en devinait la structure.

Du ciel tombait une lumière étrange, filtrée par un nuage mince derrière lequel se tenait la lune.

Le tableau était d'une beauté fantastique, funèbre et imposante.

Il frappa vivement Mildred.

Elle joignit les mains comme pour une prière, comme pour une invocation à celui qui promet de protéger la faiblesse.

Hélas! le silence seul lui répondit.

Et encore fut-il bientôt troublé par le chant graveleux d'un ivrogne qui s'avancait vers la

jeune fille en titubant et en faisant des grâces.

De louches silhouettes émergeaient des ténèbres, où tout à l'heure elles étaient blotties, guettant l'occasion favorable.

L'ivrogne se dandinait devant Mildred en essayant de l'entourer de ses bras.

La pauvre fille bondit en arrière en étouffant un cri de dégoût.

L'ivrogne ricana:

— Le poisson ne veut pas entrer dans la nasse?... Ohé! la jolie poule, tu ne veux pas que je t'accoste? Ça me vexe... j'suis pas un brigand; j'suis un marin d'eau douce qui n'en boit pas... Ça non, jamais, ma parole; j'ai fait un serment, j'veux pas priver les grenouilles!

Le gai marinier se mit à rire; il vacillait un peu, mais il courait fort bien.

Il revint sur Mildred, très amusé du jeu, disant avec une grimace comique:

— On dirait qu'on joue à colin-maillard. Allons-y, c'est à celui qui naviguera le mieux de passer devant.

Il reprit sa course derrière la jeune fille affolée.

Heureusement pour elle, un fiacre passait à vide, elle le héla.

Le cocher jugea la scène d'un coup d'œil.

— Veux-tu bien ficher le camp sale poivrot, hurla-t-il en descendant de son siège et en levant son fouet sur la figure du trop entreprenant marinier.

Et, ouvrant la portière vermoulue de sa guimbarde à Mildred, il résuma prosaïquement la situation:

— Mauvais endroit pour les jolies filles... pour les jolies filles qui ne vont pas à la maraude...

"Montez, ma princesse.

Mildred ne se fit pas répéter l'invitation et, en tombant sur les coussins, elle dit au cocher:

— A la gare Saint-Lazare.

Elle avait une idée.

En Amérique, la jeune fille lisait quelques revues françaises.

Dans l'une d'elles, un article sur l'Oeuvre des gares pour la protection de la jeune fille avait attiré tout particulièrement son attention.

On y peignait les dangers courus par la jeunesse dans une grande ville inconnue et combien les étrangères étaient rassurées de trouver aux trains de nuit, à les attendre, un guide sûr, une protection accueillante dans la personne de la dame déléguée, reconnaissable aux insignes qu'elle portait.

Mildred avait résolu d'aller chercher du secours près d'une des dames chargées de cette belle mission.

Une fois arrivée à la gare Saint-Lazare, la jeune fille paya donc son taximètre et s'élança dans la salle des Pas-Perdus.

Un contrôleur qu'elle interrogea lui désigna une dame de haute taille, vêtue de noir et noble de manières, qui s'entretenait avec une grosse fille aux cheveux d'un blond filasse, une Allemande, sans doute.

Vite, elle la joignit, et d'une voix suppliante, elle dit:

— Madame, je viens me recommander à vous.

La dame se retourna.

Elle avait un visage sympathique et grave.

— Je vais être à vous à l'instant, mademoiselle.

Mildred s'était sentie enveloppée d'un regard pénétrant et plein de bienveillance.

Quelques instants se passèrent, pendant que Mildred, qu'une fièvre d'orgueil tenait seule debout, remâchait sa lamentable aventure.

La grosse Allemande s'en alla et l'inconnue dont la mission était de protéger l'innocence posa sa main sur le bras de la jeune fille.

— Je vous écoute, mademoiselle... Mais comme vous êtes pâle! Si nous nous asseyions-là, sur ce banc... ou bien au buffet?

Mildred acquiesça, fit quelques pas, se laissa tomber sur la dure banquette, le dos au mur.

La dame en noir la regardait.

L'angoisse de ces grands yeux, pareils à deux lumières vacillantes, lui faisait deviner quelque drame intime, muet, déchirant.

Elle se dit en elle-même:

— Il va falloir entr'ouvrir doucement la porte de ce pauvre cœur qui saigne si visiblement.

Puis tout haut:

— Parlez-moi sans crainte, mon enfant, mais on dirait qu'une émotion vous oppresse; voulez-vous plutôt que je vous interroge?

La jeune fille restait immobile et muette comme une statue de marbre.

Et cependant, la bonté qu'on lui témoignait lui allait droit au cœur. Elle laissa couler ses larmes et elle fit signe que oui, qu'elle aimait mieux répondre. Cela demandait moins d'effort à sa tête, où sonnaient les cloches de la fièvre, à son cerveau envahi par des visions hallucinantes. (A suivre)

Feuilleton Littéraire du "Samedi"

Le Fantôme des Bruyères

Par Guy d'Aveline

No 8 (Suite)

RESUME DES CHAPITRES
PRECEDENTS

Jean Myralis veut épouser la baronne de Coëtmeur dont il a assassiné le mari. Il incendie le château de Coëtmeur et enlève la baronne et son fils.

Un vieux pêcheur, le père Caraudec, trouve par hasard le fils de la baronne.

Dix-huit ans après, la fille de la baronne de Coëtmeur, Mary-Anne aime son cousin Yvon de Kerlor. Mais celui-ci lui préfère une intrigante, Yolande de Penhoët.

Des événements étranges se passent à la Tour Maudite, où demeure Myralis.

L'abbé Noël, protégé du curé de Pleucadeuc, vient fréquemment au château de Kerlor.

Yvon est appelé subitement à partir pour une croisière.

L'abbé Noël découvre dans de vieux documents les liens de parenté qui ont existé autrefois entre les Penhoët et les Kerlor.

DEUXIEME PARTIE

I

LE SPECERE DES ROSES

— Tiens! mais nous sommes donc entourées de surnaturel, s'exclama Yolande.

— Plusieurs fois déjà j'ai trouvé dans le vase de Chine qu'Yvon m'a donné, de superbes roses, de délicats œillets, de tendres jacinthes... J'ai pensé d'abord à une surprise de ma tante ou à une attention charmante de ma vieille bonne Léone, mais l'une et l'autre m'ont dit non... Qui est-ce alors qui vient m'offrir ces fleurs?

— Je n'ai osé en parler qu'à vous Mary-Anne car ces choses me font un peu peur. Qui sait si la Catouche n'est pas pour quelque chose. On les dit assez puissantes en Bretagne les *groac'h*.

Mary-Anne ne répondit pas; elle suivait des yeux à travers les vitres claires une forme voilée qu'elle connaissait bien pour l'avoir vue souvent et qui ne se montrait guère qu'au soir pourtant.

Une sorte de voile ou de grande mante enveloppait cette for-

me qui semblait glisser à travers la Lande, sans se retourner, sans presque bouger et qui entra chez la Catouche.

— Cette fois je suis sûre qu'il est là! dit-elle, soudain.

Yolande étonnée de cette véhémence demanda:

— Qui donc?

— Le Fantôme des Bruyères! répondit lentement Mary-Anne. Je veux savoir qui c'est Yolande. Venez avec moi, nous irons chez la Catouche.

— Oh! je veux bien si nous sommes deux car pour aller seule dans cet antre de sorcellerie, jamais de la vie!

Elles descendirent ensemble suivirent la route déserte à cette heure et arrivèrent le cœur battant, l'émoi au visage devant la maison de la Catouche dont la porte était fermée.

Au coup donné par Mary-Anne il semble que de l'intérieur un bruit de chaises heurtait le silence puis la sorcière vint ouvrir.

Elle jeta un cri d'épouvante en voyant les deux jeunes filles mais les fit entrer néanmoins.

— Tu es donc seule Catouche? questionna Mary-Anne.

— Quelle question! Certainement.

— Pourtant quelqu'un est entré chez toi il n'y a pas longtemps.

— Et qui donc?

— Le Fantôme des Bruyères.

— Ah! ah! ria Catouche, trouble-le donc, ma Douce.

Les jeunes filles regardèrent attentivement autour d'elles mais rien ne se montrait.

— On dit pourtant que le Fantôme habite avec toi.

— Peut-être Mary-Anne.

Soudain voilà que la jeune fille jetait un cri étendant la main dans un coin obscur de l'étagère désignant un verre d'eau dans lequel baignaient des roses et des œillets.

— Oh! je sais maintenant!... C'est lui... C'est le fantôme qui me les donne! murmura-t-elle baissant soudain la voix.

Puis incapable de maîtriser son émotion elle pleura...

Qui était donc ce fantôme qui l'aimait ainsi dans l'ombre? Cette femme — car c'était une femme — elle se souvenait trop du soir incubable où ses traits s'étaient fixés dans ses yeux, cette femme qui pleurait sur elle... qui savait son nom... qui lui offrait des roses... Cette femme qui donc était-elle?

Elle rêvait la tête dans ses mains tandis que Yolande doucement lui poussait le coude pour partir. Alors se levant, elle eut un soupir... vint prendre une des roses dont le parfum — et pour cause — lui était familier et la mouillant de ses larmes, rosée du cœur... presque inconsciemment elle baisa la fleur...

— Tiens Catouche, dit-elle tout bas. Tu lui donneras cette rose car je voudrais bien la connaître!

Et tandis que les jeunes filles s'éloignaient, la Catouche, les yeux humides, restait à les regarder murmurant un peu anxieuse:

— Sait-elle donc quelque chose cette Mary-Anne?

II

DANS LE SILENCE DE LA
NUIT

Il faisait nuit maintenant; sur les chemins nul ne se montrait. Avec les étoiles la lune éclairait le ciel jetant des traînées argentées sur la Lande et les habitations.

La maison de la Catouche était silencieuse; seule devant la table une femme lisait.

Une mante de dentelle couvrait ses cheveux d'un blond cendré mettant une ombre sur ses joues pâles.

Près d'elle sur la table une rose était posée. Souvent cette femme interrompait sa lecture pour regarder et baiser la rose.

— Oh! ma Douce! murmurait-elle soupirant tristement à quel-

que tendre vision. Quand donc pourrai-je te serrer dans mes bras?

Mais Catouche entraînait refermant avec précaution la porte:

— Il vient de revenir, dit-elle, c'est ce soir qu'il faut aller à la Tour. Il est temps d'agir!

— J'irai, Catouche! répondit doucement l'inconnue.

— Il a encore fait porter une gerbe de fleurs au château de Penhoët, il faut que la belle Yolande ne les ait plus demain ces fleurs.

— Elle ne les aura plus Catouche!

— Il faut aussi que la Douce ait des nouvelles d'Yvon bientôt.

— Elle les aura Catouche! répondait toujours la voix musicale. Yvon m'écoute maintenant d'aussi loin qu'il est. Tiens voici ce qu'il m'écrit, tu m'as toi-même remis la lettre.

L'inconnue ouvrit légèrement son corsage et sortit une enveloppe timbrée d'Amérique.

— Ecoute, dit-elle:

"Je ne sais qui vous êtes, ami ou ennemi, mais je me confie à vous dans ma hâte de tout savoir. Vous m'avez depuis mon départ tenu au courant de la vie de Myralis, de l'oubli de ma fiancée, de la détresse de Mary-Anne... Aujourd'hui encore dites-moi tout.

"Seul avec mes pensées j'ai réfléchi longuement, ce n'est plus au travers de mon amour que je vois la sécheresse de cœur de Yolande, mais je veux espérer encore.

"Qui donc êtes-vous pour vous intéresser si fort à moi? Vous savez de moi, de ma famille, de mes ancêtres, des choses si intimes que je crois presque à une intervention de l'au-delà, depuis que vos lettres si mystérieusement me sont parvenues.

"Ne vous nommerez-vous pas un jour? Vous m'avez promis de faire mon bonheur, de vaincre Myralis et de jeter enfin le voile qui vous cache à mes yeux. Oh! que ce soit bientôt!

«Qui que vous soyez je vous bénis pour m'avoir ouvert les yeux et le cœur. J'ai suivi vos conseils, ni l'une ni l'autre n'a eu depuis trois mois un mot de moi. Je saurai donc d'Yolande ou de Mary-Anne laquelle m'aime le mieux : celle qui écrira la première et sans compter mes réponses.

«J'ai presque prié Dieu ce matin pour que ce soit Mary-Anne!
"YVON."

— Tu vois, Catouche, il aimera ma Douce!

— Oui, elle sera heureuse, mais il faudrait pour le moment que le criminel fut puni.

— Ah! Catouche! Je n'ai vécu que pour cela! Femme sans époux, mère sans enfants, que n'ai-je pas souffert pour arriver un jour à vaincre Myralis! Il m'a tout pris! Je suis restée dans l'ombre, le guettant, le suivant pas à pas pendant des années pour découvrir une preuve des crimes anciens... Hélas! Dieu ne m'a pas encore entendue puisque je n'ai trouvé!

L'inconnue pleurait en parlant et ses mains pâles se joignaient en un geste de prière; ses yeux bleus d'une douceur angélique se levaient vers le vieux Christ suspendu au mur à la tête ou plutôt devant le placard du lit.

— Ne vous désolerez pas ainsi... Dieu vous entendra un jour. Naïc qui sait tout... peut-être... pourrait vous dire...

— Mais je ne puis me montrer à elle.

— Je lui parlerai moi... Ne pleurez plus... La Catouche serait malheureuse.

L'inconnue abaissa ses regards vers cet humble dévouement dont la sincérité la touchait, puis souriant à travers ses larmes elle tendit ses mains à la vieille femme:

— Oh! ma bonne Catouche! Qu'aurais-je fait sans toi?... Quand elle saura... quand ils sauront tous à Kerlor, ce que je te dois!...

— Allons! allons! interrompit la *groac'h* presque en colère. Je n'ai rien fait... rien fait... Ne suis-je pas heureuse et fière de vous avoir à ma table dans mon pauvre logis... Vous êtes la compagne de ma solitude... Vous vous êtes abaissée jusqu'à me faire votre amie... Vous la noble descendante des...

— Chut!... Chut... Catouche ne parle pas... Il n'est pas l'heure encore que l'on sache!

— C'est vrai, il est plutôt temps je crois d'aller où vous savez!

Tout dormait à Kerlor et la chambre de Mary-Anne n'était éclairée que par une veilleuse dont le globe rose tamisait doucement la lumière.

Près de la fenêtre sur le bureau de noyer frisé était ouvert le journal de la jeune fille à la page où sans doute avant de se coucher elle avait écrit encore...

Dans l'encrier de cuivre ciselé le stylo reposait ouvert comme si on l'avait laissé pour le reprendre ensuite.

Sur le papier quelques larmes avaient taché l'encre en déformant les lettres de l'écriture; la jeune fille avait dû pleurer longtemps, surprise par le sommeil sans doute au milieu de sa peine.

Elle dormait paisiblement dans le lit blanc et bleu; un de ses bras reposait sur le drap brodé mettant à découvert le poignet délicat qu'aucun bijou ne paraît et la main petite, fine, aux jolis ongles roses...

Elle eut soudain un mouvement brusque, passa ses doigts sur son front sans ouvrir les yeux puis se retourna la tête vers la grande glace qui faisait face à son lit.

Posée sur une console de marbre, cette glace de la hauteur de la pièce en était une des parures et des enjolivements, des sculptures de plusieurs tons la rendaient d'un prix inestimable. Mary-Anne rêvait!

Oh! quel rêve étrange!
Cette glace s'effaçait soudain, semblait rentrer dans le mur... une femme... sorte de fantôme enveloppé de noir apparaissait.

Elle glissait sans bruit sur le tapis, le visage voilé, les bras immobiles. Grand Dieu! Mary-Anne la voyait s'approcher du lit.

Un cri d'effroi et d'épouvante voulut s'échapper de ses lèvres mais aucun son ne sortit de sa gorge contractée, elle semblait clouée par la terreur sur son lit d'où elle voulut fuir.

Mais voilà que ce fantôme la touchait presque. Quelle sensation inconnue la troublait ainsi? Sa main était dans celle du fantôme qui de plus se penchait sur elle. Allait-elle la tuer? Qui était cette femme?

Horreur! Le fantôme écartait les cheveux de Mary-Anne, elle penchait sa tête et ses lèvres près du front si pur. Ce fantôme était-il un vampire assoiffé de sang humain, cherchait-il la place de la morsure à faire?

Mary-Anne voulut encore échapper à ce cauchemar mais une force surhumaine la tint

courbée sous le regard du fantôme!

Quelle bizarrerie! Ce regard était d'une douceur intense, ces lèvres qui tendrement effleuraient son front d'un baiser étaient d'une caresse ineffable... Ces mains qui tenaient les siennes avaient une étreinte telle que Mary-Anne eut voulu les garder toujours!

Oh!... ce fantôme parlait maintenant!

— Dors! disait-il, posant sa main sur le front de la jeune fille et le baisant encore entre les sourcils... Dors!... Dors!... Dors! Yvon t'aime!...

Mary-Anne poussa un soupir et laissa retomber sur l'oreiller enguirlandé de dentelles sa jolie tête blonde aux cheveux dénoués.

Il lui sembla que le fantôme s'était assis au bureau et lisait... qu'un bouquet de roses reposait sur le journal ouvert... puis les paupières alourdies de plus en plus, elle ne vit plus rien que la glace revenir lentement sur le mur...

Tout était disparu.
La veilleuse pâlisait un peu dans la chambre claire et Mary-Anne continuait son rêve.

Mais quel vent de cauchemar passait donc sur ce pays de Pleucadeuc?

— Voilà qu'au manoir de Penhoët la belle Yolande s'éveillait d'un bruit léger, imperceptible presque, plutôt deviné qu'entendu près d'elle.

C'était indéfini et vague comme un frôlement, un glissement sur la marqueterie du parquet.

Elle ne pouvait voir dormant toujours dans la lumière mais soupçonnait vaguement une présence étrangère dans sa chambre peut-être même dans son boudoir.

Yolande se souleva un peu, le coude appuyé sur l'oreiller et dans le silence revenu écouta sans parler prête à sonner au moindre bruit.

Un clair rayon de lune passait filtré à travers les rideaux de tulle donnant à la pièce un aspect fantastique, mettant des ombres monstrueuses aux moindres objets, éclairant prodigieusement ce qui le jour paraissait terne.

Soudain dans l'encadrement de la porte qui séparait la chambre du boudoir, elle vit distinctement de ses yeux agrandis par l'épouvante une forme se dessiner, un bras s'étendit vers elle et une voix étrangement autoritaire murmurer lentement comme une incantation:

— Yolande!... Il faut dormir! dormir! dormir!...

La jeune fille, d'un mouvement irréfléchi, retomba sur l'oreiller, cherchant à voir le visage qui obstinément se dérobait derrière un voile.

Et le voile brusquement se leva, une figure de femme apparut, belle sous la clarté lunaire, le front nimbé de cheveux blonds mêlés de blancs et les yeux d'un éclat insoutenable.

L'inconnue fixa de nouveau Yolande répétant encore son injonction, comprenant qu'elle obéirait à la fascination de ses yeux à la suggestion faite à distance dans cet état de demi-sommeil où la volonté est presque absente.

Yolande, en effet, ferma les yeux, mais devina que cette femme approchait d'elle; elle sentit même une main toucher sa poitrine; chose plus étrange elle entendit:

— Ton cœur est sec, jeune fille; la flatterie seule sait le toucher... Tu n'épouseras pas Yvon. Il souffrirait!

Un pas glissa encore auprès du lit diminuant peu à peu. Et soudain Yolande ouvrit les yeux hors du pouvoir de l'inconnue.

Au mouvement que fit la jeune fille le fantôme se retourna et Yolande aperçut dans ses bras la gerbe que Myralis avait envoyé.

Elle jeta un cri:
— Oh!... le spectre des roses!
Mais l'inconnue parvenue à la porte du boudoir étendit de nouveau son bras:

— Dors!... Tu rêves Yolande! Je suis le Fantôme des Bruyères.

La porte se ferma sans bruit et comme avait fait Mary-Anne au manoir de Kerlor, Yolande les yeux clos, le front calme, s'était rendormie.

III

L'ECRITURE MYSTÉRIEUSE

Myralis avait veillé tard cette nuit là, classant et notant des papiers, étiquetant des dossiers, écrivant des lettres.

Il vit soudain la porte de son bureau, lequel s'ouvrait sur la salle, osciller légèrement, mais pensant que Naïc était là, il n'y fit pas attention.

— Ceci pour le séjour illimité au Canada du bel Yvon! dit-il en cachetant une lettre en évidence.

Puis se dirigeant vers sa chambre il l'ouvrit étonné de n'y pas voir la nourrice; il remarqua seulement qu'un peu de

sable humide tachait par endroits le tapis :

C'est très drôle! murmura-t-il, il ne pleut pas pourtant et ces traces de pas qui mouillent la laine rouge... Qu'est-ce que cela signifie!... Hier il y en avait aussi dans mon bureau.

Une vague peur était en lui; ce fut d'une voix saccadée qu'il appela la nourrice, mais elle demeura introuvable.

Il ferma l'électricité et disparut mettant le verrou à la porte du bureau.

Derrière lui et comme s'il n'attendait que ce départ pour se montrer, une sorte de fantôme parut usant de précautions à la porte qui communiquait avec la chambre abandonnée ou Naïe prétendait que des revenants apparaissaient.

C'était une femme car ses pas légers, la souplesse de son corps le profil délicat de son visage et la finesse de ses mains le démontraient.

Elle s'assura que la porte était bien close, fit jouer à son tour le verrou intérieur et sûre de n'être pas dérangée vint s'asseoir au bureau de Myralis après avoir fait la lumière dans la pièce.

— Il a parlé d'Yvon! dit-elle. Voyons si je suis venue à temps.

Elle fit chauffer la lame du grattoir à la flamme d'une bougie qu'elle alluma puis le passant délicatement sous la cire rompit le cachet de la lettre sans l'abîmer.

Avec l'extrémité du porte-plume bien affilé qu'elle fit glisser sous le gommage de l'enveloppe elle parvint avec bien des précautions à l'ouvrir enfin.

Un sourire de triomphe éclaira son visage, elle déplia la lettre et lut.

— Le misérable! murmura-t-elle. Heureusement que j'ai prévu cela... Séjour illimité!... Nous verrons bien.

Elle sortit de sa poche un petit flacon fermé à l'émeri qu'elle ouvrit aussitôt.

Une odeur bizarre ressemblant à une très forte odeur de chlore se répandit dans la chambre.

Elle trempa un petit pinceau dans ce flacon puis le promena par endroits sur la lettre. A plusieurs reprises elle répéta ce geste puis referma le flacon et le remit dans sa poche.

Chose étrange les mots touchés par le pinceau avaient disparu ne laissant aucune trace; alors l'inconnu prit la plume et ne déguisant nullement son écriture, voulant ainsi faire

croire que l'écrivain avait désiré faire appeler l'attention du lecteur sur les mots mit à la place de "séjour illimité"... "Retour prochain à Pleucadeuc" sécha avec le buvard et rentra la lettre dans l'enveloppe.

Un peu de gomme l'aida à la recoller, puis faisant de nouveau chauffer la lame du grattoir, elle recacheta la lettre sans effleurer le moins du monde le sceau de Myralis.

Elle se mit à rire silencieusement :

— La lettre va partir demain, le pauvre Yvon sera bientôt ici! Ah! Que Dieu maintenant me fournisse des armes contre Myralis!... Que je puisse enfin me montrer au grand jour et l'accuser à la face de tous.

L'inconnue prit de nouveau la plume et sur une feuille de papier écrivit :

"Les morts reviennent quelquefois, Jean Myralis! Je suis revenue! Tremble au souvenir "de tes crimes!"

Elle plia la feuille se dirigea vers une fenêtre et devant l'aube toute proche écrivit encore un autre papier qu'elle laissa en évidence sur le bureau puis gardant le premier elle éteignit la lumière et disparut vers la chambre où l'infortunée baronne avait autrefois trouvé la mort sans doute.

Lorsque le jour pointa, que peu à peu, le soleil vint éclairer la lande et les manoirs, Mary-Anne s'éveilla d'un sommeil agité, ouvrant les yeux pour regarder avec étonnement autour d'elle, cherchant un vestige de son rêve, une vision de femme blonde et douce dont elle avait cru sentir la main dans sa main, les lèvres sur son front!...

Elle songeait, sentant un mystère impénétrable entourer sa vie lorsque ses yeux se portèrent vers un vase de Bohême dans lequel des roses sépanouissaient blanches et fraîches mettant une lumière sur ce coin de bureau où elles fleurissaient.

Mary-Anne s'étonna; il n'y en avait pas la veille, d'où venaient donc ces fleurs...

Mais oui sur le journal ouvert, une rose penchait sa corolle.

Comme tout cela était étrange! Pourquoi ce Fantôme des Bruyères l'aimait-il ainsi? Car elle savait que le spectre de la nuit et le revenant de la Lande étaient le même.

Elle l'avait reconnue... Elle éprouvait même une émotion délicate à se souvenir que cette

femme l'avait embrassée. Soudain cette pensée frappa son esprit; peut-être le fantôme avait connu sa mère, sa pauvre chère mère morte si jeune dans l'incendie du manoir de Coëtmeur?

— Si c'était vrai ce que dit Naïe que les morts reviennent! Que leur âme souvent nous approche! Grand Dieu! Si c'était l'âme de ma mère!

Elle se leva subitement, courut jusqu'à son bureau, prit à pleines mains les roses, les serra sur son cœur, les baisant et pleurant, puis ses yeux remarquèrent sur le journal de sa vie, une écriture inconnue dont la vue la bouleversa quand elle lut :

"Yvon n'aime plus Yolande, "c'est toi, ma Douce, ma chère "Mary-Anne qui possède son "cœur. Bientôt il reviendra. Espoir, courage et silence. Yvon "doit t'aimer car ton cœur est "trop bien à lui."

— Oh! dit la jeune fille toute tremblante, qui donc connaît ainsi mon secret... J'ai peur maintenant... Il faut que je dise à ma tante... que je lui montre cette écriture...

Puis se ravisant, elle pleura de nouveau :

— Hélas! non je ne puis lui montrer, elle saurait que j'aime Yvon!

A son tour dans son manoir de Penhoët Yolande demeurait sans paroles, les yeux hagards devant les fleurs qui jonchaient le tapis du boudoir; piétinées, écrasées, foulées à plaisir... mourantes, elles inclinaient leur corolle.

— Alors je n'ai pas rêvé! pensait-elle, quelqu'un est bien venu ici cette nuit... Une femme, je crois... elle me parla d'Yvon... du Fantôme des Bruyères. Mais je vis en plein mystère... Je veux partir d'ici... J'irai raconter cela à Mary-Anne! C'est à mourir de peur dans ce pays!

Tandis qu'elle s'habillait, il y avait grande colère chez Myralis, à la Tour, car si la lettre concernant Yvon était demeurée sur le bureau une autre feuille s'étalait, couverte d'une écriture bizarre, longue et fine, qu'il lui semblait avoir vue autrefois, il ne savait où.

Ce fut avec un effroi grandissant qu'il lut :

"Myralis malgré ses hautes "relations n'échappera pas à la "Justice de Dieu, à Celui auquel "il ne croit pas! Malheur à toi, "Myralis, la tombe que tu "croyais fermée s'est ouverte "pour livrer les secrets du "passé."

Il n'y a rien de romanesque dans un mauvais estomac!

Les français sont reconnus pour leur sentiment romanesque. Avec une chanson aux lèvres, un sourire dans les yeux, un cœur léger, ils sont les plus grands amoureux de l'univers. Vifs, pleins d'entrain et actifs, avec un penchant naturel pour les meilleures choses de la vie, leur appétit échappe souvent à leur jugement.

Les aliments riches, lourds, qui demandent le sens très artistique de leurs natures, leur causent beaucoup de maladie. L'indigestion, l'acidité et l'aigreur d'estomac, la mauvaise haleine et des douleurs stomacales leur causent des douleurs après chaque repas. Après la vivacité de leur démarche disparaît, l'éclat de leurs yeux, leur entrain et leur gaieté deviennent chose du passé et leur rendent la vie misérable.

Mais ces malaises peuvent être facilement surmontés et à si peu de frais qu'il semble inutile de souffrir plus longtemps. Rendez-vous simplement chez votre pharmacien et procurez-vous un paquet de Magnésie Bisurattée et prenez-en une cuillerée après chaque repas. Ceci enrayera instantanément l'indigestion, apportera un soulagement bienfaisant à l'estomac aigre, acide, adoucira l'haleine stomacale. Mangez ce qui vous plaît, mais ne souffrez pas inutilement.

La première dose même de Magnésie Bisurattée vous semblera un bienfait merveilleux. La chanson sur les lèvres et l'éclat des yeux reviendront et vous aurez tôt fait d'apprendre comme il est facile d'avoir une excellente digestion sans douleurs stomacales ni aigreurs et acidités d'estomac.

La Magnésie Bisurattée est en vente partout, dans l'univers entier. Des centaines de mille bouteilles sont employées en France chaque année et tous les vrais Français ne jurent que par cet excellent remède.

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM, \$1.00 pour 1 an ou 50c pour 6 mois.

Nom

Adresse

Localité

POIRIER, BESSETTE & CIE, Liée,
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

La grande région de la RIVIERE DE LA PAIX

Cartes indiquant le tracé des routes, les points principaux de la ville de Peace River, les conditions de l'agriculture, de la chasse et la pêche. Tous renseignements. Cartes envoyées sur réception de 50 cents.

J. C. BORTON, 908 Rogers Bldg., Vancouver.

Les Pilules Végétales Font Cesser Constipation et Migraines

Jadis affligé de Constipation, de Migraines et d'Indigestion, M. V. H. écrit: "Ce fut un jour bienheureux que celui où un ami me recommanda les Carter's Little Liver Pills. Les résultats ont été merveilleux." Etant PUREMENT VÉGÉTALES, les Petites Pilules du Dr. Carter pour le Foie sont un tonique doux et efficace pour le foie et les intestins. Sans égale contre Acidité, État Biliéux, Vilain Teint et Indigestion. Pqts rouges, 25c. et 75c. Exigez les Carter's.

Il demeura sans paroles ne sachant que penser, une sueur froide sur son front.

— Il y a ici je ne sais quel mystère, dit-il, cette tombe ouverte... quelle est-elle?... Cette écriture... Je la connais!... Oh! Qui me dira?

Il rêva un moment la tête dans ses mains puis se relevant, une haine implacable dans ses yeux, il prit la lettre adressée au Ministère des Colonies:

— Oh! Celui-là ne m'échappera pas! Il faut que j'épouse Yolande au plus tôt, la puissance mystérieuse qui depuis si longtemps met des entraves à mes projets ne pourra empêcher cette union, ensuite je quitterai le pays ainsi que cette Tour de mystères... cette Tour Maudite, la bien nommée!

Comme il se levait Naïc entra en coup de vent:

— Oh! Jean, Jean, si tu savais?

— Qu'y a-t-il encore?

— Je viens d'apprendre que l'abbé Noël est parti parce qu'il a retrouvé sa mère... il avait fait le vœu d'être missionnaire s'il connaissait le secret de sa naissance...

— Eh! que veux-tu que cela me fasse, ton abbé Noël et les autres!

— Mais tu ne comprends pas, il connaît sa mère grâce à...

Elle s'interrompit soudain:

— Qu'allais-je dire, pensait-elle.

Mais lui l'interpella rudement:

— Allons, va porter cette lettre de suite à la poste, recommande-là surtout.

Tandis qu'elle s'éloignait il haussa les épaules:

— Décidément cette femme est folle!

Non, non, elle n'était pas folle, la pauvre vieille Naïc. Elle se souvenait de l'émoi du prêtre durant sa confession alors qu'elle lui contait le mystère de Coëtmeur, l'incendie, l'enlèvement et la disparition de l'enfant... Elle se souvenait aussi qu'il avait précisé pour aider sa mémoire rebelle à certains faits, certains noms... qu'il avait à plusieurs reprises nommé Mary-Anne... qu'il prétendait connaître Alain de Coëtmeur... vivant et lui pardonnant par sa bouche!

— Oh! mon Dieu! murmurait-elle subitement éclairée, à genoux maintenant devant le Calvaire, puisque je ne puis encore réparer le mal que j'ai fait... Ce jeune prêtre si pur et si bon serait-il l'enfant de la pauvre baronne!... l'enfant que vous avez protégé contre Myralis!...

Elle pria longtemps puis se releva sereine, apaisée:

— C'est pour cela que je le voyais si blond, si doux, si bon, si pareil à Mary-Anne! Frère et sœur!... Et ils ne le savent pas, Seigneur! faites-moi connaître où est le missionnaire afin que je le délie du secret de la confession... si j'en ai le courage. Hélas!...

IV

DE L'AUTRE COTE DE LA TERRE

Sur les bords d'une large rivière dont les eaux pures coulaient sans bruit entre les berges tapissées d'une herbe drue et dans l'épaisseur d'un petit bois ou s'ouvrait une délicieuse éclaircie, s'élevait une habitation construite à l'européenne.

C'était la Mission Catholique.

Au milieu des jardins qui l'entouraient se promenaient dans les allées sablées plantées de tulipiers et de magnolias quelques prêtres lisant ou priant parmi lesquels Alain de Coëtmeur.

Depuis le départ de la terre bretonne il évangélisait dans le pays du Labrador non loin de Mingan. C'était sa joie de parcourir la contrée parlant à tous de Dieu et de la France, retrouvant des descendants de familles bretonnes et vendéennes dont la région s'était peuplée lors de l'émigration sous la Monarchie bourbonnienne.

L'idée lui venait souvent qu'il pourrait peut-être découvrir parmi ces Français restés fidèles à la foi et à la patrie quelque indices qui le mit sur la trace d'Hoël de Kerlor.

Jusqu'ici, cependant, ses recherches avaient été vaines; et dans ce jardin de la Mission où s'épanouissaient sous le rayonnement bleu du ciel, des massifs de tamariniers, de carnubiers qu'enlaçaient des lianes aux fleurs en thyrses, en ombelles, en grappes multicolores... dans ce jardin il rêvait souvent de la terre lointaine où il était né, de sa mère dont l'existence était incertaine, de ses parents surtout, surtout de la douce Mary-Anne, sa sœur!

Les contrées voisines étaient peu connues, peu explorées, le nord du Labrador peuplé de tribus sauvages.

Plusieurs missionnaires parlaient à tour de rôle évangéliser ce coin du Labrador, continuaient ce que d'autres avaient commencé, enseignaient la doctrine chrétienne, visitaient les œu-

vres plus ou moins florissantes selon que la foi des nouveaux adeptes était plus ou moins vive.

Maintes fois déjà il avait accompagné dans ces missions souvent périlleuses quelques-uns de ses confrères, s'exaltant dans son zèle jusqu'à être téméraire parfois, s'aventurant dans des plaines inconnues où d'étranges figures aux yeux barbares apparaissaient.

Mais il avait eu un jour la surprise de voir dans ces tournées évangéliques la reproduction en ivoire d'un calvaire breton avec le Christ richement sculpté, les saints et les saintes parfaitement ciselés, un je ne sais quoi de déjà vu qui lui avait rappelé soudain le calvaire de Pleucadeuc.

Or ce bijou d'art appartenait de père en fils à l'une des plus anciennes familles du Canada, française d'origine, les de Martineau qui l'avaient eu autrefois par héritage.

On racontait qu'une fille de la famille avait épousé jadis un gentilhomme français émigré lequel avait sur dessin de sa main fait exécuter ce travail.

Le jeune prêtre ne pouvait en détacher ses yeux, c'était presque un souvenir direct de sa chère Bretagne.

Or cet après-midi il irait encore chez Madame de Martineau, personne vénérable et vénérée dont les quatre-vingts ans ne paraissaient pas peser sur ses cheveux blancs.

Elle aimait celui qu'on nommait l'abbé Noël pour sa délicatesse native et le charme de sa parfaite pureté. Peut-être aussi semblait-il à cause de ses cheveux blonds cendrés et de ses yeux à l'azur limpide un des portraits vivants de la galerie d'ancêtres du grand salon d'honneur?

Elle avait même pour lui être agréable cherché dans ses bahuts s'il n'y avait pas même quelques vieux parchemins à déchiffrer puisqu'il aimait ce genre de travail, mais ce qu'il avait eu par son entremise était de peu d'importance.

Quand il entra dans son boudoir vers les deux heures de l'après-midi elle lui montra une vieille cassette de forme allongée, un petit coffre qui depuis un temps immémorial était sur une ancienne crédence.

— Tenez, mon cher abbé, dit Madame de Martineau, ceci vient de France, je crois; c'est même un de nos plus précieux souvenirs de famille car il date de 1620 ou 1630 il me semble.

Alain tressaillit. Comme cette date lui faisait souvenir du drame de la Tour Maudite!

— De qui donc le tenez-vous?

— D'un ancêtre qui déjà d'un certain âge se maria avec une demoiselle de Martineau et fit souche de petits Coëtmeur... Mais... qu'avez-vous?

Alain avait pâli affreusement et la main appuyée sur son cœur il en comprimait les battements.

Que voulait donc dire de: Coëtmeur? Un Coëtmeur avait émigré? C'était impossible, les arbres généalogiques de Kerlor n'en faisaient nullement mention. Y avait-il eu usurpation du nom?

L'orgueil de race se réveillait en lui, apte et farouche. C'est que malgré tout il était un Coëtmeur.

Mais se ressaisissant par un effort de volonté, car aux yeux de tous il était l'abbé Noël, il murmura:

— Pardonnez-moi, Madame, un malaise subit... passé maintenant... Vous disiez donc qu'un Coëtmeur?...

— S'était marié ici, avait eu des descendants dont le nom s'éteignit à l'époque de la révolution je crois, j'ai entendu dire que le dernier connu des barons de Coëtmeur avait suivi Lafayette en France.

— Mais depuis n'a-t-il plus donné de nouvelles?

— Hélas!... Tant de crimes se sont passés en France en 93!

— Pardonnez mon insistance, Madame, car je connais non loin de Pleucadeuc, en Bretagne, une demoiselle de Coëtmeur, orpheline de père et de mère qui ignore qu'un de ses ancêtres a pu émigrer au Canada.

— Peut-être y avait-il deux branches dont l'une à un moment donné n'a plus fait parler d'elle? Je ne sais, dit indifféremment Madame de Martineau. En tout cas si elle vous intéresse cette cassette, je suis heureuse de vous la donner, je suis seule au monde, mes enfants sont morts en bas âge, la solitude m'environne et je ne me soucie guère de voir ces souvenirs passer entre les mains de cousins plus ou moins dévots vis-à-vis des reliques de famille. Au besoin vous la donnerez à cette demoiselle de Coëtmeur.

Comme Alain radieux s'inclinait et remerciait, elle ajouta:

— Je n'ai plus guère de jours à vivre et puisque ici les familles françaises ont l'habitude de gâter nos missionnaires, ce coffre à ferrures vous rappelle-

ra votre vieille amie quand vous serez en France.

Oh ! comme Alain l'emporta précieusement ce coffre qu'il sentait lourd des souvenirs du passé !

Il saurait peut-être à force de chercher s'il y avait eu un usurpateur de son nom ou une émigration réelle ?

Maintenant ce n'était plus le roman d'Hoël de Kerlors qui le passionnait, c'était cette aventure extraordinaire de retrouver au Canada, si loin de la terre natale, un Coëtmeur dont jamais il n'avait entendu parler.

Le coffre était garni de ferrures d'un travail admirable ; en l'ouvrant Alain fut surpris de le trouver d'une contenance bien inférieure à sa dimension.

L'intérieur en effet était relativement étroit. Quelques papiers, sans importance, notes, quittances, lettres y étaient encore demeurées. Après lecture Alain les détruisit.

Il lui semblait que ce coffre devait avoir un double fond mais il eut beau chercher il ne découvrit rien.

En choquant avec le doigt à l'extrémité inférieure il sentit cependant un son vide, mais le coffre garda son secret.

À la visite suivante Alain en parla à Madame de Martineau qui ne s'en émut guère :

— C'est possible qu'un double fond existe... ce meuble était là comme ornement sur ce bahut, jamais on ne l'ouvrait... Toute enfant je me souviens de l'avoir déjà vu là.

— Mais ce double fond peut contenir d'importants secrets ?

La vieille dame secoua la tête : — Des secrets ? Peut-être ! Importants ? Non ! Car les papiers de famille étaient tous ici.

Elle désigna un secrétaire d'un travail peu ordinaire.

— C'était toujours là que les papiers de valeur étaient enfermés. Au surplus si un jour vous trouvez ce double fond, je vous donne d'avance ce que vous y trouverez. S'il y a une fortune, à mon âge on n'y tient plus. Si ce sont des secrets, je suis trop près de la tombe pour qu'ils puissent m'émouvoir.

Puis le regardant gravement :

— D'ailleurs c'est à votre cœur de prêtre que je les confie ; si ce sont " d'importants secrets " comme vous le dites, vous les détruirez à moins qu'il ne vous soit utile de les mettre en lumière.

— Ayez confiance en moi Madame, rien de ce qui serait pré-

judiciable à votre famille ne verra le jour, je vous en donne ma parole.

Le cœur léger de la permission reçue, Alain se promit à ses moments de loisir de rechercher le mystère de ce coffre où peut-être gisait enseveli depuis des siècles un point ignoré de l'histoire des Coëtmeur.

Mais son devoir passait avant tout et le lendemain partant en mission, il demeura plusieurs semaines absent ayant oublié dans les fatigues et les joies de son ministère, avec le cadeau de Madame de Martineau, la confiance faite au sujet de sa famille.

Aussi au retour fut-il douloureusement frappé par une nouvelle qui le bouleversa.

Madame de Martineau — son âge le faisait aisément prévoir — après une courte maladie de deux jours était morte, lampe dont la mèche n'a plus d'huile. Elle reposait maintenant dans le caveau de famille, sous la large pierre tombale où se mêlaient avec d'autres les noms très vieux, très français des Coëtmeur.

V

REVELATIONS D'OUTRE-TOMBE

Alain pleura sa dévouée amie et retrouva sa tendresse d'aïeule devant le souvenir laissé avant son départ pour la mission.

Était-ce providentiel ou non ? Il ne savait mais cependant il éprouvait comme une satisfaction d'avoir eu avant la mort de la vieille dame cette cassette qui, aujourd'hui, comme tout le reste eut été emporté, puis vendue ou détruite.

Seul dans sa chambre il étudiait tous les motifs de ce coffre cherchant dans chaque rainure une ouverture cachée.

Il l'avait sondé sur toutes ses faces sans succès ; quand l'ouvrant de nouveau il laissa tomber dans la boîte intérieure une aiguille qui l'aidait à fouiller les interstices des reliefs.

Mais il ne retrouva plus l'aiguille ; même en retournant le coffre elle ne tombait pas. Donc le double fond existait.

Cette découverte le rendit joyeux. Il saurait le secret de ce coffre dut-il pour cela le démolir.

Il le secoua un peu, prêtant l'oreille, et eut comme un éblouissement... Un imperceptible tintement se fit entendre, il

devina l'aiguille non sur du bois mais sur du papier, car le bruit était spécial ; donc il y avait quelque chose d'enfermé là.

Les heures s'écoulaient sans qu'Alain eut la notion du temps tellement cette recherche l'absorbait, il y mettait toute l'ardeur infatigable de celui qui veut trouver, toute la fièvre de sa jeunesse et la force et l'honneur du nom.

À l'intérieur le fond était un joli assemblage de bois des îles formant des rosaces et des étoiles, avec sur les quatre côtés des armoiries, mais Alain eut beau d'un coup de canif suivre chaque angle et chaque rainure il ne trouva rien.

La nuit était avancée déjà ; le prêtre allait renoncer pour cette fois à résoudre ce problème quand soudain mettant machinalement pour mieux appuyer le canif, le petit doigt sur la rosace du milieu il vit une des armoiries se déplacer et la tablette du fond se soulever sous sa main montrant des papiers cachés.

Ah ! comme sa joie lui parut douce ! Avec quelle hâte il enleva ces rouleaux dont la couleur jaunie disait assez combien ils étaient vieux.

Il les retira tous, sortit l'aiguille, la petite aiguille disparue qui, la première, l'avait encouragé dans son œuvre.

Malgré son désir et sa hâte de savoir il comprit que l'examen de ces papiers serait long et après une prière de reconnaissance à Dieu se coucha remettant à demain le soin de les vérifier.

Quelle joie au matin venu de les regarder, de les prendre dans sa main avec un religieux respect, de les éparpiller devant lui !

Là des lettres, ici comme une sorte de journal... Oh ! C'était bizarre, ce journal était d'une écriture connue... Tiens... un plan, le dessin d'une chambre avec un plancher qui représentait, chose étrange, les rosaces et les étoiles du double fond de la cassette. Sur les quatre murs de cette pièce, des armoiries aussi dont un panneau était marqué d'encre rouge bien pâle maintenant.

Qu'est-ce que cela signifiait donc ? Sur ce dessin au milieu un point noir était aussi entouré de rouge à l'angle d'une pointe.

Alain demeurait pensif. Le secret de ce double fond était reproduit sur le plan de cette

chambre à laquelle une fenêtre marquée était garnie de barreaux aussi que le renvoi au bas du papier l'indiquait.

Il le mit de côté bien ouvert devant lui et lut les lettres.

C'était une tendre idylle, l'histoire d'un cœur aimant et chaste qui, heureux de se donner, chantait toutes les joies et toutes les allégresses de l'amour.

La signature était presque un nom de fée : Asanorie et avait un caractère exotique un peu comme un parfum de plante lointain pour lui Français.

Tout en lisant Alain s'aperçut qu'en effet cette jeune fille était canadienne, qui sait, peut-être, Mademoiselle de Martineau, l'épouse de Coëtmeur.

Il continuait et tout le roman se déroulait devant lui. C'était elle en effet qui avait épousé cet ancêtre venu en Amérique du fond de la Bretagne ; mais pas une date ne se lisait sur ces lettres.

Il ouvrit alors le journal dont la mâle et longue écriture l'avait frappé.

Dès les premières lignes, un cri étouffé s'échappa de ses lèvres ; une pâleur livide couvrit ses traits, ses mains tremblantes laissant tomber le mystérieux récit eurent un geste de prière, croisant les doigts sur lesquels le front se pencha soudain sans vie.

Alain de Coëtmeur était évanoui.

Dès qu'il revint à lui il s'écria : — Est-ce possible !... C'est pour cela que je reconnaissais l'écriture... Mais pouvais-je penser que ce fut le même homme... sous deux noms différents !

Il lut de nouveau :

Mai 1606.

"Dieu permet que je sois encore heureux !... Puisque malgré mon âge et mes malheurs qu'elle connaît, malgré le crime du pauvre Conan de Penhoët, malgré la mort de l'infortunée Alix de Kerlor, ma fille chérie que la douleur rendit folle pendant quatorze mois ; puisque malgré tout Asanorie de Martineau consent à devenir ma femme, j'oublierai près de son cœur tendre et bon les malheurs de ma vie. Mais j'ai résolu de conserver quoiqu'il arrive le nom d'emprunt—celui d'une de mes terres—sous lequel on me connaît : Noël de Goëtmeur."

Juin 1607.

"Oui, Dieu a pitié de moi, il me donne aujourd'hui après la fleur délicate et pure qu'est ma belle Asanorie, un fils, un en-



Poils PARTIS

FIGURE
LEVRES
MENTON

C'est ainsi que j'étais... avec mes vilains poils sur la figure... délaissée... découragée. Dépilatoires, crèmes, liquides, rasoir, tout échouait. Je découvris alors une méthode simple, sans douleur, bon marché. Elle réussit! Ce secret a rendu la beauté à des milliers. Mon livre GRATUIT, "Pour se débarrasser des poils superflus", explique cette méthode. Adresse sous enveloppe blanche. Aussi offre d'essai. Aucune obligation. Ecrivez à Mlle Annette Lanzette, 93-95 Church St., Dépt. 849, Toronto, Ontario, Can.

fant, à moi l'exilé volontaire. Oh! C'est donc ma vie qui recommence, mais avec du bonheur à chaque pas!

Ici un feuillet semblait manquer mais Alain le retrouva vite parmi les autres, grâce à la date qui le commençait:

Janvier 1627.

"Avec l'année j'ai pris la résolution de confier à mon fils aîné puisque j'en ai deux maintenant, le secret de la Tour Men' Rhuis. Il faut qu'il sache s'il retourne en France un jour qu'un crime maudit en a fait un lieu de désolation et que la fortune que j'y ai laissée est pour lui ou ses descendants.

"Je lui dirai donc cette triste page de ma vie avec promesse de la confier aussi à son fils premier-né ou à défaut à sa fille.

"Les souterrains réunissant les deux manoirs n'ayant pas été murés comme je l'ai laissé croire à mon départ de France.

Février 1627.

"J'ai fait faire un coffret où j'enfermerai avec soin ce secret, il contiendra le plan de la chambre fatale et pour qu'on ne puisse jamais l'oublier, la planchette qui recouvre le double fond est la reproduction exacte de la pièce qui connut le crime, celle qui communiquait avec Kerlor et Penhoël.

Mars 1627.

"Mon fils va se marier à son tour et m'a juré de ne confier qu'à son premier-né le terrible secret. J'ai écrit pour lui certains détails entre autres la formule pour découvrir l'entrée du passage secret que je veux à nouveau mettre ici sur ces pages. Il les retrouvera après ma mort:

"Au deuxième étage, dans la chambre de la Tour dont la fenêtre regarde la Lande de Lantvaux, compter depuis la fenêtre les panneaux jusqu'à la porte. En face du troisième panneau est le lit au-dessus duquel sont des armoiries. Donc... à partir de ce panneau allant vers le lit compter dix pieds, à la dixième

longueur se trouve, à l'angle d'une lame dissimulé par la rosace, un clou. C'est celui-là, le temps de compter dix en le touchant jusqu'à ce que les armoiries se déplacent."

Février 1630.

"Je sens ma fin approcher. Je mourrai heureux entre ma chère Asanorie et mes enfants. Que Dieu me fasse la grâce de retrouver en l'au-delà ma pauvre Alix et mon petit Conan.

Ici une autre écriture terminait le journal d'Hoël que la mort aux ailes noires avait sans doute interrompu:

Février 1630.

"Dors en paix, pauvre père. Dieu t'a donné maintenant le grand repos. Coëtmeur tu fus. Coëtmeur nous resterons."

Ainsi Noël de Kerlor était ce Coëtmeur émigré. Qui sait? Lui Alain descendait peut-être de cet aïeul vénérable.

Il songeait, troublé, infiniment que cette pensée pouvait être, car ce souvenir de Naïc, il croyait encore l'entendre confier que la baronne de Coëtmeur avait brusquement disparu de la chambre où elle était prisonnière. D'après les dires de la nourrice cette chambre située au deuxième étage semblait hantée par les revenants ou les fantômes.

Oh! si sa mère vivait encore! Elle avait ainsi pu échapper par ce passage secret à la tyrannie du bandit. Donc elle connaissait la formule. Pour la connaître le baron de Coëtmeur avait dû la lui confier. Alors... alors... pensait Alain, le cœur frémissant, c'est que l'infortuné baron était le premier-né des descendants d'Hoël.

Quelle joie délirante était en lui, depuis qu'il avait lu ces papiers, voix d'outre-tombe étrangement imposante et solennelle qui parlait à son cœur dévoilant pour lui ce secret que les ans avaient enseveli.

Si sa mère était ce Fantôme des Bruyères de Pleucadeuc il comprenait que grâce à la fortune cachée dont parlait Noël elle avait pu vivre sans souci des besoins matériels filant dans l'ombre la trame qui un jour enserrerait étroitement Myralis.

Maintenant que lui savait aussi il la retrouverait sa mère, sa chère mère tant aimée! Il la conduirait à Kerlor dans les bras de Mary-Anne...

(A suivre)

LA MADONE

(Suite de la page 7)

— et qui souvent désertait les marches de la cathédrale pour chercher de l'ouvrage.

Un jour qu'il parcourait les rues de Milan, une riche auto découverte, le frôla. Il fit un saut en arrière pour éviter d'être atteint, et encore tout ému du danger auquel il venait d'échapper, il eut cependant le temps de reconnaître une dame en grand deuil, la dame qui plus d'un an auparavant accompagnait la jolie fillette à la cathédrale.

Elle était seule, dans la voiture. Un nuage passa dans les yeux d'Antonio. Pourquoi cette dame était-elle seule?... C'était pourtant bien la même qui accompagnait la fillette sous le porche de la cathédrale. Le soir, revenu à son logis, il regarda longtemps la madone comme il l'appelait, la madone qui souriait gentiment.

Tous les jours suivants, Antonio qui avait trouvé à s'employer chez un libraire du boulevard Garibaldi pour faire les courses, fouillait des yeux, toutes les autos qu'il croisait sur son chemin, mais hélas! il y fallait une grande attention; les riches équipages étaient si nombreux dans ces beaux quartiers qu'il se désespérait. Il n'avait pu apercevoir celle où à cette heure devait certainement se trouver la belle dame et peut-être aussi la jolie fillette.

— Hé!... attention... Hep! là-bas...

Un grand cri a retenti... Une femme jeune encore s'est penchée à la portière, puis apercevant à terre un enfant, inanimé et sans vie, elle a sauté de l'auto et à côté du wattman elle se lamente, réclame de l'aide. La foule s'est vite amassée. Occupé à regarder de tous côtés ainsi qu'il en a pris l'habitude depuis qu'il espère rencontrer la "dame", Antonio n'a pas vu une lourde voiture attelée de deux chevaux. La tête de l'une des bêtes l'a atteint à l'épaule, le jetant à terre, et il allait être piétiné et meurtri, quand le wattman d'une auto qui stationnait à l'entrée d'une riche maison a sauté de sa voiture, et saisissant le cheval par son mors l'a fait reculer.

Evanoui, mais n'ayant aucun mal, Antonio est vite remis. Il sourit pour remercier celui qui l'a sauvé, quand la dame qui au moment de l'accident occupait l'auto, lui demande:

— Où habitez-vous, mon enfant, j'attends là une amie qui n'est pas encore prête, j'ai sans doute le temps de vous reconduire chez vous.

Antonio lève les yeux et reconnaît celle qui accompagnait la fillette, celle qu'il cherchait de tous côtés. Il balbutia, frémissant d'émoi:

— Oh! madame... vous ne voudrez jamais venir jusque-là... une si belle auto dans la pauvre ruelle Santini, ça ne s'est jamais vu!

— Eh bien alors, cela se verra, répliqua tranquillement l'inconnue. Montez, mon petit ami.

Elle l'installa elle-même sur les larges coussins de drap beige, et lui demanda avec le plus grand intérêt quelles étaient ses occupations, comme il se nommait, etc.

Antonio lui répondit de son mieux, mais une seule pensée le torturait. Où était la fillette blonde? Cependant une grande timidité l'empêchait de questionner cette dame qui pourtant avait l'air si compatissant, bon, et chez laquelle il lui semblait retrouver le sourire adorable de la petite madone.

A douce allure l'auto filait vers les bas quartiers. Maintenant dans les rues populeuses, la curiosité des habitants était surexcitée. Que venait donc faire là cette riche auto et cet enfant mal mis aux côtés d'une belle dame? Les conversations allaient leur train, mais quand elle déboucha dans la ruelle où se trouvaient le logis sordide d'Antonio, quand on la vit stopper à la porte vermoulue, ce fut une vraie stupeur.

Julia Arrini accourut vite. Elle leva les bras de stupéfaction. Il fallut que le jeune garçon lui contactât l'accident et l'intervention heureuse de la dame.

Celle-ci cependant, ayant vidé sa bourse dans les mains de Maria et d'Angelo, s'appretait à remonter en voiture, quand dans la sorte de niche creusée dans le mur, elle aperçut le buste de la madona, comme on l'appelait dans tout le quartier.

Devenue soudain d'une pâleur mortelle, elle chancela et serait tombée, sans la brave Julia qui la soutint.

— Qui a fait cela?... dit la dame d'une voix entrecoupée par l'émotion.

— Mon fils Antonio, madame, répondit la mère, non sans fierté, cet enfant est tout le portrait de son pauvre père, mon digne mari, lequel était sculpteur et avait du génie bien qu'on se soit obstiné à ne pas le reconnaître, car il est mort pauvre et inconnu.

(Suite à la page 39)



Le Capitaine Jolicoeur

de la Police Montée

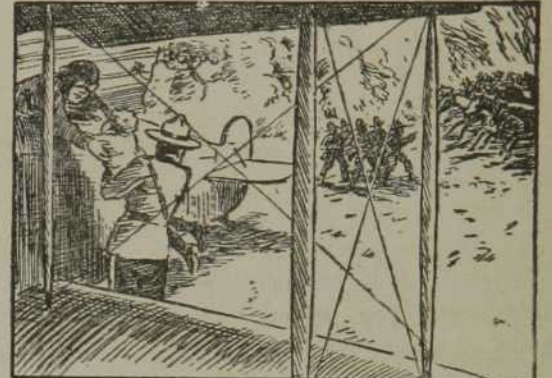
EPISODE NUMERO 73



1—Le Capitaine avait réussi à sauver un petit garçon que des bandits gardaient prisonnier. Mais il allait être repris lorsque...



2—...l'avion qui l'avait amené survint. Le Capitaine courut à l'avion afin d'y embarquer l'enfant du fermier.



3—Tout à coup, il entendit des galops de chevaux. C'était une troupe de la gendarmerie qui arrivait.



4—Le Capitaine ordonna au pilote de l'avion d'aller porter immédiatement l'enfant à la maison de son père.



5—Les bandits furent capturés. Ils avouèrent le lieu de leur cachette, et comment il fallait s'y rendre.



6—Mais la capture du reste de la bande présentait un grand danger. Le Capitaine proposa un plan audacieux qui fut accepté.



7—Les gendarmes lièrent solidement leurs prisonniers à des arbres et ils mirent leurs costumes afin de se déguiser.



8—Les gendarmes attachèrent légèrement le Capitaine pour faire croire qu'il était prisonnier. Puis ils gravirent la montagne.



9—Soudain ils aperçurent les bandits. Les gendarmes baissèrent la tête pour ne pas être reconnus puis ils s'approchèrent.



10—Dès qu'ils ne furent plus qu'à quelques pas des bandits, ils les désarmèrent après une lutte très violente.



11—Grâce au courage et à l'habileté du Capitaine Jolicoeur, le pays était enfin débarrassé des dangereux bandits de la Montagne.



12—Lorsque le Capitaine arriva au ranch du fermier il fut reçu d'abord par son fidèle Tempête puis par le petit garçon.

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.)



LE SECRET DE L'ILE DÉSERTE

— (FIN) —



1—Au moment où Paul vient de demander du secours par le télégraphe sans fil, l'appareil est brisé par une balle.



2—Paul sortit sur le pont et il vit avec terreur les contrebandiers se jeter à la nage pour rejoindre le bateau.



3—Nos amis n'avaient plus le temps de mettre en mouvement les machines afin de se sauver. Il ne leur restait qu'à combattre.



4—Malheureusement, ils étaient inférieurs en nombre à leurs ennemis. Ils furent bientôt rudement renversés.



5—Mais à ce moment tous s'arrêtèrent de surprise. Une forte lumière éclaira subitement le pont du navire.



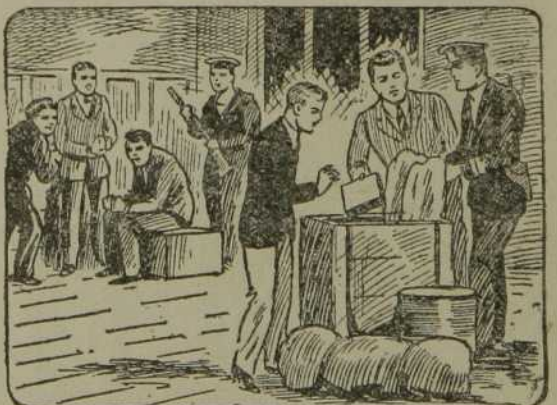
6—Les contrebandiers virent avec terreur une frégate arrêtée au loin et un canot-automobile qui s'avavançait vers eux.



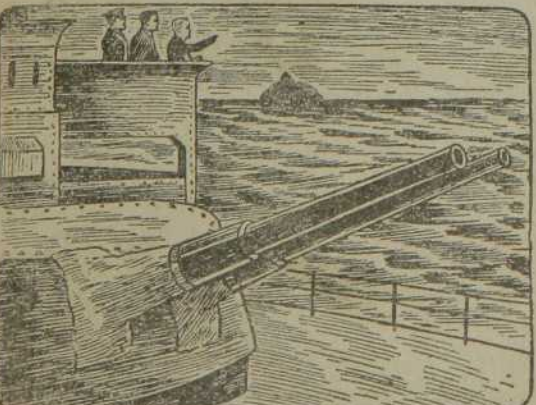
7—Bientôt, un officier de marine et plusieurs matelots sautèrent sur le pont et pointèrent leurs fusils sur les bandits.



8—Paul expliqua ensuite à l'officier comment lui et son compagnon se trouvaient à bord du vaisseau des contrebandiers.



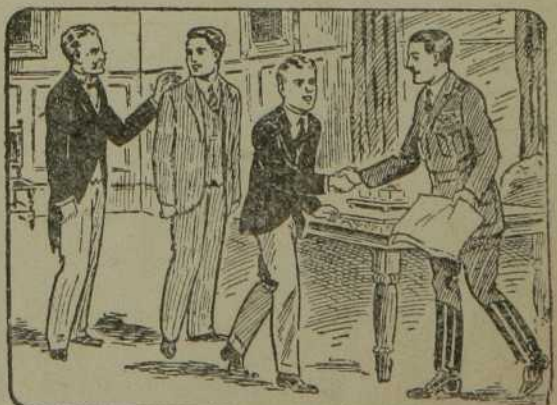
9—Dirigés par le détective, les matelots fouillèrent le château de l'île déserte où étaient cachées des marchandises volées.



10—Paul et l'inventeur montèrent sur la frégate qui se dirigea vers le pays qu'habitait le jeune inventeur.



11—Paul retrouva ses papiers dans le souterrain où il les avait cachés. Le plan de son avion était complet.



12—Il proposa son modèle d'avion au Département de la Défense nationale qui l'accepta avec empressement.

LE COIN DES POETES

Inquiétude

J'ai perdu mon coeur au rivage
Où j'ai tardivement flâné...
Si tu vois un être sauvage
En esclavage,
C'est lui, mon insurbordonné.

Tu le rencontreras peut-être
Dans les bois sombres, près des nids,
Sous la ramure où s'enchevêtrent
L'orme et le hêtre,
Pensif, regardant l'infini.

Ou, près des sympathiques sources,
Des sables gris, des sables d'or.
Caché dans la fraîcheur des mousses
Molles et douces,
Triste, dans un riant décor.

Tu le reconnaitras sans doute
A son battement inquiet,
Furtif, farouche, loin des routes,
En déroute,
Chercheur fuyant, toujours muet.

JOVETTE-ALICE BERNIER

Extrait de *Les masques déchirés*
Editions Albert Levesque

LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES

— Et maintenant, ma chère Rebecca, nous sommes fiancés!
— Attendez, Isaac! pas avant que papa n'ait examiné la bague.

ENTRE AMIES

— L'homme que j'épouserai doit être brave, beau et noble; il faudra qu'il soit richement vêtu et m'aime passionnément.
— Mais, ma chère, c'est impossible, tout à fait impossible!
— Pourquoi?
— Parce qu'il n'y a qu'un seul homme aussi parfait dans le monde entier et qu'il va m'épouser.

SA PATRIE

Comme pendant le déluge, Noé n'avait plus pour patrie qu'un arche, c'est pour cela qu'il a pris le nom de *patriarche*.

UN SERVICE EN ATTIRE UN AUTRE

— Monsieur l'avocat, lorsqu'un chien occasionne un dégât, le propriétaire de l'animal est-il responsable?
— Certainement.
— En ce cas, comme votre chien vient d'emporter un magnifique gigot de mon étal, c'est dix piastres que vous me devez.

— Rien de plus juste, et cela tombe à merveille, car c'est précisément le prix de la consultation que je viens de vous donner.

L'ART DE FAIRE SES COMPTES

— Pourquoi toutes ces questions sur la nourriture de vos clients? Cela vous aide-t-il à trouver leur maladie?
— Non; seulement ça me permet de voir s'ils ont les moyens d'avoir une bonne table et si je puis faire mes comptes en conséquence.



— On demande Monsieur au téléphone.
— Bon, fais un saut et retourne demander de la part de qui.

PENSEE D'UN TENOR ENRHUME

Quand j'ai des chats dans le gosier, c'est un effet de *ma tour*.



— J'aurais pourtant affirmé que c'était une défense d'éléphant.

UN COMBLE

— Quel est le comble de la chance pour un bossu?
— C'est d'avoir une métairie dans la Beauce!



Ce cheval attend une écuère. Où se cache-t-elle?



Ah! si le chien de ce chasseur était là... Le voyez-vous?



L'AMI: Quoi! Tu as perdu ton porte-monnaie avec cinquante dollars dedans? Contenait-il au moins ton nom et ton adresse?
LA VICTIME: Oui — et c'est mon tailleur à qui je devais exactement ce montant-là qui l'a retrouvé!



— Vous paraissez fatiguée, chère Madame, vous avez eu probablement un tas de raseurs, aujourd'hui?
— Non, vous êtes le premier!...

UN BON REMEDE

— Louis est le garçon le plus présomptueux que l'on puisse imaginer.

— Je le sais bien, mais il ne le sera pas longtemps.

— Comment cela?

— Il se marie la semaine prochaine.

AVANTAGE INDISCUTABLE

— Que j'aimerais être homme! Les femmes ont toutes les misères de ce monde.

— Je ne pense pas comme toi. Au moins vous n'avez pas de femmes, vous autres.

PROGRES SENSIBLE

L'ami.— J'ai appris que ton neveu étudiait la médecine; réussit-il?

L'oncle.— Je te crois; il me soigne déjà à la perfection.

QUE LA TANTE EST CRUELLE

Le neveu.— N'ayez crainte, docteur, dites-moi tout.

Le médecin.— Eh bien! votre tante va en réchapper.

DE BONNE DIMENSION

— Tu diras ce que tu voudras, n'empêche que Juliette est une fille chanceuse. Elle est née avec une cuillère d'or dans la bouche.

— Alors si j'en juge par la bouche, ça doit être une cuillère à soupe.

EN CHAUFFEUR DE TAXI



— Tu vois le type qui vient? C'est un condamné à mort...

— Ah! pourquoi?

— Parce que c'est un piéton...

PERTE IRREPARABLE

— Ne vous êtes-vous pas aperçu que vous avez renversé votre verre de vin sur ma robe?

— Oui, mademoiselle, et ce qu'il y a de plus triste, c'est que c'était le dernier verre d'un vin de 1837.

BONNE GARANTIE

— Alors, docteur, vous n'avez aucune inquiétude sur ma maladie?

— Aucune, absolument. Si j'en avais, je vous demanderais de régler votre compte immédiatement.

AU RESTAURANT

— Patron, faudrait faire attention; regardez-moi ce cheveu que je viens de trouver dans mon potage.

Le patron, sans lui répondre, ôte sa casquette et découvre une tête la plus dénudée qui puisse se voir.

— Ah! c'était votre dernier, — dit le client, — me voilà rassuré pour l'avenir.

A UN MARIAGE

La bénédiction nuptiale va descendre sur le jeune couple. Le prêtre lit les formules sacramentales de la loi:

— La femme doit suivre son mari partout...

— Oh! monsieur le curé, je vous en prie, interrompt la jeune épousée, changez-moi ça!... mon mari est facteur rural.



— Alors, docteur, vous m'affirmez qu'il n'y a aucun danger pour moi dans cette opération?

— Mais non, puisque je vous fais crédit!...

PREJUGE CONTRE LES BLONDES

— Me direz-vous pourquoi vous peignez toujours vos anges avec les yeux et les cheveux noirs?

— Vous ne le direz à personne?

— Non, je vous le jure.

— C'est parce que ma femme est blonde.

A QUI LA FAUTE

— Dites donc, garçon, ma soupe à la queue de bœuf, va-t-elle venir?

— Dans la minute, monsieur.

— Sapristi que vous êtes lent.

— C'est la faute de la soupe, monsieur, la queue de bœuf est toujours en arrière.

SERVANTE ULTRA MODERNE

— Marie, voici une jolie toilette que je vous donne.

— Oh! merci madame, mais je ne puis l'accepter.

— Voyons, ne faites pas de faux désintéressement; j'insiste.

— Certes que je ne puis pas, madame; cette toilette est passée de mode depuis trois mois.

OUBLI GRAVE

— Quand j'étais tout petit bonhomme, je me suis fait frapper la tête par un cheval; j'ai eu le crâne fracassé, la cervelle éparpillée, et le docteur...

— ...A cousu les blessures et oublié la cervelle, quel affreux médecin!

LA MEILLEURE PREUVE

ETUDE DE PERSPECTIVES

— Oui, vous pouvez épouser ma fille, mais je vous avertis qu'elle n'aura rien avant ma mort. Etes-vous toujours dans les mêmes dispositions?

— En ma qualité de médecin, me permettez-vous de vous faire un examen médical?

UN OISEAU DE PASSAGE

Napoléon Ier voulant embarrasser un préfet, qui passait pour un homme hors ligne, lui dit:

— Combien d'habitants, monsieur le préfet?

— Tant, Sire.

— Combien d'impôts?

— Tant, Sire.

— La récolte de combien?

— Tant, Sire.

L'empereur voyant qu'il ne pouvait le prendre, lui demande:

— Combien d'oiseaux de passage, aujourd'hui?

— Un seul, Sire, un aigle.

EMBARRAS SERIEUX

Le vieux médecin.— Comment! vous venez de guérir un malade, et vous prenez cette mine allongée!

Le jeune médecin.— C'est que, voyez-vous, je ne sais pas quel remède l'a guéri.

UN HOMME A PLAINDRE

— Mais qu'as-tu donc? tu es tout piteux!

— Me voilà à mon dixième rhume de cerveau, et je ne suis pas encore parvenu à guérir le premier!

ROSSEI

UN COMBLE

EN COUR D'ASSISE



— Votre chican de garde est bien petit!!

— Oh! mais j'espère bien, belle-maman que lorsque vous reviendrez, ce sera un superbe molosse!

PAS DE DEPENSES INUTILES

On présente à un voyageur qui part, son compte d'hôtel, tout en lui faisant observer que la somme demandée ne comprend pas le garçon.

— Comment! s'écrie le voyageur, mais je n'ai pas mangé de garçon, je suppose!

SOLUTION PRATIQUE

Le propriétaire à un de ses locataires:

— Je vous répète qu'il m'est impossible de mettre un crochet au plafond, pour votre suspension.

— Il faut pourtant que vous trouviez un moyen.

— J'ai trouvé; je vous la garderai chez moi dans une armoire!

IRONIE FEMININE!

— Cette pauvre madame de B..., disait hier une de ses amies, à quoi ça lui sert-il de cacher son âge, puisqu'elle laisse voir sa figure?

MARTYR DE SA FOI

— Voilà une femme qui a beaucoup souffert pour ses croyances.

— Pour ses croyances? Mais alors c'est une héroïne, une martyre dans ce siècle d'égoïsme.

— Oui; elle croyait pouvoir ajuster un soulier numéro trois avec un pied numéro cinq, et un corset de dix-huit pouces pour une taille de trente pouces.

FAUT PAS TROP EXIGER

— Mon chéri, veux-tu aller me chercher cette fleur sur le bord de l'eau?

— Mais, ma chère, je me mouillerai les pieds!

— Avant notre mariage, tu m'as dit que tu passerais à travers le feu pour moi.

— J'en conviens, mais t'ai-je une seule fois parlé de l'eau?

UN COURS COMPLET

— Qu'est-ce que Jules dit dans sa lettre?

— Il dit qu'il a commencé à étudier l'économie politique et qu'il va en faire une spécialité.

— Dans celle qu'il m'écrit, il me dit qu'il a dépensé les vingt piastres que je lui ai données, et qu'il en veut d'autres. J'aimerais bien savoir si à ce collège, on enseigne l'économie sans ou avec politique.

BONNE MOYENNE

A un de nos bons pique-assiette:

— Tu dînes souvent chez X...

— Sept fois par semaine... en moyenne!

LA LOGIQUE DE BAPTISTE

Dans une soirée, un maître de maison voit arriver son domestique, portant douze verres dont six vides.

— Pourquoi ces verres vides, Baptiste?

— Mais, Monsieur, c'est pour les personnes qui ne boivent pas.

Le comble de la rigidité pour un banquier:

Faire emprisonner sa mémoire, parce qu'elle lui fait défaut.

UN MOYEN COMME UN AUTRE

— Papa dit que vous devriez vous dépêcher de demander ma sœur en mariage.

— Alors il consentirait.

— Ce n'est pas cela, mais il dit que vous ne viendrez pas aussi souvent quand vous aurez été refusé.

COUPABLE A DEMI

— Est-ce vous qui avez brisé cette vitre?

— C'est moi qui ai aidé.

— Comment aidé?

— C'est la pierre qui a brisé la vitre, je n'ai fait que la lancer.

TRES PRATIQUE

Un médecin reçoit pendant la soirée, de deux confrères, la note suivante: "Tâche donc de venir nous rejoindre au club, il nous manque un quatrième au bridge".

— Blanche, dit le médecin à sa femme, je suis encore appelé; il paraît que c'est un cas grave, car il y a déjà trois médecins de rendus.

On a jugé une affaire de rixe dans un cabaret, suivie de meurtre.

— Témoin, dit le juge, racontez l'origine de la querelle.

Le témoin se retournant vers le jury:

— Voici: l'accusé, pour un rien, se met tout à coup à crier: tas d'imbéciles! tas d'idiots! tas de mufles!

Le juge interrompant avec douceur:

— Ne vous adressez pas à messieurs les jurés: parlez à la cour.

EN SE PROMENANT

— Connais-tu rien de plus désagréable qu'un homme qui n'a pas d'argent?

— Oui, un homme qui n'a pas le sou.

ERREUR DE MOTS

Au musée du Louvre, un monsieur, peu au courant de l'histoire sainte, reste en extase devant le *Radeau de la Méduse*.

Tout à coup, s'adressant au gardien:

— Mais où donc est l'autre tableau fameux du même peintre?

— Quel tableau?

— Les *Trompettes*.

— ...Connais pas.

— Comment! vous ne connaissez pas les *Trompettes de Géricault*? Ah par exemple!



— Qu'as-tu eu, Albert? Un accident?

— Non, j'ai parié à Jules qu'il ne pourrait pas me monter sur son dos au haut d'une échelle... et j'ai gagné.

vaux, poissons d'aquarium, oiseaux, quadrupèdes divers, généralement inoffensifs par caractère ou par faiblesse relative, et qui ne sont pas moins intéressants à étudier que les premiers.

Pour passer toutes ces bêtes-là en revue il faudrait bien écrire de quoi remplir toute une vaste bibliothèque, je me bornerai donc à citer certains faits et à émettre quelques opinions.

L'animal est-il intelligent, au sens propre du mot, ou n'a-t-il que de l'instinct? Encore une fois ce mot d'instinct n'a été inventé par l'homme que pour masquer une défaite de son amour-propre ou de sa vanité; l'animal est intelligent; parfois même davantage que certains hommes.

Des expériences fréquentes et très bien conduites ont formellement démontré que les facultés des animaux sont parfois susceptibles de dépasser les limites de la mémoire et se livrent alors à des opérations intellectuelles plus compliquées. Les objections que l'on formule contre l'intelligence des animaux peuvent avoir une valeur apparente, elles ne résistent pas au raisonnement impartial; on dit, par exemple, que le chien, cet être aux facultés hors ligne dans le monde des animaux n'a jamais pu et ne pourra jamais apprendre à lire comme un homme et que, par conséquent, il n'a pas d'intelligence réelle. C'est tourner autour de la question sans vouloir entrer dedans; la différence dans les facultés n'a rien à voir avec l'intelligence elle-même, ou bien alors l'argument précité peut se retourner facilement contre l'homme: on peut dire que l'homme n'aura jamais le flair du chien ni le sens d'orientation d'un pigeon voyageur et qu'en conséquence il est plus bête qu'un quadrupède et qu'un oiseau.

Mieux que le lion, le chien est réellement le roi des animaux, et pas un de ceux qui connaissent les qualités de cette admirable bête ne me démentira; nombreux sont ceux qui pourraient citer des traits d'affection, de reconnaissance, de dévouement de la part de ces amis à quatre pattes et leur fidélité pourrait donner matière à réflexions dans bien des circonstances.

Et il n'y a pas que les chiens à observer pour se faire une conviction! l'étonnante subtilité de certains poissons, les admirables républiques d'abeilles ou de fourmis, les moeurs extrêmement curieuses d'un grand nombre d'insectes sont autant de sujets d'étude qui nous prouvent continuellement que tout ce monde vivant à côté du nôtre a son intelligence, ses facultés de raisonnement basées sur la puissance de la mémoire et le travail des comparaisons. Si tout cela ne constitue pas réellement de l'intelligence, oh alors, la question se présente sous un autre aspect, ou plutôt c'est une autre manière d'apprécier les facultés de beaucoup d'hommes qui s'impose.

Quel nom faudra-t-il alors donner au travail mental d'hommes qui vivent sur notre planète sans savoir au juste pourquoi ni comment, qui ne conçoivent uniquement comme règle que celle de leurs appétits, qui mangent, dorment et se reproduisent comme des brutes, par "instinct de conservation", qui sont incapables d'une pensée générale ou élevée et n'agissent en toute circonstance que sous l'impulsion des besoins du moment?

Il y a de ces hommes en quantités encore dans les pays peu explorés que l'on qualifie de sauvages; il y a en a même aussi ailleurs et plus qu'on ne le croit généralement. Et il faudrait réserver le monopole de l'intelligence à l'homme sous le seul prétexte qu'il est un homme, même s'il est un danger ou un fardeau, souvent les deux, pour les autres? Et il faudrait aussi refuser de reconnaître cette intelligence au bon et brave chien dont le regard si franc, si honnête, si affectueux se plonge souvent dans celui de l'homme pour lui dire clairement: "Je vois que tu as de l'ennui, tu ne le dis pas mais je le comprends bien tout de même, va! j'en souffre avec toi et je voudrais faire quelque chose pour te consoler..."

Ce qu'on appelle d'une manière générale le "coeur" ne manque pas aux animaux, aux chiens surtout. On a cité souvent le cas légendaire de cet ivrogne qui, dans un accès de folie passagère causée par l'alcool, mit une corde au cou de son chien, une pierre au bout de la corde et lança le tout dans une rivière pour noyer l'animal. Seulement l'homme était dans un état d'équilibre très instable et il tomba dans l'eau avec le chien. Par bonheur la corde cassa, le chien revint à la surface, et comme ces animaux savent naturellement nager, comme ils ne se saoulaient pas comme un simple homme, celui que l'ivrogne avait voulu noyer échappa au supplice.

Il en avait bien eu conscience de ce supplice qui l'attendait, le brave animal, et s'il avait pu avoir des doutes pendant les préparatifs, il les aurait vite abandonnés en se sentant jeter à l'eau; il était donc tout naturellement dans un cas que l'homme — cet être intelligent — appelle le cas de légitime défense et, de fait s'il avait été homme, il y avait neuf chances sur dix pour qu'il se fasse cette réflexion: "Mon vieux, tu as voulu me tuer et c'est toi qui gobes le bouillon, crève dedans, tu seras en toute justice puni ainsi de ta mauvaise action!" Et bien des hommes — intelligents ceux-là — auraient approuvé le chien. Mais la bonne bête avait du coeur, beaucoup de coeur...

Au lieu de gagner égoïstement la rive et de regarder avec la jouissance de la vengeance satisfaite son maître souffler des petites bulles d'air dans l'eau comme dernier adieu à l'humanité, le chien saisit, d'un coup de gueule bien ferme, l'ivrogne par ses vêtements et le ramena sur la rive. Il lui rendit la monnaie de sa mauvaise action en lui sauvant la vie...

Oh! je sais! les incorrigibles partisans du vulgaire "instinct" diront: "Mais ce chien n'a pas agi en y mettant de la réflexion, il a tout simplement obéi à ses qualités naturelles, il a sauvé son maître machinalement sans même se rendre compte de ce qu'il faisait!"

Alors, dans ces conditions, un homme qui est bon et dévoué naturellement, qui rend le bien pour le mal sans même discuter un instant avec lui-même, et, pour l'honneur de notre humanité, il y en a encore de ces hommes-là, alors un homme comme celui-là qui, au péril de sa propre vie, sauve un autre homme qui lui a peut-être fait du mal, agit simplement aussi par instinct! Il cède à ses qualités naturelles, voilà tout, et n'a aucun mérite?...

Après tout... je sais qu'il se trouvera certainement des gens pour dire que ce n'est qu'une bête. Eh bien j'affirme, moi, qu'un animal qui a de la mémoire, qui a la faculté de comparer, c'est-à-dire de faire une différence entre le bien et le mal qu'il ressent, qui base en conséquence un raisonnement sur cette sensation pour comprendre que les autres êtres peuvent également ressentir le bien et le mal, cet animal-là possède certainement de l'intelligence, n'en déplaise à la vanité humaine!

On objecte encore: l'animal n'est pas perfectible, et puis il n'a pas le don de la parole. Oh, les piètres objections! L'animal a son langage à lui, et il se montre même en cela supérieur à l'homme; un chien du pôle nord saura parfaitement tenir conversation avec un du pôle sud, tandis qu'un homme d'un pays quelconque n'aura jamais la science de posséder les quinze ou dix-huit cents dialectes divers qui forment la totalité des langages humains sur la planète. Et la question de perfection... On dira que l'homme a fait des travaux admirables, dans les arts, les sciences, l'architecture, etc. mais à quoi cela tient-il, tout cela? A très peu de chose, à un simple détail de sa constitution physique: à ses mains. Si l'homme n'avait jamais eu de mains, s'il n'avait eu que des pattes comme un chien, rien de ce qu'il a fait, depuis le simple jouet jusqu'à l'aéroplane ou le canon à longue portée n'existerait.

Et, ma foi, le monde ne s'en porterait pas plus mal pour cela...

Etudions un peu plus les bêtes, ce monde qui vit à côté du nôtre; ce sont peut-être elles qui nous enseigneront la meilleure philosophie.

— o —

PETITS CONSEILS

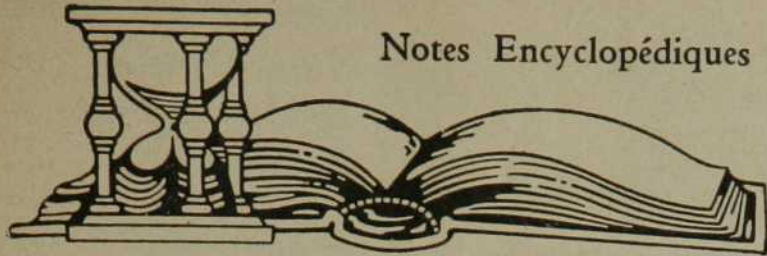
MOYEN DE SAVOIR SI LE LAIT EST FRAUDE

Il nous suffit d'en faire bouillir une petite quantité et d'y verser, au moment de l'ébullition, quelques gouttes de teinture d'iode. La couleur du lait ne sera nullement modifiée, s'il est naturel, mais elle prendra, tout au contraire, une teinte plus ou moins bleuâtre, selon que le lait sera plus ou moins falsifié. C'est là, on le voit, une recette bien simple, et absolument probante.

— o —

POUR CONSERVER NOS LIVRES

Certains insectes abîment les livres rares de vos bibliothèques et pour combattre leur action néfaste, saupoudrez, une fois par an, — au printemps principalement — les pages de vos ouvrages, avec de l'alun mélangé de poivre blanc, dans la proportion de trois quarts d'alun pour un quart de poivre. Ce moyen, très simple, comme on le voit, à l'avantage de tenir tous les insectes sans distinction à distance respectueuse des livres.



Notes Encyclopédiques

Les poumons d'un être humain sont formés d'une masse spongieuse qui contient un grand nombre de cellules dans lesquelles l'air pénètre. On estime le nombre de ces cellules à une moyenne de six cents millions.

* * *

L'île de Manhattan sur laquelle est construite la ville de New-York fut achetée en 1626 par le premier Gouverneur Peter Minuit aux Indiens Manhattans pour la somme de \$24 en marchandises. Elle n'était alors habitée que par environ deux cents personnes vivant dans trente et une cabanes de bois recouvertes de toits d'écorce. Cette île est estimée aujourd'hui à une valeur de plusieurs milliards de dollars.

* * *

Chez les Maoris on salue une femme ou une jeune fille en frottant son nez contre le sien. Les hygiénistes disent que c'est bien préférable, sous le rapport sanitaire, au baiser des autres peuples. C'est possible, mais c'est certainement moins agréable.

* * *

Un homme qui pèse cent cinquante livres sur la terre n'en pèserait que le tiers, soit cinquante, sur la planète Mars.

* * *

Une girafe qui a achevé toute sa croissance peut atteindre une hauteur de dix-huit pieds.

* * *

Les historiens de l'antiquité appelaient "Sines" les peuples des pays les plus orientaux qu'ils connaissaient. Les Indiens et les Arabes donnèrent à l'Empire du Milieu le nom de "Sin" et c'est de là très probablement que vient celui de "Chine" actuellement employé.

* * *

Les anciens Gaulois furent nos maîtres en propreté comme en beaucoup d'autres choses; ce sont eux qui inventèrent un mélange de substances diverses où les alcalis dominaient et que les Romains employèrent avec avantage au lieu de l'huile pour les soins du corps. Ils transformèrent ce baume en une pâte à laquelle ils donnèrent le nom de "Savone" du nom de la ville où cette pâte fut préparée pour la première fois. Telle est l'origine du savon.

Le royaume d'Italie, tel que nous le connaissons aujourd'hui, n'a commencé à se constituer qu'en 1859 avec l'appui de la France.

* * *

Le peintre Rembrandt se servit souvent à lui-même de modèle; il fit ainsi une soixantaine de ses propres portraits.

* * *

Dans les Montagnes Rocheuses, entre le 110ième et le 111ième degré de longitude ouest et les 44ième et 45ième degré de latitude nord est une masse de verre d'origine volcanique, la plus considérable que l'on connaisse; elle a environ neuf cents pieds de base et plus de cent cinquante pieds de hauteur. Le sol est de même matière à une grande distance autour de cette véritable montagne de verre.

* * *

Il est probable, disent des savants, que l'Amérique fut peuplée aux origines par les *Toutaniens*, peuplades qui passèrent de l'Asie dans l'autre continent par le détroit de Behring qui n'est large que d'une cinquantaine de milles et complètement gelé en hiver. Ainsi s'expliquerait l'analogie des Mongols avec les Samoyèdes et les Esquimaux.

* * *

L'île de Bornholm qui est située à environ vingt-quatre milles de la pointe sud-ouest de la Suède a un pouvoir magnétique tel qu'il influence l'aiguille de la boussole des navires à plus de dix milles de distance. C'est dangereux pour les navires qui peuvent ainsi faire des erreurs de direction et venir se jeter sur les nombreux récifs dont l'île est entourée.

* * *

Une autruche peut, d'un seul coup de patte, crever une planche épaisse d'un pouce et, par conséquent, facilement tuer un homme.

* * *

Le vaisseau *Le Foudroyant* qui avait porté le pavillon de l'amiral Nelson au combat d'Aboukir a été longtemps conservé comme une relique dans les docks de Portsmouth par l'Amirauté anglaise. Il fut ensuite acheté par un directeur de café-concert qui l'exhiba aux curieux. Il fut enfin vendu comme vieille ferraille pour la modique somme de cinquante dollars. Tout passe, la gloire surtout...



Les maisons isolées avec DONNACONA sont CONFORTABLES

Elles sont efficacement protégées contre la pénétration du vent et du froid, et leurs frais de chauffage sont souvent réduits jusqu'à 30%, parce qu'elles gardent leur chaleur intérieure. Cette protection... ce confort et cette économie vous coûtent peu ou même rien du tout. Il n'en coûte pas plus pour construire avec Donnacona que de toute autre façon. La Planche Donnacona qui sert à lambrisser et à isoler vos murs constitue la base pour les enduits, éliminant les frais de lattage et le gaspillage d'enduit. Demandez la brochure intitulée "De la Forêt", dans laquelle sont décrites les diverses applications de Donnacona.



Un produit de PRICE BROTHERS & CO., LIMITED, Québec, Canada. Etablie depuis plus de 100 ans

N'oubliez pas d'acheter

LA REVUE POPULAIRE DE MAI

L'inconnu de Castel-Pic

Par MAX DU VEUZIT

Et une enquête sensationnelle sur les tireuses de cartes et les devins:

Peut-on Prédire l'Avenir?

Par CLAUDE DE VALMONT

Un abonnement d'un an à la *Revue Populaire* vaut toute une bibliothèque!

EN VENTE PARTOUT :

15 sous le Numéro

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom
Adresse
Ville

POIRIER, BESSETTE & CIE LTEE, 975, rue de Bullion, Montréal, Canada.



La Peau des Bébés a besoin de protection

Des gerçures et autres irritations cutanées se produisent souvent sur la peau tendre des bébés, à moins qu'un soin spécial ne soit pris pour les éviter. Chaque fois que vous changez de couche et après le bain, faites une généreuse application de Gelée de Pétrôle "Vaseline", au lieu de poudre. Les médecins recommandent ce soin hygiénique. Gardez-en toujours un pot sous la main dans votre petite pharmacie.

Refusez les contrefaçons. Exigez le produit authentique. Voyez la marque déposée "Vaseline" sur chaque tube ou pot que vous achetez. En vente dans toutes les pharmacies.

Vaseline

MARQUE DÉPOSÉE
GELEE DE PETROLE

Fabriquée dans Québec par la
CHESEBROUGH Mfg. Co., Cons'd.
ave. Chabot, Montréal

COX'S

Instant Powdered
GELATINE

Fabriquée en Ecosse

Pure, uniforme, de confiance, elle prime tout depuis 1845. Quand la recette exige de la gélatine, employez COX. Demandez le livre de recette gratis. Ecrivez Bolte 73, Montréal, Dépt. E. 1-32

Essayez la nouvelle MAYBELLINE



Ne brûlant pas les yeux — à l'épreuve des larmes
Embellissez vos yeux avec la NOUVELLE Maybelline — méthode toute nouvelle et facile. Assombrit instantanément les cils. Les fait paraître naturellement longs et soyeux. S'étend uniment. Aucune habileté requise. Ne brûle pas les yeux. A l'épreuve des larmes. Noir ou châtain. 75c aux comptoirs d'articles de toilette. Distribué par Palmers, Ltd., Montréal

FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 190, Toronto 8, Ont.

DEVANT LA MORT

(Suite de la page 8)

Ils sont si gentils tous les deux, si accueillants au pauvre monde!

— Ça c'est vrai... Pourtant, Cadie, t'as bien souvenance de ce qu'on disait voilà quatre ans?...
— Que mam'zelle Jeanne avait aimé son cousin, le fils à chez Thoinot?... Ah! pardi! si je me rappelle!... Sûrement qu'elle en tenait pour lui, quand il est revenu du Tonkin dans son bel uniforme d'officier!

— Mais elle n'y pense plus, à présent?...
— Faut croire! Monsieur Juvisy ne lui avait encore pas parlé à ce moment-là. Il était presque tout le temps à Paris. On ne le voyait qu'aux vacances. D'ailleurs, cette amourette-là n'a dû durer que les deux mois que le fils Thoinot a passés ici. Après son départ, elle n'y aura plus songé. Les absents ont toujours tort, que dit le proverbe!

— Evidemment que maintenant elle aime son mari, et rien que lui! Les deux femmes s'éloignaient. Leurs bêtes avaient dû descendre le vallon; on n'entendait plus qu'à peine, indistinctement, le son des clochettes.
Et Pierre demeurait à la même place, douloureusement peiné par cette conversation qu'il venait de surprendre.

— Quoi! le cœur de sa Jeanne avait battu déjà pour un autre avant de battre pour lui?... Il n'était pas son premier amour?
Une angoisse le prenait à se demander cela.

Et il se sentait devenir mauvais; il avait conscience qu'en rentrant, il causerait du chagrin à sa femme, à la suite de cette conversation entendue.
Ce fut tristement qu'il s'en revint, sa promenade étant gâtée.

Pourtant, le soir était superbe, dans sa tiédeur de caresse, avec ses teintes mauves qui tombaient du ciel pour envelopper tout à l'heure les choses de la terre.

Pour ce fut tristement qu'il s'en revint, sa promenade étant gâtée.
Pourtant, le soir était superbe, dans sa tiédeur de caresse, avec ses teintes mauves qui tombaient du ciel pour envelopper tout à l'heure les choses de la terre.

III

Tout de suite, quand Pierre entra, Jeanne, pâle, se précipita vers lui.

— Un affreux malheur, mon Pierre! fit-elle: les cousins Thoinot viennent de recevoir une dépêche annonçant que leur fils Georges s'est tué ce matin, en tombant de cheval, au cours d'une promenade.

— Ah! murmura le peintre.

Il regardait sa femme, si rose d'ordinaire, toute blanche maintenant.

Il devinait qu'elle souffrait beaucoup de cette nouvelle, et sa jalousie s'en augmentait.

Elle continuait:

— Le pauvre cousin va partir tout de suite pour Cherbourg, où Georges était en ce moment. Il ramènera le corps. Il veut qu'il soit enterré ici.

Après quelques secondes de silence, elle ajouta:

— Ah! ce doit être bien terrible, de mourir ainsi, loin des siens, sans personne de sa famille pour vous fermer les yeux!

Pierre eut un mouvement.

— Comme tu t'intéresses à ce garçon!

Il avait jeté cette phrase méchamment, avec, dans la voix, une inflexion d'ironie telle que Jeanne leva aussitôt la tête.

Des plaques roses, une minute, glissèrent sur la pâleur de ses joues.

Elle balbutia:

— Mais Pierre, je m'intéresse à lui comme à un parent, comme à quelqu'un de ma famille.

— Un peu plus pourtant!

— Que veux-tu dire?

Brusquement, elle devinait la jalousie montante. Est-ce qu'il avait appris ce petit secret de sa vie, cette tendresse naïve de quelques jours qui avait fleuri dans son cœur d'enfant, lorsque Georges Thoinot, après des années d'absence, était revenu, charmant officier, passer deux mois au pays? Pourtant, personne n'avait dû connaître cela, puisque Georges lui-même ne s'en était point douté.

Elle n'avait pas commis un crime, d'ailleurs, et du jour où Pierre s'était prononcé, tout en elle était allé vers lui; elle n'avait plus eu que lui au cœur, lui qu'elle adorait!

Des larmes tremblèrent au bord de ses paupières, mirent ainsi que des perles très légères après les cils sombres.

Pierre n'avait pas répondu tout d'abord à la question de la jeune femme. Il la regardait, et il y avait une dureté dans son regard. Quand il vit poindre ses larmes, il fut plus méchant encore:

— Alors, si c'était moi que la mort vienne frapper, que ferais-tu donc?

— Oh! Pierre!...

Elle ne put jeter que ce mot, dans sa souffrance.

(Suite de la page 38)

Sans Doute, la Qualité est Suprême!

Il n'y a pas de mélasse aussi bonne que la marque "BEMA". Il n'y a pas de mélasse aussi pur. Il n'y en a pas d'aussi bienfaisante. Il n'y en a pas d'aussi exquise!

Elle goûte infiniment meilleur et est beaucoup plus riche que toutes les autres mélasses.

Votre table mérite la meilleure. Insistez pour avoir cette marque!

Votre Epicier Pa en Vente!

315



Rendez le Déjeuner Intéressant!

Une agréable surprise vous attend si vous n'avez pas encore fait l'essai du Vi-Tone à votre déjeuner. C'est un breuvage différent! Cette différence consiste en ce que Vi-Tone est préparé avec la Fève Soya, si riche en protéines et en vitamines, et renferme en plus un extrait de malt et de lait. Il fortifie donc le corps humain. Il constitue un déjeuner complet par lui-même. Faites-en l'essai!

Vendu chez tous les épiciers et les pharmaciens en boîtes d'une demi-livre, d'une livre et de cinq livres pour les familles.

VI-TONE

THE VI-TONE COMPANY,
2183 Ave Maplewood, Montréal, Qué.,
ou Hamilton, Ontario.

Veillez m'envoyer un échantillon **GRATIS** de VI-TONE. **ID**

Nom _____
Rue _____
Ville _____ Prov. _____

LE BAUME PERSAN donne à toutes les femmes un charme subtil. D'un parfum délicat et discret. Rafraîchissant. Dissipe toute irritation et toute rugosité. Toutes les femmes devraient recourir à cet article de toilette vraiment exquis. Éléance — beauté — raffinement — le Baume Persan donne tout cela. Adoucit et blanchit les mains. Donne un teint clair et velouté de jeunesse. Toutes les femmes qui veulent ajouter à leur charme n'hésiteront pas à adopter le Baume Persan.

Recettes de Cuisine

Par LUCILLE ST-DIDIER,
Directrice de la Chronique Culinaire.



Petits gâteaux à la mie de pain et au chocolat. — 1 tasse de mie de pain rôti; 1 tasse de lait condensé sucre Eagle Brand; 3 morceaux de chocolat non-sucré; 1 tasse de noix de Grenoble ou de pécan hachées; sel; 30 moitiés des mêmes noix. Faire rôtir le pain jusqu'à ce qu'il soit sec et passer dans un moulin à viande. Mélanger complètement le lait condensé sucré Eagle Brand avec le chocolat fon-



du. Ajouter la mie de pain, les noix hachées et le sel. Mélanger parfaitement. Verser par cuillerées sur une plaque beurrée. Introduisez la moitié d'une noix dans chaque petit gâteau. Faire cuire 12 minutes à four modéré (350° F.) jusqu'à brunissement tendre. Cette recette est pour 2½ douzaines de petits gâteaux.

Côtelettes d'agneau à la portugaise. — 1 lb ou 2 tasses d'agneau hâché, 1 tranche de bacon hâché, 2 à 3 cuillerées à table de sauce brune, 1 cuillerée à table de persil hâché; poivre, sel, 1 petit oignon ou 1 échalotte, 1 jaune d'oeuf, 1 oeuf entier, 4 à 6 cuillerées à table de farine, panure, friture.

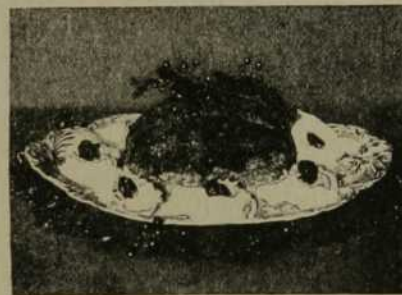
Passer à la machine la viande, agneau et bacon; ajouter la sauce, l'oeuf entier, le persil, l'oignon hâché fin. Rouler en boulettes, les aplatir avec un couteau, leur donner la forme de côtelettes, les passer dans la farine, puis dans l'oeuf et la panure. Les faire dorer dans la grande friture. Garnir un plat avec de la purée de pommes de terre. Ranger les côtelettes à cheval les unes sur les autres; garnir le bout des côtelettes avec un manche de macaroni et une papillote. Servir avec une sauce tomate ou une sauce piquante.

Poireaux à la crème. — Prendre 6 à 8 poireaux, les préparer et les faire cuire à l'eau bouillante salée jusqu'à ce qu'ils soient tendres, les égoutter, réserver l'eau de la cuisson et les couper par petits bouts; les tenir au chaud. Faire une sauce blanche avec 2 cuillerées à table de beurre, 2 cuillerées à table de fa-

rine, mouiller avec 1½ tasse de liquide, moitié eau de poireaux et moitié lait; laisser cuire 6 à 8 minutes; 5 minutes avant de servir y mettre les poireaux coupés, dresser dans un légumier et servir.

Gâteau Vi-Tone (avec lait frais) ½ tasse de sucre; ½ tasse de Vi-Tone; 6 c. à table de beurre; 3 oeufs battus séparément; ¾ tasse de lait frais; 4 c. à thé de poudre à pâte; 2 tasses de farine amitiée; ½ c. à thé de sel; vanille. Réduisez le beurre, sucre et Vi-Tone en crème, ajoutez les jaunes d'oeufs et lait, puis la farine contenant la poudre à pâte et sel. Ajoutez vanille. Battez bien le tout et incorporez les blancs d'oeufs sans les séparer. Faites cuire au four à une température modérée.

pudding à la mie de pain et au chocolat. — 2 morceaux de chocolat non-sucré; 1½ tasse (1 boîte) de lait condensé sucré Eagle Brand; ½ tasse d'eau; ⅔ tasse de mie de pain sec; sel. Faire fondre le chocolat dans un bain-marie. Ajouter le lait condensé sucré Eagle Brand et agiter sur l'eau bouillan-



te durant cinq minutes jusqu'à épaississement. Eloigner du feu et ajouter de l'eau en mélangeant complètement. Mettre de petites miettes de pain sec et quelques grains de sel. Servir tel quel ou avec des meringues. Cette recette est pour six personnes.

Galettes chaudes canadiennes. — 1 tasse de crème sûre; 1 tasse de farine, 1 pincée de sel, ½ cuillerée à thé de soda à pâte. — Tamiser la farine dans un bol avec le sel, le soda à pâte, la délayer avec la crème sûre, bien mélanger. Travailler la pâte sur la planche farinée pour la rendre lisse, l'étendre avec le rouleau à pâtisserie ¾ de p. d'épaisseur, la découper à l'emporte-pièce; en ronds ou en carrés, les déposer sur une feuille à gâteau beurrée, cuire à four chaud. Ces proportions donnent 18 petites "bouchées".

SOYEZ
AUX ECOUTES

Soyez aux écoutes
poste C.K.A.C.
chaque vendredi à
4.45 P.M.



Des BISCUITS FRAIS sous la main

Frais, avec la saveur croquante qu'on ne trouve que dans les biscuits nouvellement cuits.. les biscuits Viau ont encore l'arôme du fourneau, comme s'ils sortaient de votre propre cuisine... de haute qualité, au goût exquis.. un vrai régal. Faits dans la variété que vous préférez.. quelques-uns que vous avez encore à essayer.. livrés frais à votre épicier. Frais, comme s'ils étaient cuits dans votre propre fourneau. Ils sont Frais!

LA CORPORATION DES BISCUITS VIAU LIMITEE, MONTREAL



BISCUITS VIAU

FRAIS—PARCE QU'ILS SONT CUITS DANS VOTRE PROPRE PROVINCE

5

Coupon d'Abonnement *Le Samedi*

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville et Province

POIRIER, BESSETTE & CIE LTEE,

975, rue de Bullion,

Montréal, Canada

ENFIN!

Tringles de rideaux
à extension, à des
prix populaires



La nouvelle tringle Kirsch pour rideaux à extension élimine l'objection du coût dans l'achat de rideaux et draperies à extension avec tous les effets charmants qu'ils rendent possibles. Cette dernière production Kirsch est peu dispendieuse, et cependant elle est merveilleusement pratique. Toutes les pièces importantes — cordes, coulants et poulies — sont dissimulées à l'intérieur de la tringle plate qui vous arrive prête à opérer.

Alors, vous n'avez qu'à tirer légèrement la corde et vos rideaux se ferment entièrement ou en partie, immédiatement, doucement et silencieusement. Pas de cordon visible, pas d'anneaux qui bloquent.

L'assortiment Kirsch comprend en outre tous les genres de tringles à extension, d'accessoires ornementaux, de supports de rideaux tournants, de tringles en bois, etc. Faites venir notre livre indispensable sur les styles de rideaux. 202

Kirsch

ACCESSOIRES METALLIQUES
DE RIDEAUX ET TENTURES

Kirsch Manufacturing Co. of Canada, Ltd.,
Dépt. 61 Woodstock, Ont.

Veillez m'envoyer votre livre complet
sur les rideaux. Ci-inclus 10c.

Nom _____
Adresse _____

On vieillit faute de soins!...

Pour rester jeune et
belle, soyez fidèle à
la Crème Simon dont
le succès mondial vous
garantit l'incontestable
efficacité.

Ni sèche, ni grasse, mais
onctueuse à souhait,
elle adoucit, assouplit
la peau et donne au teint
la fraîcheur veloutée
de la jeunesse.

CRÈME SIMON

bien observer
le mode d'emploi

AGENTS DEMANDES
pour vendre des cravates de soie pour
nous. Nous vous vendons à un prix qui
vous permet de faire 100% de commis-
sion. Ecrivez-nous aujourd'hui pour
échantillons et renseignements. Ontario
Neckwear Co., Dept. 515, Toronto 8,
Ontario.

DEVANT LA MORT

(Suite de la page 36)

Les larmes coulaient mainte-
nant, jaillissaient, pressées, brû-
lantes, sous le fin mouchoir brodé
qu'elle venait de porter à ses yeux.

Devant cette douleur, un peu de
raison revint pourtant au peintre;
il comprit qu'il était cruel et in-
juste; mais il ne voulut pas l'a-
vouer.

— Allons! c'est bon! fit-il; je
vais te laisser pleurer ton cousin
tant que tu voudras!

Et il sortit, l'abandonnant avec
sa peine et ses larmes.

IV

Le lendemain soir, après une
parlait pas, boudeur, elle se décida
à l'interroger gentiment; venant se
suspendre à son cou, elle mur-
mura:

— Est-ce qu'il est encore mé-
chant, ce vilain Pierre? est-ce qu'il
veut toujours faire souffrir sa pe-
tite femme?

Devant tant de douceur et d'ab-
négation, quelle dureté de cœur
n'eût pas fondu?

Pierre répondit:

— Mais, ma chérie, je ne t'ai
pas fait souffrir volontairement.
Ce que je t'ai dit était tout natu-
rel. C'est toi qui t'emportes!

— Allons, mettons que j'ai eu
tort, fit-elle avec une tristesse dans
la voix, mais ne me boude plus,
parle-moi, je t'en supplie!

Elle lui tendait sa joue fraîche,
sur laquelle il déposa un baiser.

Et, s'étant assis l'un près de
l'autre, mains unies, ils restèrent
là, silencieux dans le soir qui tom-
bait.

Par la fenêtre mi-ouverte, l'or
rouge des crépuscules entraînait à flots,
mettait un resplendissement dans
le petit salon. Des arbres, au fond
du verger, bruissaient doucement.
Une chanson mélancolique et traî-
nante de plâtre vint du lointain.

Et, tout à coup, les lèvres de
Jeanne qui frémissaient murmurè-
rent:

— Pierre.

De celles de Pierre tomba ce
mot:

— Jeanne.

Puis, le silence revint, s'épandit
à nouveau, tout frissonnant des
choses qu'ils eussent voulu se dire
et qu'ils ne se disaient point;
c'étaient bien les mêmes pensées qui
germaient, qui éclosaient en eux!

Il eût voulu lui avouer son cha-
grin, ce chagrin abattu sur lui de-
puis la conversation qu'il avait sur-

prise entre les deux paysannes; elle,
de son côté, devinait ses soupçons,
avait au bord des lèvres l'angoisse
d'un timide et cher aveu. Cet aveu
la rendrait-il coupable? Non. Et,
pourtant, elle avait l'assurance
qu'il ferait Georges encore plus
cruel, plus dur!

Longtemps ils restèrent ainsi,
s'épiaient mutuellement, sans oser
parler; puis, comme la lumière du
jour s'était effacée, que l'ombre du
soir emplissait à présent la pièce,
Jeanne se leva et, d'une voix trem-
blante, elle pria:

— Viens dans la salle à manger,
mon Pierre; on ne voit plus clair
ici!

I

Les cloches venaient de tinter
lugubrement dans ce matin d'octo-
bre encore lumineux et doré; leur
son, triste, sanglotant sur la cam-
pagne, annonçait la mort.

En effet, ce matin-là, on allait
enterrer Georges Thoinot, le jeune
lieutenant d'artillerie dont le corps,
en un cercueil de plomb, avait été
ramené, la nuit même, de Cher-
bourg.

A part ce qu'en avait dit M.
Marny, le père de Jeanne, qui ha-
bitait aussi le Château, il n'avait
plus été question entre Pierre et
Jeanne du pauvre mort. Ils y
avaient, cependant, bien songé!
Mais la jeune femme avait refoulé
son chagrin au fond d'elle-même,
ne voulant pas en rien laisser pa-
raître; elle semblait indifférente à
ce qui se passait, à ce deuil que le
pays tout entier — Georges étant
très aimé de tous — allait porter.

Et ce matin, pendant que dans
toutes les maisons on s'habillait de
noir pour, en un suprême homma-
ge, conduire tout à l'heure le pau-
vre garçon à la dernière demeure,
au Château, le vieux M. Marny,
seul, se préparait.

Jeanne, le cœur battant, la gor-
ge serrée, n'avait pas osé demander
à Pierre la permission d'assister à
l'enterrement, où, pourtant, à titre
de parents, elle devait figurer l'une
des premières.

Quant au peintre, allant et ve-
nant à travers son atelier, sans pou-
voir travailler, il avait conscience
de sa cruauté.

Sa jalousie, maintenant, était
tombée. Il comprenait combien il
avait été injuste. Si Jeanne avait
aimé son cousin avant de le con-
naître, lui, Pierre, il ne pouvait ce-

(Suite à la page 39)

Claude le Bossu

(Suite de la page 5)

Marianne a passé son bras sous
celui de Claude, et l'entraîne dou-
cement vers la lumière. Claude!...
C'est bien Claude! Mais comme
il est transformé!... Sous l'effet de
la souffrance physique, les traits
se sont affinés, mais les yeux ont
toujours cette couleur d'eau, trans-
parente aux heures de lumière, den-
se et presque noire aux heures
d'orage et de tempête. Puis, la
taille!... Claude se laisse regarder,
et lisant dans les yeux de Marian-
ne l'exaltation profonde et la fière
admiration de la femme mûre pour
l'homme de son choix, il oublie du
coup l'affreux corset de plâtre et
les heures interminables d'insom-
nie et de souffrances multiples qui
l'ont accompagné. La récompense
est venue, et combien douce!

Le lendemain, dimanche, tel que
convenu entre eux, Marianne est
venue prendre Claude chez lui,
pour l'office dominical. Et son
plus grand triomphe est peut-être
celui où, arrivant à l'église avec
Marianne à son bras, il passe de-
vant Louis, Marc et Pierre, qui
n'en peuvent croire leurs yeux, et
se dirige vers la sacristie où l'attend
paternellement, déjà revêtu des ha-
bits sacerdotaux, le bon vieux curé
du village. Averti par Marianne
de l'arrivée de Claude, il a voulu
le voir avant la messe, qui en de-
vient une d'action de grâces.

Après l'office, Claude et Ma-
rienne, évitant autant que possible
la foule des curieux, se dirigent vers
la barque où les attend Maraud.
La mer est au plein, la barque en-
fle ses voiles, et pendant que l'An-
gelus égrenne ses notes, Claude et
Marianne s'en vont au large!...
Claude dirige les yeux vers la ligne
d'horizon, puis les ramenant vers
sa compagne, il lui dit:

— Marianne, tu as aimé Clau-
de le bossu! Veux-tu épouser Clau-
de... tout court?...

— Claude, je crois que je suis
ta femme depuis toujours, mais je
t'épouserai quand même, dès que
tu le voudras!

Et leurs mains se joignent et
leurs lèvres s'unissent, pendant que
les vagues se heurtent en clapotis
sur la barque. Maraud, à la barre
d'avant, ne comprend pas tout ce
qui se passe, mais il sent que dé-
sormais son maître est heureux, et
que peut demander de plus un bon
gros chien qui aime bien son maî-
tre... et qui s'appelle Maraud?

DEVANT LA MORT

(Suite de la page 38)

pendant lui en faire un crime. Devant la mort, tout devait s'effacer!

Oui, c'était son devoir de laisser Jeanne assister à cette cérémonie, et d'y assister lui-même.

Mais pourquoi ne montait-elle pas lui en parler?

Il en comprit la raison.

Et, alors, dans son cœur guéri de la crise qui l'avait affligé, la bonté, la justice revinrent.

Doucement, il descendit les escaliers, arriva à la chambre de Jeanne. La jeune femme, triste, était assise devant la fenêtre ou-

verte. Elle regardait, dans le verger, les pommiers et les poiriers jaunés et rougis par l'automne.

En entendant la porte s'ouvrir, elle se retourna, et, reconnaissant Pierre, par un effort suprême, presque souriante, elle se leva et vint à lui.

Il avait un air grave, mais ses yeux n'avaient plus de dureté.

Et, la voix tremblante un peu, prenant la main de sa femme, il dit:

— Dépêche-toi de t'habiller, Jeanne; nous irons tous deux à l'enterrement de Georges.

LA MADONE

(Suite de la page 28)

Alors la jeune femme se tourna vers Antonio qui, pâle lui aussi, restait sans parler.

— Est-ce une image? lui demanda-t-elle, une statue que vous avez copiée, ou bien...?

— C'est une petite fille que j'ai vue une fois, une seule fois sur le parvis de la cathédrale, interrompit alors Antonio... Oh! madame, ne me reconnaissez-vous pas maintenant, je suis le petit mendiant qu'elle a si gentiment, si généreusement secouru avec des mots si tendres que je ne les ai jamais oubliés.

Et soudain, avec une oppression infiniment angoissée:

— Mais, madame... madame, vous êtes en deuil!

La dame prit son visage dans ses mains et sanglota. Puis faisant un effort surhumain:

— Ma pauvre enfant, je n'avais qu'elle au monde... Elle s'en est allée au ciel, l'hiver dernier...

A ses côtés Antonio pleurait.

Quand l'affreux chagrin de la malheureuse mère se fût un peu apaisée, quand elle découvrit ses yeux qui avaient tant pleuré, elle put constater que la *Madona* n'était plus dans le mur.

Antonio l'avait déjà déposée dans l'auto.

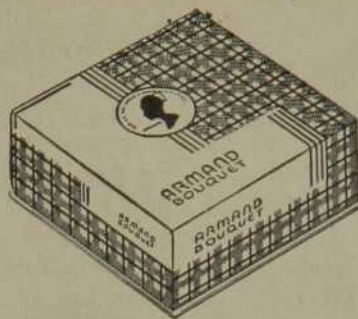
— Prenez-là, madame, dit le jeune garçon avec une gravité au-dessus de son âge, pour moi il me sera facile d'en faire un autre, jamais les traits que j'ai là, dans mon cœur reconnaissant, jamais ces traits ne s'effaceront...

La jeune mère de la fillette, qui se nommait Blanche de Almera, prit le buste, et elle n'oublia pas le petit garçon secouru par sa fille. Grâce à elle toute la famille du brave Antonio sortit de la misère. Comme elle appartenait à une riche famille italienne et qu'elle recevait de nobles personnages, et les plus grands artistes d'Italie, l'oeuvre du jeune artiste fut admirée... Les maîtres-sculpteurs furent frappés de la sincérité de cette oeuvre. Antonio, appelé auprès d'eux, parla de son père, et comme, hélas! il arrive trop souvent, ces puissants du monde, faiseurs de renommée, qui avaient ignoré César Arrini, qui avaient ignoré César Arrini, sans relations, sans protections, ces arbitres suprêmes voulurent bien se déranger. *Le Réveil de Jésus* les pénétra d'admiration. Du jour au lendemain le nom d'Arrini se répandit dans le royaume, traversa les montagnes et les mers. Le monde entier parla de César Arrini et ses oeuvres si dédaignées atteignirent les plus hauts prix.

Julia Arrini vendit alors celles que le pauvre artiste avait reléguées chez lui comme n'ayant aucune valeur, et elle en tira une fortune.

Antonio devint par la suite l'une des gloires de l'Italie, une oeuvre surtout l'a sacré maître, c'est: *Charité*. Auprès d'un petit mendiant dont les traits rappellent ceux du jeune artiste enfant, on voit une radieuse fillette tendant une obole, l'expression surnaturelle de son visage n'a jamais été reproduite par aucun sculpteur, si habile qu'il fût.

POUDRE BOUQUET ARMAND 50¢



CETTE excellente poudre pour la figure que vous connaissez depuis longtemps est encore la meilleure à acheter... et toujours la même bonne poudre douce et odorante.

ENVOYEZ CE COUPON GRATUIT

ARMAND, St. Thomas, Ont.

Veuillez m'envoyer votre joli échantillon gratuit de Bouquet Armand, la poudre incomparable pour la figure.



Nom

L.S. 5BP

Adresse

Armand fait aussi une meilleure *Crème à Nettoyer*

— le seul genre, en réalité, qui nettoie de deux manières. On y trouve d'abord des huiles odorantes qui fondent dans les pores et les nettoient doucement. Puis un liquide nettoyeur d'une agréable action tonique. Aucune crème ne peut rendre votre visage aussi frais. Ne coûte pas plus cher. — 50c le pot seulement. Ayez soin d'exiger la Crème à Nettoyer A R M A N D.

NOUVELLE EDITION PLUS COMPLETE

LE CHIEN



Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS

Prix: \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU, Saint-Vincent de Paul (Comté Laval,) P. Q.

DOLLFUS-MIEG & C^{IE}

SOCIÉTÉ ANONYME

MAISON FONDÉE EN 1746

MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C, COTONS PERLÉS... D.M.C

COTONS À COUDRE D.M.C, COTON À TRICOTER D.M.C

COTON À REPRISER D.M.C, CORDONNETS... D.M.C

SOIE À BRODER... D.M.C, FILS DE LIN... D.M.C

SOIE ARTIFICIELLE D.M.C, LACETS DE COTON D.M.C

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

Robes pratiques et jolies pour
la distribution des prix à
la fin de l'année scolaire



4251 — Charmante robe pour cette circonstance. Pour 34, $4\frac{1}{2}$ v. de taffetas de 35. Gr. 14 à 20; 32 à 38 de buste. 50 cents

4238 — Cette robe est de taffetas crêpé. Pour 32, $3\frac{1}{4}$ v. de 35. Pour 26 à 33 de poitrine (8 à 15). 35 cents.

4197 — La jupe de cette robe est en six pièces. Largeur $1\frac{3}{8}$ v. Pour 34, $3\frac{1}{4}$ v. de crêpe de Chine de 39. Pour gr. 14 à 20; 32 à 38 de buste. 45 cents.

4260 — Robe en voile de soie. Pour 32, $3\frac{1}{4}$ v. de 39, et $2\frac{3}{4}$ v. de ruban de 4 pouces pour la ceinture. Pour 26 à 34 de poitrine (gr. 8 à 16). 35 cents.

4211 — Jolie robe avec froncés et empiècement sur les épaules. Pour les fleurs voir le Deltor. Pour 32, $3\frac{1}{8}$ v. de crêpe de Chine de 39. Pour 26 à 33 de poitrine (8 à 15). 35 cents.

4309 — Le capelet de cette robe est très chic. Pour les fleurs voyez le Deltor. Pour 32, $3\frac{3}{8}$ v. de voile de coton de 35. Pour 26 à 35 de poitrine (8 à 17). 25 cents.

3822 — Pour fêtes enfantines: robe de crêpe de Chine. La jupe a des plis en avant. Pour 32, $3\frac{3}{8}$ v. de 39. Pour 26 à 33 de poitrine (8 à 15). 30 cents.

3830 — La jeune fille aimera cette robe de voile brodée. Pour 32, $2\frac{3}{4}$ v. de 39. Pour 26 à 33 de poitrine (8 à 15). 30 cents.

3928 — Robe godée. Pour 34, 4 verges d'étoffe à petits dessins brodés de 35, et $2\frac{3}{8}$ v. de ruban de 6 pouces. Pour gr. 14 à 20; 32 à 38 de buste. 45 cents.

4311 — Robe de crêpe de Chine avec manches bouffantes et collet carré. Pour 32, 3 verges de 39. Pour 26 à 35 de poitrine (gr. 8 à 17). 25 cents.

PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à :

168 Wellington St. West, Toronto, Ont.

THE BUTTERICK COMPANY,

Tissus imprimés pour
le Printemps

4249
4250

4293

ROBE DE CREPE NOIR ET BLANC.
GILET NOIR ET GANTS BLANCS

4249 et 4250 — Pour 36 de buste (gr. 18),
1 $\frac{3}{4}$ v. de crêpe de soie de 39 pour le
gilet; 3 $\frac{1}{4}$ v. de crêpe de soie imprimé
de 39 et $\frac{7}{8}$ v. d'uni de 35 pour la robe.
Les deux pour gr. 14 à 18; 32 à 44 de
buste. Gilet 35 cents. Robe 45 cents.

ROBE DE CREPE BEIGE AVEC IM-
PRIMES BLANCS, SOULIERS NOIRS

4293 — L'originalité de cette robe est
dans les manches, et le collet étroit. Pour
36 de buste (gr. 18), 3 $\frac{3}{8}$ v. de crêpe de
soie imprimé de 39; 1 verge d'uni de 35.
Pour gr. 14 à 18; 32 à 44 de buste.
45 cents.

■■■■
PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les
procurer, écrivez à :

THE BUTTERICK COMPANY,
468 Wellington St. West, Toronto, Ont.

■■■■

A NOS LECTRICES — Voyez ci-contre notre Certificat Butterick qui vous don-
ne droit à cinq cents (5c.) sur le prix d'achat de tout patron Butterick.

Maintenant...

toutes les Canadiennes
acclament les

PATRONS

BUTTERICK

Grâce au nouveau service français dont la Maison BUTTERICK
a l'exclusivité, nos clientes de langue française trouvent un réel
plaisir et plus de facilité à confectionner leurs toilettes.

Maintenant, chaque patron Butterick, à partir du numéro :
3756, est accompagné d'une traduction française complète et
exacte des instructions en anglais du fameux Deltor..., compre-
nant la manière de couper, rassembler et finir chaque dessin
Butterick.

La couture devient un jeu avec l'aide des patrons Butterick.
Rendez-vous-en compte par vous-même !

Profitez de cette offre spéciale de patrons, of-
ferte à nos lectrices du "Samedi" seulement.
Pour renseignements complémentaires, lisez le
certificat ci-dessous. :: :: ::

CERTIFICAT BUTTERICK

AVIS IMPORTANT

Ce certificat tel que publié dans le présent numéro du "SAMEDI",
donne droit à cinq cents (5c) sur le prix d'achat de tout Patron
Butterick, à condition d'être présenté *complet*, le ou avant le
7 mai 1932, à tout marchand vendant les Patrons Butterick.
Si votre marchand local ne peut vous fournir les Patrons Butte-
rick ce certificat sera accepté si adressé *complet* par la poste,
avec la balance du prix d'achat à :

THE BUTTERICK PUBLISHING COMPANY,
468 Wellington Street West, Toronto, Canada
Tout certificat n'est bon que pour un seul patron.

— o —
COMMANDE DE LA CLIENTE

Conformément aux conditions ci-dessus, veuillez m'envoyer le
Patron Butterick No Grandeur
Nom
Adresse ou Casier Postal
Localité
Province

CE CERTIFICAT EST VALIDE AU CANADA SEULEMENT
COMPLET — veut dire découpé autour de la bordure du certificat.

CERTIFICAT BUTTERICK

\$5.00 à gagner chaque semaine

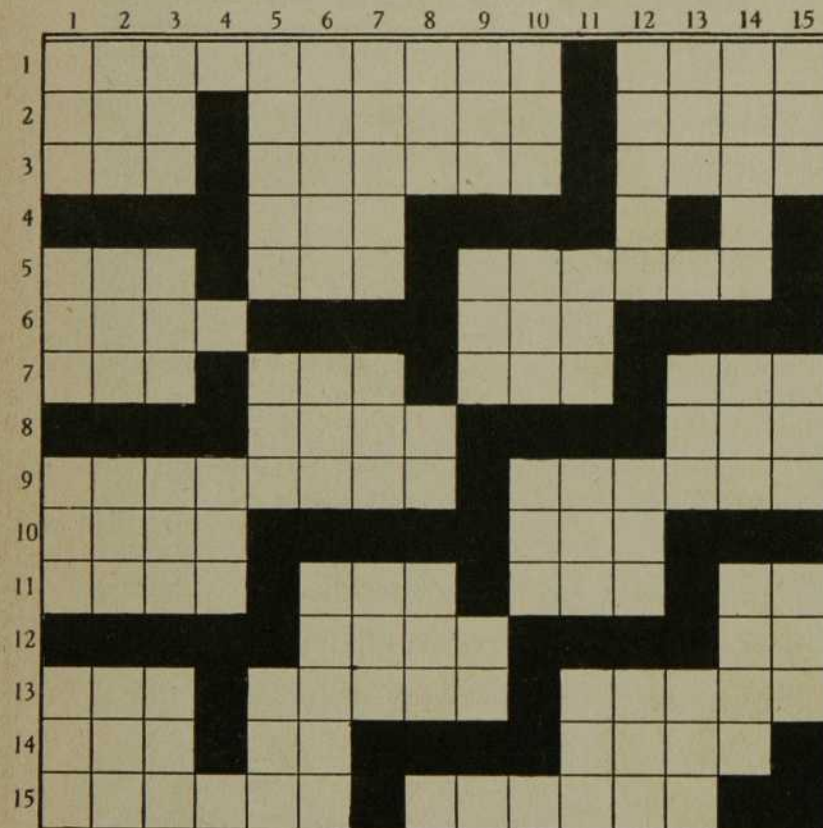
SOLUTION
du
PROBLEME
No 20
de
MOTS CROISES
PARU
dans
"LE SAMEDI"
de la
SEMAINE
DERNIERE



LE SAMEDI donne chaque semaine CINQ prix de \$1.00 chacun. Envoyez votre solution sur le carrelage ci-dessous d'ici le 6 mai inclusivement. Les bonnes solutions sont tirées au sort, chaque semaine, et les cinq premières sortantes gagnent les prix. Adressez: LES MOTS CROISES (Le Samedi), 975 rue de Bullion, Montréal, Canada.

Les CINQ gagnants du concours No 19 paru dans LE SAMEDI du 23 avril sont : M. Charles-Auguste Bailly, 22, rue Rocheleau, Cap-de-la-Madeleine, P. Q.; Mlle Fernande Lamontagne, 26 1/2, rue St-Flavien, Québec; Mme Pierre Proteau, 10216, rue Péloquin, Montréal; Mlle Germaine Cartier, 148, rue St-Laurent, Beauharnois, P. Q.; M. Fernand Drolet, 194, rue St-Cyrille, Québec.

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — PROBLEME No 21

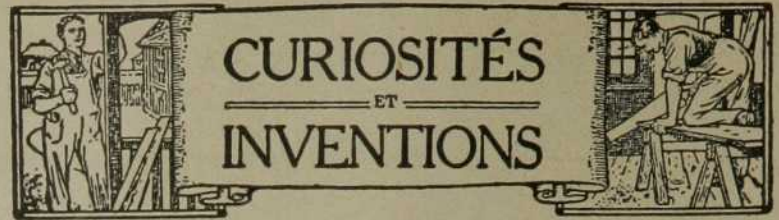


R. B.

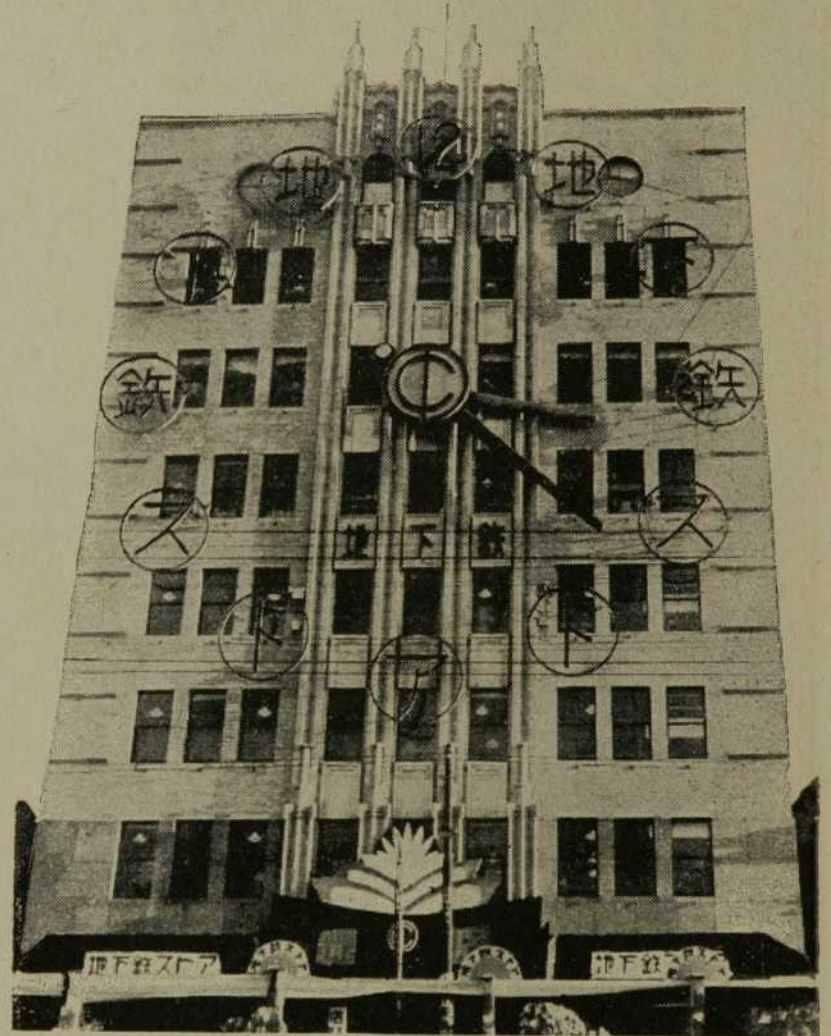
Horizontalement

Verticalement

- | | |
|--|---|
| <ol style="list-style-type: none"> Qui attaquent sans être provoqués. — Montréal en est un. Se rendra. — Vase pour la distillation. — Sorte de boîte. Article pluriel. — Ensemble des troupes régulières d'un Etat (pluriel). — Viscère. Monnaie du Brésil, moins la dernière lettre. Salut, en latin. — Trois lettres de élan. — Ile de l'océan Atlantique, appartenant aux Portugais, dont les vins sont renommés. Administrateur. — Grand fleuve de Sibérie. Nous y serons le 21 juin prochain. — En deçà. — Nom de deux chaînes de montagnes, l'une en Asie Mineure, l'autre en Crète. — Laïque. Fleuve de Finlande. — Ancienne forme de oui. Haillon, chiffon. — Tuer (vieux). Il ne faut pas faire danser celle du panier. — Débit de boissons où l'on consomme debout. Susdit, de même. — Principe de la vie. — Petite pomme rouge et blanche. — Article contracté. Personne qu'on peut tromper aisément. — Pronom indéfini. Il est agréable à entendre, le soir, au fond des bois. — Ensemble de choses analogues. — Le contraire de prodigue. Gros oiseau. — Pronom. — Epouse d'Abraham. Trait de plume. — Qui est essentiel à la vie. | <ol style="list-style-type: none"> Variété d'oignon. — Vieillesse. — Une des douze tribus des Hébreux. — Conjonction. Volonté. — Habille. — Sans variétés. — Premier mot d'une oraison latine qui signifie <i>Priez pour nous</i>. Tout près. — Epoque. — Point cardinal. — Rongeur. Préfixe qui signifie nouveau. Poisson aux couleurs vives surnommé perroquet de mer. — Militaire et compositeur russe. — Titre anglais. Ville de la province de Québec. — Rivière d'Alsace. — Prénom féminin. Droit perçu à l'entrée et à la sortie des marchandises, dans les ports du Levant. — Assaisonnement. — Séparation. Adjectif numéral. — Deux voyelles. — Tête de tige. Chemin. — Pronom personnel. — Deux fois la même voyelle. Adjectif possessif pluriel. — Mot arabe qui signifie serviteur. — Espèce de manguier du Gabon. Cri des charretiers pour faire aller leurs chevaux à gauche. — Pointe de terre qui s'avance dans la mer. — Roi de Juda. Privation de ce dont on jouissait. — Eclat de voix. — Plus étroit qu'une vallée. Enlève. — Règle obligatoire. — Unité de mesure pour les surfaces agraires. Perte de la fortune. — Fluide que nous respirons. — Recouvre d'or. Pièce de bois pour soutenir les tonneaux dans une cave. — Espace de terre entouré d'eau. — Unique, au féminin. |
|--|---|



UNE HORLOGE QUI COUVRE SIX ETAGES D'UN GRATTE-CIEL



Une des plus grandes horloges qui existe actuellement est celle d'un magasin à rayons, à Tokio.

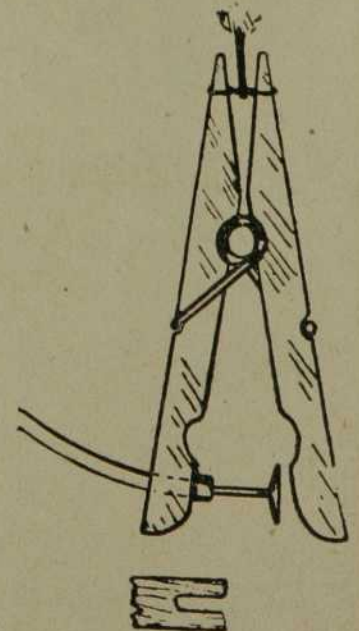
nière à pouvoir y laisser la base du déclencheur.

Le cadran de cette horloge couvre six étages de l'édifice. La "petite" aiguille a vingt-huit pieds de long. Le mécanisme est placé dans l'axe des aiguilles.

Le fonctionnement de l'appareil est le suivant: cependant que l'on met le feu à l'amadou et qu'il se

UN TRUC POUR SE PHOTOGRAPHIER SOI-MEME

On trouve dans le commerce bien des petits appareils destinés à se photographier soi-même. Il est cependant inutile de faire cette dépense, on peut en fabriquer un assez facilement.



Il suffit pour cela de se procurer une pince à linge. On réunit les extrémités de la pince (du côté que l'on pince pour ouvrir) par une ficelle à laquelle on fixe un morceau d'amadou. La longueur de l'amadou dépend de la durée du temps dont on veut disposer avant le déclenchement de l'obturateur.

met à brûler, on va se placer devant l'appareil. Quand l'amadou arrive au contact de la ficelle, celle-ci est brûlée, la pince se referme, et le déclencheur fonctionne.

D'autre part, on encoche l'une des mâchoires de la pince, de ma-

T'a pas ?

par RACEY



T'as pas déjà rencontré un de ces types qui ont toujours quelque histoire à raconter —



et comme de juste, il insiste pour te faire part de sa dernière —



mais au lieu d'une farce quelconque, il en sort une qui est vraiment bonne.



155A

dites simplement —
"Bière **Black Horse** Dawes
s.v.p. !"

“Il y a deux ans j'aurais dit que c'était impossible”

Ainsi parle

Walter P. Chrysler
au sujet de son
Nouveau Plymouth

J'AI PRODUIT en 1924 le premier auto qui ait jamais porté mon nom. Il se vendait \$2700 et causa une SENSATION.

Le Nouveau Plymouth 1932 est exactement de la même DIMENSION. Il est tout aussi PUISSANT, PLUS RAPIDE et dix fois aussi élégant. Et son prix n'est que de \$695.

Il y a deux ans, si quelqu'un m'avait dit qu'un tel fait pût se produire, j'aurais répliqué que c'était impossible.

La dépression a causé beaucoup de misère, mais elle a aussi été très bienfaisante. Elle nous a fait SONGER. Et après mûre réflexion, nous avons trouvé de nouveaux moyens de surmonter les obstacles.

En créant le Nouveau Plymouth, nous avons eu à résoudre le problème d'incorporer une foule de nouveaux et importants perfectionnements techniques dans un plus gros et meilleur automobile — de créer une plus grande valeur.

En temps de prospérité, nous n'aurions pu le faire. Mais sous la poussée de conditions adverses, nous avons constaté que la nécessité est la mère de l'INVENTION et que des choses apparemment impossibles POUVAIENT ETRE ACCOMPLIES.

Quand vous verrez cet auto, je vous demande particulièrement de noter sa carrosserie plus ample et plus spacieuse. C'est un GROS auto, un auto plus beau, avec un empattement plus

long, une puissance, une vitesse et un rendement accrus. Vous verrez que le Plymouth de 1932 comporte les particularités qu'on trouve dans les autos les plus modernes. Surtout il possède un avantage qu'on ne trouve dans aucun AUTRE auto de prix équivalent... le Pouvoir flottant... un montage tout nouveau du moteur qui abolit complètement la vibration.

Je crois que vous serez favorablement impressionné par les merveilleuses qualités de marche du Nouveau Plymouth.



A mon avis vous conviendrez que c'est l'auto le plus confortable que vous ayez jamais conduit.

Vous ne pourrez non plus vous empêcher d'être frappé de son extrême aisance de manoeuvre. Grâce au nouvel embrayage automatique, il se conduit presque sans effort. Et ses freins hydrauliques vous offrent une sécurité plus prononcée.

Mon but réel en publiant cette annonce est de vous induire à aller VOIR cet auto. Après tout, voir c'est croire, et comme moi, vous ne l'auriez jamais cru possible.

●
PRIX AUSSI MODIQUE QUE \$695
F. A B. A L'USINE

Routière pratique, \$695; Coupé pratique, \$765; Routière Sport, \$810; Coupé (avec siège dissimulé), \$825; Sedan 4 portes, \$845; Coupé transformable, \$880; Sedan de luxe, \$895. Tous prix f. à b. à l'usine, Windsor, Ontario, comprenant 5 roues à rayons métalliques et l'équipement régulier de la fabrique (transport et taxes en plus). Prix modiques à la livraison. Mod. de paiement très commode.

●
“FABRIQUE AU CANADA
POUR LES CANADIENS”

●
FABRIQUE AVEC LE POUVOIR
FLOTTANT

Moteur 65 chevaux-vapeur... Roulement libre... Changement de vitesse à deuxième silencieuse... Châssis double surbaissé rigide en X... Carrosseries de sûreté en acier... Freins hydrauliques à tambour centrifuge... Empattement de 112 pouces. Embrayage automatique, contre léger supplément; Glaces de sûreté Duplate pour le Coupé, \$17.50; pour le Sedan 4 portes, \$29.50.

●
ECOUTEZ au RADIO les PROGRAMMES CHRYSLER MOTORS “ZIEGFELD RADIO SHOW” dirigés par Flo Ziegfeld lui-même — Réseau Columbia; chaque dimanche soir.



NOUVEAU PLYMOUTH \$695

ET PLUS F. A B. A L'USINE — CHEZ LES DEPOSITAIRES DODGE-PLYMOUTH

PLYMOUTH MOTOR CORPORATION OF CANADA, LIMITED

Division de la Chrysler Corporation of Canada, Limited, Windsor, Ontario